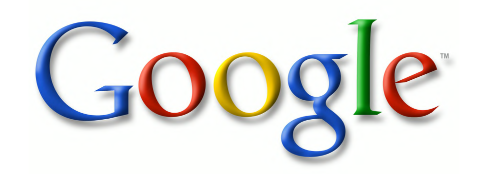
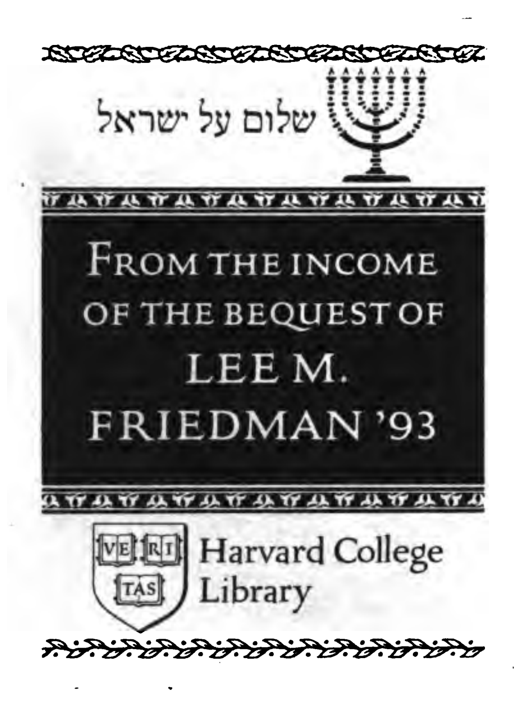
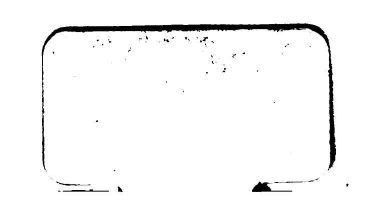





שלום על ישראל
FROM THE INCOME
OF THE BEQUEST OF
LEE M.
FRIEDMAN '93
VE RI TAS
Harvard College
Library



LETTRES D'ANGLETERRE

ÉTUDES HUMORISTIQUES

PAR

JULES-MARIE LŒWE.

DESSINS DE BOURGERIE.



PARIS
GEORGES KUGELMANN, ÉDITEUR,
RUE FEYDEAU, 7.


LETTRES
D'ANGLETERRE


BILL
BILL
BILL
BILL
BILL
BILL
TIMES
CHRONICLE
PROCHAINE COMBINAISON
MINISTERIELLE
EN ANGLETERRE.

LETTRES
D'ANGLETERRE

ÉTUDES HUMORISTIQUES

PAR

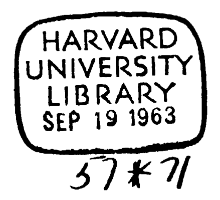
JULES-MARIE LŒWE.

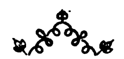
DESSINS DE BOURGERIE.



PARIS
GEORGES KUGELMANN, ÉDITEUR,
RUE FEYDEAU, 7.

1851





IMPRIMERIE D'AUBUSSON ET KUGELMANN,
8, PLACE DE LA BOURSE.





Dédicace

Aux Sommités littéraires de la France.

Messieurs,

Je ne connais pas des protecteurs des Lettres plus légitimes que les écrivains eux-mêmes.

Je suis étranger, je n'habite la France que depuis deux années ; si cependant après ce court espace de temps, je viens invoquer votre protection pour des essais littéraires, c'est que j'ai l'espoir de rencontrer dans votre indulgence un encouragement à mieux faire.

Comme je crois devoir mon faible français à vos écrits, mon appel à mes maîtres, vous semblera peut-être un peu justifié et s'il advenait que vous vissiez de l'amour-propre littéraire, dans ce que je crois être une vocation, veuillez au moins rendre justice à la force du sentiment qui m'anime.

Jules-Marie Lœwe.



AVANT-PROPOS.

Un bras de mer étroit sépare la France de l'Angleterre. Des armées, des flottes, des bâtiments de commerce l'ont traversé depuis des siècles. Les révolutions ont poussé d'innombrables exilés français sur le sol britannique, et réciproquement. Les boulevards de Paris sont, pour ainsi dire, *pavés* d'Anglais dans la saison de voyages ; et cependant, les nationalités des deux pays ont toujours conservé quelque chose de raide l'une vis-à-vis de l'autre ; et cette raideur a des racines beaucoup plus profondes que la simple haine traditionnelle.

Rechercher les vraies causes de ces dissonances dans

les caractères des deux peuples, voilà la tâche que nous nous sommes proposée. En nous abandonnant aux impressions du moment, nous renonçons à fouiller dans la mine féconde du passé diplomatique des deux pays. Les rapports si intimes, qu'un fil de fer (télégraphe sous-marin) est à la veille d'établir entr'eux, ne nous paraissent pas encore rendre superflue toute appréciation subjective.

L'histoire moderne, mieux motivée, nous a appris que les hommes qui ont conquis une page indisputable dans les annales de leur pays, ne la doivent pas uniquement à la chaleur qu'ils ont mise à aider au développement de l'idée strictement nationale, parceque les expressions de cette idée de telle ou telle nation, ne sauraient jamais avoir un cachet d'infaillibilité aux yeux des autres peuples, quoique l'idée en elle-même ait pu contribuer à la marche de l'humanité vers son but grand et sublime. Les nations, chez qui les révolutions marquent le bilan du progrès, pêchent contre la justice au jugement de leurs voisins, comme celles dont la régénération s'opère à l'aide d'une sorte de calcul commercial sont condamnées à manquer d'enthousiasme.

Voilà ce que nous tenions à dire en passant, ne fut-ce que pour caractériser le point de vue, un peu paradoxal, où nous nous plaçons.

Quoique l'esprit de notre époque tende à l'individualité, et qu'on ne doive point s'abdiquer, surtout lorsqu'on approfondit des sujets comme ceux qui for-

ment son programme, nous prétendons conserver à notre correspondance un caractère inoffensif: mais dût une méprise sur nos intentions amener la guerre entre la France et l'Angleterre, nous prendrions du moins tout le soin possible pour que le combat n'eût lieu qu'avec des armes courtoises, et fut par conséquent de nature à rassurer le cœur des épouses et des mères; c'est un service qui nous permet d'espérer en retour que le beau sexe plaidera devant l'Académie française en faveur de notre livre, premier début d'un étranger, qui ne veut nullement exciter son courroux.

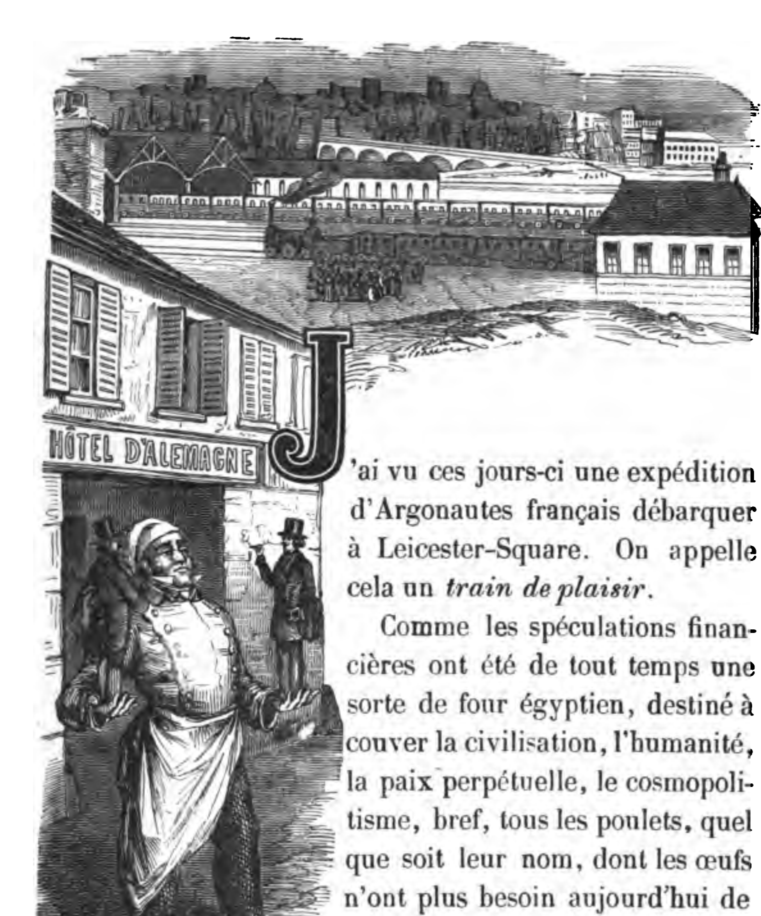
Paris, 1851.





I

Leicester-Square. — Trains de plaisir. — Libations à mes dieux domestiques.



J'ai vu ces jours-ci une expédition d'Argonautes français débarquer à Leicester-Square. On appelle cela un *train de plaisir*.

Comme les spéculations financières ont été de tout temps une sorte de four égyptien, destiné à couver la civilisation, l'humanité, la paix perpétuelle, le cosmopolitisme, bref, tous les poulets, quel que soit leur nom, dont les œufs n'ont plus besoin aujourd'hui de chaleur animale pour éclore, il sera sans doute difficile à l'historiographe des trains de plaisir de garder le secret sur leur origine.

Dans un des quartiers de Londres, de médiocre renom, où les Anglais jettent avec une aimable nonchalance tout un monde de chevaliers d'industrie étrangers, il y avait quelques hôtels inoccupés. Les maîtres de ces hôtels, pour la plupart Français, Allemands, Italiens, Polonais, descendants, en un mot, de peuples, qui jouissent d'une réputation d'hospitalité, conçurent l'idée de com-

bler l'abîme, qui sépare la France de l'Angleterre, par un trait de génie. Voilà ce qui a donné naissance aux trains de plaisir. Le train, dont je viens de faire mention, et qui se dispose avec une patience angélique aux jouissances des merveilles de Londres par une introduction ne respirant guère encore le plaisir promis, est une première émigration d'hirondelles, qui annonce déjà le grand printemps des peuples; car, avant que la France et l'Angleterre n'ayent conclu leur traité psychologique, la principauté de Sigmaringen et Calcutta, celle de Hesse-Darmstadt et l'Abyssinie, ou la Prusse et l'Autriche ne suivent pas la même voie. Le congrès de la paix à Francfort-sur-le-Mein, le télégraphe électro-magnétique, les trains de plaisir, et la littérature spirituelle des notes anglaises à payer, qui en résultent, sont déjà un bon commencement; espérons, que ce qu'on n'a pas vu réussir complètement cette année, s'achèvera sans difficulté au printemps prochain.

C'est aux malheureuses victimes des trains de plaisir, reconnaissables à l'absence de leurs boutons de paletots par suite des embrassades anglaises, que vous devez demander tous les détails statistiques dont s'enrichissent d'ordinaire les Guides des voyageurs. Ils vous diront également, si toutefois leurs lunettes étaient un tant soit peu en bon état, comment on peut placer les épargnes de toute une année dans la dépense de trois jours passés à Londres; et, comme ils auront probablement vu les travaux préparatoires de l'exposition d'industrie universelle, ils pourront vous indiquer aussi à quelles places, selon les paroles du prophète, le lion, le loup et l'agneau patureront ensemble. Pour moi, ne me demandez pas des détails sur toutes ces choses secondaires; mon attention se dirige plus

volontiers vers la religion, l'archéologie et les différentes branches de la science politique. En posant vos questions aux représentants du plaisir cosmopolite dont nous avons parlé, saisissez surtout le moment, où ils sont occupés à prendre leurs billets pour le voyage de retour, car c'est vraiment alors qu'ils ont l'idée la plus nette de tous les agréments de Londres. Ainsi que je vous l'ai promis, je me suis proposé d'employer mon voyage en Angleterre à étudier l'importance de ce pays pour le reste du monde, son caractère et son avenir : je cherche en outre à établir un parallèle aussi correct que possible entre l'Angleterre et la France ; vous concevez donc, que j'ai des raisons majeures pour ne pas me laisser absorber par les plaisirs, afin de conserver tout mon sang-froid.

La capitale de mon pays natal aurait pu devenir pour l'Allemagne ce que Paris est pour les Français et Londres pour les Anglais. Cette capitale est Vienne, ville, qu'aucun touriste n'a encore calomniée. Les Anglais vont à Londres pour y faire le commerce, les Français à Paris pour y faire de la politique ; mais les sujets autrichiens arrivent à Vienne pour y vivre et oublier toute autre chose. Or, une ville, où l'on pouvait oublier jusqu'au système de gouvernement de la maison de Habsbourg, aurait certes dû être rangée parmi les métropoles de première classe. Aujourd'hui Vienne, cet Eldorado de l'Allemagne, doit provisoirement classer parmi les chimères son espérance de devenir le cœur de l'Allemagne, et cela uniquement, parce que quelques pseudophilosophes de l'école hohenzollerienne ont rêvé une Allemagne sans l'Autriche. Pauvres fous ! Le Dieu des peuples ne permet pas tous les jours de créer un trône sur une île déserte. Et là où la nature a déjà oublié de poser, dans l'enfance des nations,

les bases de leur future grandeur, leur puissance ne peut être que momentanée, due aux succès de la guerre ou de la diplomatie. Poussez par exemple la capitale de la Prusse (puisque nous sommes habitués à voir les peuples concentrer leurs éléments de grandeur dans leurs capitales), poussez-la jusqu'à la Baltique, et si une sorte d'attitude blasée et cet esprit de négation, qui prétend tirer des rayons de lumière de n'importe où, ne lui prêtent une teinte d'universalité, ce n'est point certes de créations qu'elle inondera l'univers.

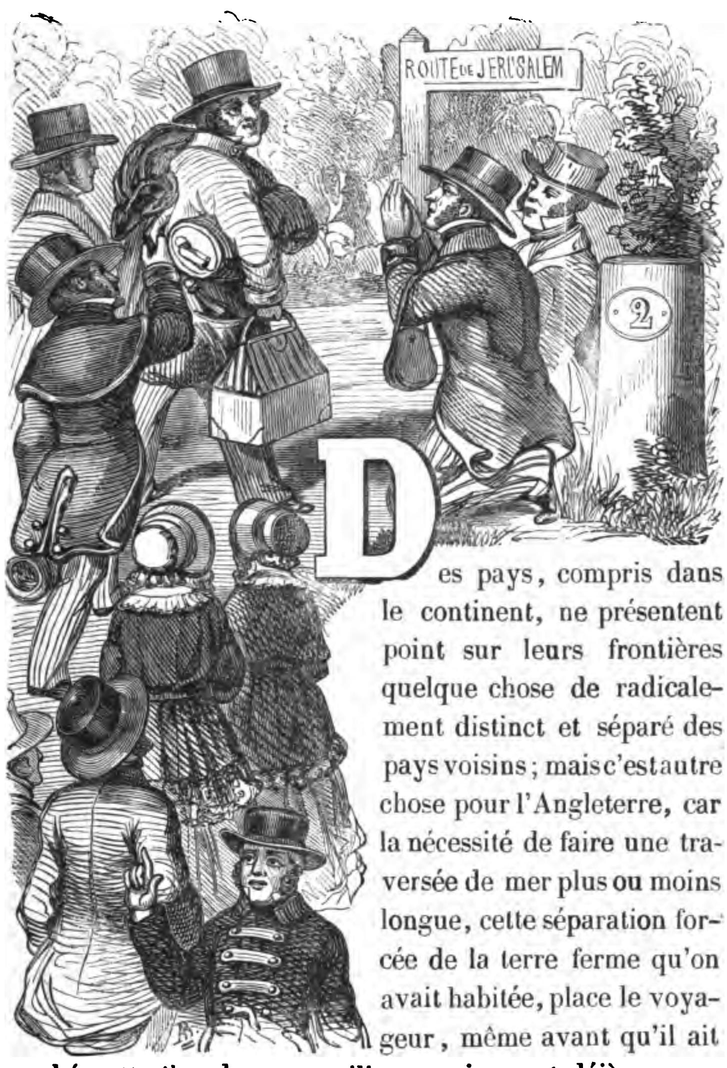
Vous excuserez ces digressions sentimentales ; ce sont autant de libations faites à mes dieux domestiques. *La face toujours tournée vers la Mecque*, ainsi doit vivre et mourir un vrai musulman. Je n'ai pas seulement appris à aimer mon pays natal, j'ai appris aussi à apprécier l'amour des autres pour leur patrie. Rappellez-moi cela, si je devais trop souvent retomber dans mon sentimentalisme, qui vous a déjà plus d'une fois prédisposé à l'indulgence pour les voleurs de boîte aux lettres.





II

Premières impressions en abordant l'Angleterre. — Origine des Anglais. — La toute-puissance du climat. — Aristocratie britannique. — Sac de laine et toison-d'Or. — Disposition artistique.



Des pays, compris dans le continent, ne présentent point sur leurs frontières quelque chose de radicalement distinct et séparé des pays voisins; mais c'est autre chose pour l'Angleterre, car la nécessité de faire une traversée de mer plus ou moins longue, cette séparation forcée de la terre ferme qu'on avait habitée, place le voyageur, même avant qu'il ait touché cette île, dans un milieu, qui en est déjà comme le centre de gravitation. La sensation d'avoir quitté ce que l'on connaît, sans avoir encore atteint ce que l'on recherche, prédispose l'esprit à des impressions, qui devraient être nouvelles et d'une nature conciliante. L'Allemand, doué depuis la migration des peuples

d'un talent particulier pour les pélerinages, et dont le cœur n'est point trop infiniment rattaché à ses foyers (d'où l'on pourrait expliquer son fréquent manque de patriotisme, et ses efforts impuissants de s'en créer un de parade); l'Allemand a certes plus qu'un autre les moyens de s'accommoder à chaque sphère de raison et de prudence humaine, dans laquelle il est appelé à entrer. Pour le Français, au contraire, celui-là sent toujours *sa France*, la région, à laquelle son cœur tient par des fils vitaux innombrables; et, soit qu'il voyage pour son plaisir, soit pour ses affaires, ou même contre sa volonté, il emporte cette France avec lui : il garde ses préjugés, fondés en partie sur les traditions de son pays, en partie sur la différence qui existe entre sa mission et celle par exemple de l'Angleterre ; et, s'appuyant d'ailleurs sur toutes les anecdotes qui prêtent des traits de ridicule aux Anglais, il n'est vraiment pas en position de juger impartialement leur patrie, porté qu'il se trouvé à n'y rechercher que son genre de plaisirs, et à n'y rien envisager qu'à la manière française.

Un pasteur anglican a prouvé dernièrement, dans un livre fait exprès, que les Anglais doivent leur origine a une colonie de juifs rebelles, qui ont été transplantés dans ce pays par les Romains. Aussi, MM. Moïse et fils, cousins des Rothschild, ont-ils déjà, par suite de cette découverte, établi une maison colossale d'habits, afin qu'au jour du jugement dernier, on trouve assez de chiffons juifs pour héler toute la chrétienté anglaise jusqu'à la terre promise. Vous êtes fort sur la Bible, je n'ai donc pas besoin de vous faire remarquer, quelle est ici mon allusion à un passage des Écritures. Je ne possède pas assez l'esprit des affaires pour appuyer l'inventeur de cette hypothèse par la dé-

monstration puisée dans toute la politique commerciale des Anglais. D'ailleurs, que me font toutes les hypothèses des autres en général? Qu'il leur plaise de rattacher l'origine des Anglais aux grenouilles de Latone, aux pots de viande d'Égypte ou aux souris d'or des Philistins, rien ne pourra me faire renoncer à mon droit de créer aussi mon hypothèse. Nous savons que bien d'autres populations ont encore contribué à constituer la nation anglaise , telle que nous la voyons aujourd'hui, et que le sel français n'y aurait même pas manqué, si la rudesse de l'air et la fréquence des pluies ne l'eussent fait s'évaporer.

C'est au climat de la vieille Angleterre qu'il faut attribuer l'impossibilité d'expliquer sa nationalité primordiale par l'analyse, et ce même climat sert de clé positive pour découvrir le cachet particulier du caractère anglais. Il a transformé tous les habitants de ce pays, qu'ils soient venus de n'importe où, en une nation homogène, et nous voyons encore de nos jours comment les éléments étrangers s'y fondent avec la masse originaire.

Ceux, qui s'établissent en Angleterre, eussent-ils dans leurs veines le sang brûlant des naturels de l'Himalaya ou du Caucâse, s'y mettent au niveau local en perdant de leur feu, comme l'eau d'un torrent une fois qu'elle est puisée. Un Allemand y aurait, ainsi que nous l'avons déjà dit, le moins de métamorphoses à subir pour devenir chez les Anglàis la chair de leur chair et l'os de leur os ; quant aux Français, cette sorte d'incarnation britannique leur est chose difficile, et même, jusqu'à un certain point, impossible. Le climat de la vieille Angleterre nous paraît avoir fourni aussi à cette contrée la base de sa constitution. Il lui a permis, non pas de nettoyer ses écuries d'Augias, mais d'en tirer parti ; il a fait, de plus, que les différentes classes de la so-

ciété, selon leur développement spécial, ont pu s'y conserver sans s'entremêler, et qu'on y a ménagé cependant des rainures, dans lesquelles les rouages les plus variés peuvent s'engrener symétriquement.

Vivre et gagner sa vie, telle est le grand culte mystérieux, qui anime de son souffle la vie des peuples. Le sol de la Grande-Bretagne s'est trouvé de bonne heure insuffisant pour en nourrir la population ; celle-ci a dû, par conséquent, songer à se procurer d'autres moyens d'existence, et à profiter de la position insulaire du pays, si favorable au commerce. Or, comme l'industrie ne marche jamais qu'accompagnée d'un certain degré d'intelligence, qui, à son tour, anime les serres-chaudes de la science politique ; c'est l'Angleterre qu'on a vu aussi faire ses révolutions à une époque où la France n'était encore qu'un simple État agricole, et les tisons révolutionnaires que ces gouvernants y ont alors jetés, sont retombés plus tard sur leur propre pays.

Les institutions aristocratiques de l'Angleterre y ont été une moindre usurpation que partout ailleurs, s'appuyant sur la reconnaissance des masses ; reconnaissance méritée, il faut le dire. Nous ne citerons pour preuve que le fait des États-Unis d'Amérique, qui, s'étant détachés de la mère-patrie, afin d'échapper à la dépendance d'un pays lointain, et d'une couronne dont ils n'avaient jamais pu ni voir ni apprécier la pompe et les traditions, n'en ont pas moins conservé chez eux toute la physionomie anglaise.

Le prototype commercial de l'Angleterre y a encouragé, d'un côté, une sévère probité et un profond respect pour la loi, qualités qui se font remarquer dans toutes les phases de la vie publique et privée des Anglais ; mais y a

nourri, de l'autre, un esprit de méfiance, qui, quelque justifiable qu'il puisse être en soi-même, devient souvent blessant pour ceux qui en sont l'objet, à cause de la froideur et de la sécheresse britannique avec lesquelles on le témoigne.

Les rapports actuels de l'Angleterre et de la France sont dirigés par des principes rappellant trop l'homme *qui voit le brin de paille dans l'œil du voisin ;* ces principes se trouvent en quelque sorte incarnés dans les convictions de toutes les classes de la population anglaise, et il en résulte à son tour qu'en France, lors même qu'il serait dans l'intérêt du pays d'adopter telle où telle institution anglaise, la voix populaire ne lui est point favorable.

Cela s'explique cependant quand on compare les antécédents de l'aristocratie dans les deux pays. En Angleterre, si la noblesse est parvenue à conquérir le pouvoir législatif, elle en a usé avec loyauté ; elle s'est fait à temps un rempart de la riche bourgeoisie, et elle a su éviter surtout de provoquer l'envie d'une classe quelconque. En France, au contraire, si nous consultons tous les mémoires remontant à sa première révolution, nous verrons que la plupart des attaques contre la cour sont venues de la noblesse, et le démon de la révolution nous y apparaît dans chaque tournure de la langue elle-même. Les spirituels aristocrates français ont renfermé Satan dans une bouteille, et n'ont pas pris assez garde qu'il ne s'en échappât. L'histoire nationale les avait d'ailleurs induits en erreur sous ce rapport, car ils y avaient vu *le bonhomme PEUPLE*, très-souvent appelé d'un coup de baguette, puis disparaissant à volonté au gré du magicien. (Il y a eu déjà beaucoup de divinités qui, descendues une fois chez les mortels, n'ont plus

su retrouver le chemin de leur céleste demeure). Les Anglais pour leur part, oublient ou n'aiment pas qu'on rappelle que leurs révolutions étaient plutôt des révolutions religieuses que sociales; qu'à l'époque, où ils ont fondé leur constitution, il ne s'agissait pas chez eux de questions de pain, mais de destruction du papisme; et que, lorsqu'ils ont condamné la royauté, ce n'était que le souverain catholique, qui était l'objet de leurs attaques, tant dis que le trône, sorti de ses ruines, devint pour eux aussitôt une nouvelle garantie du triomphe de la religion protestante. Dans des combats de cette nature, la noblesse pouvait encore jouer un beau rôle à la tête du peuple, et il lui était facile de traiter avec lui à des conditions favorables. Le protestantisme a affranchi l'individu; mais toutes les individualités isolées n'en sont pas moins menacées encore d'une bien puissante révolution; ajoutons toutefois, que les Anglais ont les meilleures dispositions de l'accomplir par les voies légales, et à l'aide de la discussion; les ciseaux de Dalila ont d'ailleurs coupé déjà quelques boucles de la tête de leur Samson aristocratique. Je me réserve de vous parler à une autre occasion des jésuites en Angleterre; c'est à leur sujet, et par rapport à eux et aux Anglais, qu'on pourrait dire avec l'Écriture : « elle te blessera au talon, mais tu lui écraseras la tête. »

Le président de la chambre des communes est assis, comme chacun sait, sur un sac de laine. La toison d'or des Argonautes était peut-être aussi un pareil emblème, je dis peut-être, car tout ce qu'on pourrait soutenir, c'est que les Grecs savaient mieux s'exprimer, et qu'ils recherchaient et la peau et la laine à la fois. Les Anglais, moins poëtes dans ce qu'ils font, laissent à ceux qu'ils tondent, leur peau, ce qui ne les empêche pas d'avoir leur toison

d'or. Ils auraient du reste, et depuis longtemps ajouté encore aux insignes de leur Président un parapluie, en guise de symbole de leur climat, si l'usage du parapluie n'était déjà passé chez eux à l'état d'article de foi.

Les Anglais empruntent aux autres peuples tout ce qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes ; par exemple, aux Français, le bon goût et toutes les raffineries de l'élégance, non cependant sans toujours y ajouter quelque chose du leur, ce qui nous promet aussi un jour la création d'une mode anglaise, mode, qui pèchera peut-être moins contre les principes élémentaires de la théorie des couleurs, puisqu'il ne saurait être question jusqu'ici de modes anglaises, que lorsqu'il s'agit du *confortable*. Qui sait d'ailleurs, si le goût des Anglais pour les couleurs éclatantes et tranchantes ne provient pas chez eux d'un sentiment religieux, puisque nous savons que c'est par un arc-en-ciel que Dieu a fait son alliance avec le genre humain après le déluge, et qu'il pourrait se trouver tenté un jour de recourir à une pareille cure radicale à l'égard de nous autres pauvres pécheurs, si les Anglais ne lui rappelaient sa parole par leurs prières et par leurs symboles.

Les Anglais ont recours à la science et à la musique des Allemands, et recherchent les beaux arts partout, où ils fleurissent. Je vous parlerai une autre fois de la régénération qui s'annonce en ce moment dans leur littérature. Mais il faut que, dans tout ce qu'ils acquièrent, les règles du commerce soient strictement observées. Ils n'aiment pas à rester les débiteurs d'un artiste en affection et en attachement personnel ; or les nations, qui ne savent pas conquérir les individualités de la science et de l'art qu'elles employent, ne parviendront guère à s'assimiler cette

science et cet art, malgré qu'elles en aient payé bien cher le prix et accumulé les ouvrages.

Depuis que l'or qu'on peut gagner en Angleterre est devenu la boussole du monde artistique de toute l'Europe, l'Angleterre a tout l'air d'un salon de parvenu, dont un millionnaire ferait les honneurs, et où la parure trop éclatante de la dame, la familiarité affectée du patron, les grâces maniérées de ses filles et le goût pour une originalité bizarre de ses fils, serviraient à défrayer les nombreux *à parte* des hôtes. Il faut dire cependant que les jouissances artistiques, prodiguées en Angleterre, ont fini par y en acclimater un peu le goût; mais l'incapacité des Anglais n'en perce pas moins dès qu'il s'agit de créer dans l'art, ou même de l'employer avec habileté.

L'Angleterre ressemble à une chèvre, dont toute la graisse est en dedans. L'homme favorisé par sa position sociale, y trouve de riches trésors dans les galeries et les cabinets des particuliers, richesses qui y ont été amenées de tous les recoins de l'Europe. On pourra un jour beaucoup mieux juger de ces richesses, lorsque les révolutions politiques et les coups du hasard en auront réuni la majeure partie dans les mains de l'Etat, et ce n'est qu'alors qu'on verra aussi comment la manie des Anglais pour la possession des originaux se trouva souvent exploitée.

Les Anglais n'ont pas la prétention de briller au premier rang dans l'exécution musicale; mais ils ne jouent pas mal de l'orgue de Barbarie. La répétition constante des œuvres des meilleurs compositeurs n'a pu cependant ne pas produire un certain effet sur leur tympan. Quant au théâtre, les Anglais jouent d'une manière inimitable les rôles où ils sont dans leur élément national, ils rendent assez comiquement les caractères comiques étrangers ; mais

jamais d'une manière satisfaisante les caractères tragiques empruntés à une autre scène. Si Shakespeare n'avait pas puisé la plupart des sujets de ses pièces dans l'histoire de son pays et s'il n'avait pas été acteur lui-même, on l'aurait à peine à moitié compris de son temps, et s'il vivait aujourd'hui, il serait certainement tout à fait inintelligible pour la génération présente de ses compatriotes.

Les créations principales chez les peuples datent pour la plupart de leur moyen-âge, âge où leur génie ne subissait le joug d'aucun calcul. Arrivés à l'apogée de leur culture, à force de critiquer, ils ne se trouvent plus aptes à créer (Création, pour nous, ne veut pas dire simple production, mais production du sublime). Les nations ne sont pas appelées tous les jours à distribuer des couronnes au génie.

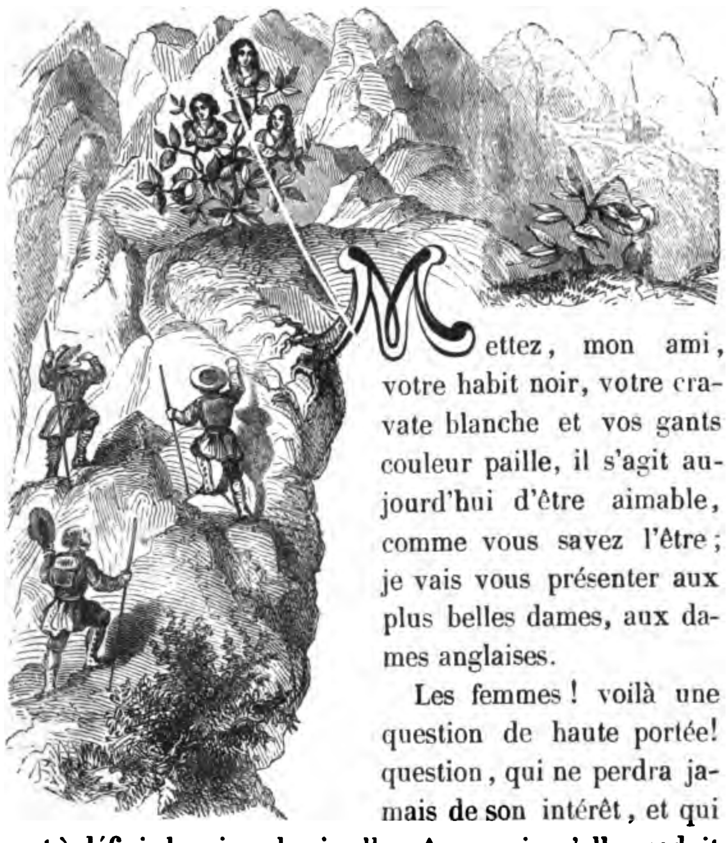
L'Angleterre a sagement réparti les siennes, ce qui doit aider à nous réconcilier avec son génie commercial, même quand il fait souffrir nos intérêts.





III

Le beau sexe en Angleterre.—Une femme sur un trône constitutionnel. — Parallèle entre les Anglaises et les Françaises sous le point de vue de leur éducation.



Mettez, mon ami, votre habit noir, votre cravate blanche et vos gants couleur paille, il s'agit aujourd'hui d'être aimable, comme vous savez l'être; je vais vous présenter aux plus belles dames, aux dames anglaises.

Les femmes! voilà une question de haute portée! question, qui ne perdra jamais de son intérêt, et qui sert à définir le mieux la vie elle-même, puisqu'elle produit une sorte de jeunesse éternelle même chez les vieillards.

Le trône de la Grande-Bretagne est occupé en ce moment par une femme. S'il m'eût été donné d'en approcher, je vous en aurais fait le portrait, et ce royal modèle aurait servi de type à la description des femmes anglaises. Mais un homme intelligent ne doit jamais juger une femme sur des ouï-dires; car, soit pour la louange, soit pour le blâme, ses contemporains sont d'ordinaire sujets à préventions à son égard, et c'est dans sa galerie féminine que l'histoire nous offre le moins d'impartialité. Citez-moi une femme, qui n'ait été l'objet de la médisance? C'est là certes

une triste observation ; mais elle n'en est pas moins de nature à servir de pierre de touche pour l'appréciation des témoignages historiques. Je ne crains pas d'être accusé de profaner ici, à cette occasion, l'idéal le plus saint, la madone, en faisant remarquer que, si les Grecs fûrent créateurs, c'est qu'ils ont divinisé les femmes et que les pays où la madonne fût adorée, nous présentent les individualités poëtiques les plus admirables. Une simple mention de ce thème ne me paraît pas tout à fait hors de propos, puisque son expression la plus positive touche déjà à tous les mystères de la vie.

Depuis que les Anglais sont devenus protestants, la position du beau sexe chez eux a pris une tournure particulière. Ils lui avaient posé d'abord pour modèle les matrones de la Bible; mais les femmes qui se sont formées sur ce type, n'ont pas pu néanmoins échapper aux exigences des mœurs modernes, et l'aspect de la matrone a dû se modifier étrangement sous l'influence du caprice de la mode. Les égards respectueux pour le beau sexe, qui se manifestent chez les Anglais dans toutes les relations de la vie, datent de l'époque de leur puritanisme, tandis que les conséquences de leurs habitudes de nos jours ont eu pour résultat, qu'à côté d'existences féminines libres, fières et imposantes, on voit aussi chez eux des pauvres créatures du même sexe, vouées à un dur esclavage.

On peut dire que les hommes, en Angleterre, se trouvent aujourd'hui bien embarassés par une certaine attitude autocratique de leurs femmes et les exigences du respect à leur égard, et ce qui est sûr, c'est que si toute l'économie sociale de leur pays n'avait pas été aussi strictement réglée par la coutume, la femme n'y aurait pu conquérir que bien difficilement sa position actuelle.

Si une femme n'eût point régné en Angleterre à l'époque où le lion rugissant de 1848 cherchait sa proie à dévorer, qui sait s'il eût glissé tellement inaperçu le long des frontières de l'empire britannique? Du reste, une femme sur le trône, dans une monarchie constitutionnelle, nous paraît, en effet, la combinaison la plus naturelle. Si les Anglais pouvaient encore porter une loi pour écarter les hommes de la succession à la couronne. et trouver le moyen de s'assurer une descendance féminine non interrompue, toute l'Europe vraiment serait tentée d'adopter leur constitutionnalisme. Vous croyez peut-être que je plaisante , mon cher ami ; mais examinons de plus près cette idée qui paraît un tant soit peu baroque. D'abord ne rentre-t-elle pas, je vous le demande, dans toutes les conditions, pour chercher une garantie de nos libertés dans la royauté constitutionnelle? Une femme sur le trône, peut très-bien y être « par la grâce de Dieu », sans blesser en rien la souveraineté populaire. Elle y peut représenter la majesté, l'amour du peuple. Du reste, mon cher ami, riez tant que vous voudrez, mais donnez-moi seulement ce dont j'ai besoin, et je vous garantis de faire , même en France , une révolution en faveur de mon idée. Ne me supposez pas, cependant, des tendances bien révolutionnaires , car je pense, au contraire, qu'il vaut beaucoup mieux être fait de caoutchouc que d'acier, et si j'ai puisé cette conviction en Angleterre, vous savez comme tout ce qu'on y gagne tient ferme, ne fût-ce qu'un rhume de cerveau. D'ailleurs vous n'aurez pas fait votre toilette en vain, afin de rappeler que nous nous trouvons dans le royaume des femmes, où il faudrait être un mal appris pour parler politique , par conséquent, braquez de rechef votre lorgnon.

La race des femmes, en Angleterre, est belle. Les temps

ne sont plus où on les disait d'un blond trop ardent, car vous trouvez aujourd'hui, dans ce pays, plus de brunes que de blondes, avec des cheveux d'ébène et des yeux noirs si brillants, qu'on pourrait les confondre facilement avec les beautés méridionales qui habitent Londres.

Sur les hauteurs des Alpes du beau monde britannique, il se peut qu'on rencontre des fleurs d'origine rare, dont le seul aspect dédommage l'intrépide touriste de ses fatigues; mais, quant à la masse des fleurs des champs et des prés qu'on cotoie tous les jours, celles-là ressemblent, en Angleterre, à leurs sœurs des autres pays, où l'ange du Seigneur, à l'épée flamboyante, a cessé de veiller à la garde du paradis, qui lui est confiée. Ce qui ne croît pas à l'état sauvage, est semé au printemps et cueilli dans sa saison, à moins que le sort ne le prédestine à être écrasé encore auparavant.

Je ne réclame pas pour mon parallèle entre les femmes anglaises et françaises aucune infaillibilité; j'invoque même à ce sujet toute votre indulgence ; car, si d'un côté, je ne suis plus assez jeune et assez adorateur du beau sexe, pour être sûr de puiser à volonté les couleurs de ma palette dans mon propre cœur; je ne suis pas de l'autre assez vieux, pour ne présenter aux femmes que l'aspect sévère d'un moraliste, qui les rend responsables de tous les cheveux dont elles ont dégarni son front; sans être disposé à amoindrir aucun de leur mérites, je ne suis pas non plus porté à rendre les hommes responsables de leurs défauts; théorie, qui a fait sortir les femmes de leur sphère naturelle, et qui leur fait jouer un rôle de Némésis à l'égard de tout homme qui les approche sans fraude ni arrière-pensée.

Les femmes appartiennent à l'ordre de végétaux nar-

cotiques; les françaises à celui qui vous étourdit; les Anglaises à celui qui vous endort. Les Françaises possèdent une imagination ardente par excellence; leur éducation dans les couvents ou les pensionnats, ne peut qu'aider à son développement, et plus on cache à leurs yeux le monde tel qu'il est, plus on les expose à tomber dans les filets, qui les y attendent.

Ce qui est le plus nécessaire pour former le cœur de la femme, c'est de fortifier en elle le sentiment de sa dignité, d'en faire une sorte de sanctuaire voilé, dont elle serait le gardien, et d'empêcher de l'autre côté, chez elle, le développement de la vanité. Comme une simple chapelle, au milieu de la solitude d'un bois, nous pénètre beaucoup plus d'un sentiment religieux que bien des cathédrales, où il nous faut souvent avoir déjà apporté notre dévotion; de même tout désir impur s'arrête plus devant le simple calme de la dignité d'une femme, que devant tous les grillages dont on disposerait pour sa défense.

Dans ce but, c'est la mère qui devrait servir le plus naturellement de modèle. Celle, qui confie l'éducation de ses filles à des étrangères, confesse déjà par là qu'elle n'est pas à la hauteur de sa tâche; si tant est que cela ne soit simplement un moyen, comme c'est assez souvent le cas, de ne pas être dérangée dans ses habitudes du beau monde. Dans les couvents et pensionnats, ce sont donc des religieuses et des institutrices, qui remplacent le modèle de la mère, et ce sont des saintes de l'église, qui deviennent le type du développement de la dignité de la femme.

Les religieuses, dont la vocation porte un caractère de sainteté, puisqu'elle les fait renoncer au monde, paraissent les remplaçantes les plus convenables des mères; l'intimité, qui s'établit entre elles et leurs élèves, compense

pour beaucoup ce qui manque à leur éducation, du côté pratique ; mais devront-elles cacher à ces dernières leurs propres combats intérieurs, et pourront-elles leur apprendre à connaître la société, dont elles se sont retirées ? Leur vertu et leur élévation ne sauraient tenir lieu de cet idéal féminin, qu'elles auraient dû chercher à puiser juste dans la sphère de la vie destinée à leurs élèves. Les saintes appartiennent à un temps, déjà trop éloigné de nous, pour que leur action puisse s'adapter d'une manière pratique à la vie actuelle ; cependant là ne serait pas encore le grand inconvénient ; car un solide fond de religiosité offre bien le meilleur palliatif contre les tentations de ce monde ; mais les Français écrivent des romans, et des romans qui ne sont pas, comme chez les Anglais, destinés aux femmes seulement, et où la véritable place n'est pas assignée au beau sexe. Or on ne saurait, je pense, empêcher, que des romans ne pénètrent aussi dans les pensionnats. Ne me grondez pas, mon ami, à ce sujet, je ne me fais pas dénonciateur, et les directrices des institutions de demoiselles n'iront pas, d'après ce que je viens de dire, procéder à l'improviste et incontinent à une révision générale des objets de lecture de leurs élèves; elles leur laisseront bien quelques bouts de romans usés jusqu'à la corde, plutôt que de provoquer une rébellion ouverte. Le roman français fait un appel dangereux à l'amour-propre, à l'ambition, à la vanité chez les femmes, et il est impossible que cela soit autrement, s'il veut tracer un tableau fidèle de la vie, où dans les relations entre les deux sexes c'est le mensonge qui domine. J'aurais pu sans doute m'exprimer ici plus poliment, et j'aurais peut-être épargné ainsi une rougeur à la personne qui se tient derrière vous, et jette un regard furtif dans ma lettre; mais, n'importe, je vous engage à la montrer à

tous les pêcheurs, qu'ils soient jeunes ou vieux, car, encore une fois, je n'entends pas faire mystère de mes communications.

Cependant, si ce qui pousse les Françaises dans le tourbillon des tentations, c'est le cœur, c'est le cœur aussi qui leur fournit le moyen de surnager à leur torrent.

Le cœur d'une Française, dans la première période où son sentiment s'éveille, ressemble à un doux ruisseau, qui serpenterait pittoresquement à travers de grasses prairies, dont les bords seraient émaillés de fleurs les plus odorantes, dont le lit permettrait de distinguer, à travers l'onde pure, les petits poissons, qui s'y agitent, et au-dessus duquel s'élèverait un ciel, à peine chargé de quelques nuages dorés. Le cours seul du ruisseau fait disparaître tout ce qui, provenant de ses brods, pourrait avoir troublé la pureté de son miroir.

Le cœur d'une Française, dans sa seconde période, celle de l'amour-propre, pourrait se comparer déjà à un ruisseau, arrêté dans son cours, et qui, selon les obstacles qu'il rencontre, deviendrait même une cataracte; quoiqu'accueilli dans un lit plus profond, on le verrait aussi couler de nouveau paisiblement. C'est très-beau et très-pittoresque de longer ce ruisseau et d'y rêver tragédie; mais il n'est pas donné à chacun d'y maintenir à flot sa nacelle!

Je ne vous dépeindrai pas les époques qui suivent, puisque je ne les ai pas étudiées; mais pour m'exprimer moins poétiquement, je vous dirai, que c'est le cœur chez une Française qui est la cause que son éducation commence juste au moment où elle le donne. Ce moment, si les hommes le négligent pour exerce une influence

décisive, ne se représente plus jamais. Comme on voit bien de jeunes gens conserver leur dignité rien qu'en s'appuyant sur la direction morale d'une noble femme, de même le cœur féminin se fortifie, se trouve protégé et flatté, par l'estime des hommes. Une Française veillera, avec ce tact qui la distingue, sur les moindres nuances dans l'expression de l'estime qu'elle aura inspirée à l'objet de son amour. Elle le rendra responsable davantage de n'avoir pas suffisamment répondu à son idéal, qui peut être le produit des accidents de l'imagination, que de n'avoir pas tenu les promesses qu'il aurait faites. Vous voyez par là, combien est vague la limite, au-delà de laquelle s'amassent tous ces orages de malheurs, que les Grecs, bien peu polis en cela, ont prêté à la boîte de Pandore.

Comme les Françaises visent aux conquêtes par le cœur, elles se trouvent aussi trompées plus fréquemment, et comme on ne les voit guère disposées à cette douce résignation, qui caractérise si souvent par exemple les femmes en Allemagne, et qui chez les Anglaises n'est pas sans être accompagnée d'une certaine rancune sournoise, on compte en France bien peu de mariages heureux dans les classes supérieures de la société ; et il faut toutes les ressources de la langue française, langue diplomatique par excellence, pour que l'explosion des sentiments ne s'y fasse jour au mépris des convenances de salon. Les Françaises sont de bien médiocres femmes de ménage, le pot-au-feu est leur bête noire, aussi les apperçoit-on même dans la classe bourgeoise, où les inconvénients précités sont contrebalancés par la nécessité de s'occuper ou de consacrer beaucoup plus leur temps aux affaires, qu'au ménage proprement dit.

Les Françaises ne peuvent pas rester seules. C'est là un trait bien caractéristique, et qui en explique cent autres, dont je ne puis guère me proposer de vouloir ici esquisser le tableau.

Maintenant, mon ami, procurez-vous tout ce qui platt aux Françaises ; tâchez de vous en faire aimer, vous continuerez par vous-même le chapitre que je n'ai fait qu'entamer. Pour moi, si j'avais encore des prétentions à l'amour, je serais capable d'égrener de nouveau tout mon chapelet de folies pour les beaux yeux d'une aimable Française, et je ne craindrais nullement auprès d'elle les orages qui pourraient m'assaillir.

Quant mes tableaux n'auraient aucun mérite, vous conviendrez, au moins, que pour tout ce qui termine ce chapitre, les femmes françaises ne m'en voudront pas.

Je me vois tenté, mon ami, de pouvoir glisser ici en contrebande à l'article *femmes* une longue dissertation sur la famille ; cet astre, vers lequel on voit aujourd'hui les mages de l'Occident diriger leur course mystérieuse, afin d'arriver à la crèche. Je ne serais pas même digne de parler de belles femmes et surtout d'en être lu, si je ne les comptais pas parmi les principaux piliers, sur lesquels notre monde s'appuit, piliers peut-être fragiles ; mais d'ailleurs mes idées ne sont pas encore bien arrêtées sur le chapitre de régénération de la famille. Lorsque j'en ai entendu parler pour la première fois, je l'avais envisagée au point de vue religieux, me souvenant de la prédiction biblique, « que chacun va retourner à sa vigne, à sa femme et à ses enfants, » puis force difficultés s'élevèrent dans mon esprit sur la question de reconnaître ses enfants et de retrouver ses femmes à leurs places. Je pris ensuite les choses du côté héraldique, et j'imaginai de

délivrer des armoiries à chaque citoyen marié aux frais de l'état ; je m'étais même pressé de faire peindre les miennes, une bourse vide en champ d'azur ; mais je dus renoncer aussi à ce plan, la diversité des champs du blason ne pouvant suffire aux mille et une nuances entre les familles. Depuis mon séjour en France je me crois plus avancé, car je suis parvenu à idéaliser la famille en quelque sorte, ayant observé que les Français sont des vrais célibataires *quand même*, et ne se marient que pour rester fidèles à l'état de garçon. Voilà où j'en suis de mes études à ce sujet, je ne manquerai pas de vous tenir au courant de leurs progrès.

L'éducation des demoiselles anglaises appartenant à des classes supérieures de la société, dans la maison de leurs parents, est très-solide, car elle porte non-seulement sur des études scientifiques et artistiques sérieuses, mais elle est basée sur une certaine franchise et indépendance, qui préparent ces jeunes filles à leur vie future, et leur laissent un degré de liberté, dont le bon usage dépend à la vérité des circonstances. Dans les pensionnats anglais, on voit manquer cette tendresse et cette cordialité qui sont de nature à exercer une si grande influence sur le cœur féminin ; une élève n'y sait que ce qu'elle paie et ce qu'elle a droit d'exiger, et son amitié pour ses compagnes ne survit que bien rarement aux vicissitudes de leur future destination.

Les idéaux anglais, pour la dignité de la femme, sont les matrones de l'Ancien-Testament : et si celles-ci nous étaient toujours représentées comme des caractères sans tache, il se peut que les Anglaises aussi eussent atteint sous ce rapport leurs modèles. Je ne sais rien d'exact là-dessus, et si vous ne connaissez pas encore la littérature

des mémoires les plus récents publiés en Angleterre, je ne veux pas même avoir ici attiré votre attention sur ce sujet.

Comme les Anglaises n'ont guère le don de former des liaisons intimes d'amitié, on remarque de bonne heure chez elles , une certaine froideur et réserve, qui, selon les positions sociales, se manifestent en divers genres de caprices. La nature prodigue les bénédictions de famille en Angleterre, et chose singulière, le nombre des filles y dépasse si fréquemment le nombre des garçons, que cette disproportion entre les riches héritiers, et les demoiselles presque sans fortune, a dû avoir pour conséquence de stimuler le zèle des parents à employer jusqu'à l'intrigue pour établir leurs filles, et à tolérer chez elles un laisser-aller, qui cependant, grâce aux dispositions religieuses et au caractère naturel des Anglaises, ne les empêche pas de devenir bonnes épouses, lorsqu'elles ne se sont pas sauvées de la maison de leur mari.

L'éducation scientifique et littéraire du beau sexe, en Angleterre, est même plus soignée que celle des hommes, ce qui s'explique par le besoin qu'on éprouve d'en faire valoir le prix. Les Anglaises sont les protectrices exclusives de la littérature de roman dans leur pays, aussi voit-on que les ouvrages de cette nature y ont acquis un mérite supérieur, et se distinguent par des dispositions bienveillantes envers les femmes. Ce n'est que dans les livres d'imagination, destinés à la lecture des masses, qu'on retrouve encore l'ancien appareil romantique d'échaffauds, de sang et de tortures ; les femmes y sont donc aussi de temps à autre un peu bousculées. Mais je veux déjà briser sur ce sujet, pour que vous ne puissiez pas supposer que je l'ai étudié autrement que pour l'amour de la

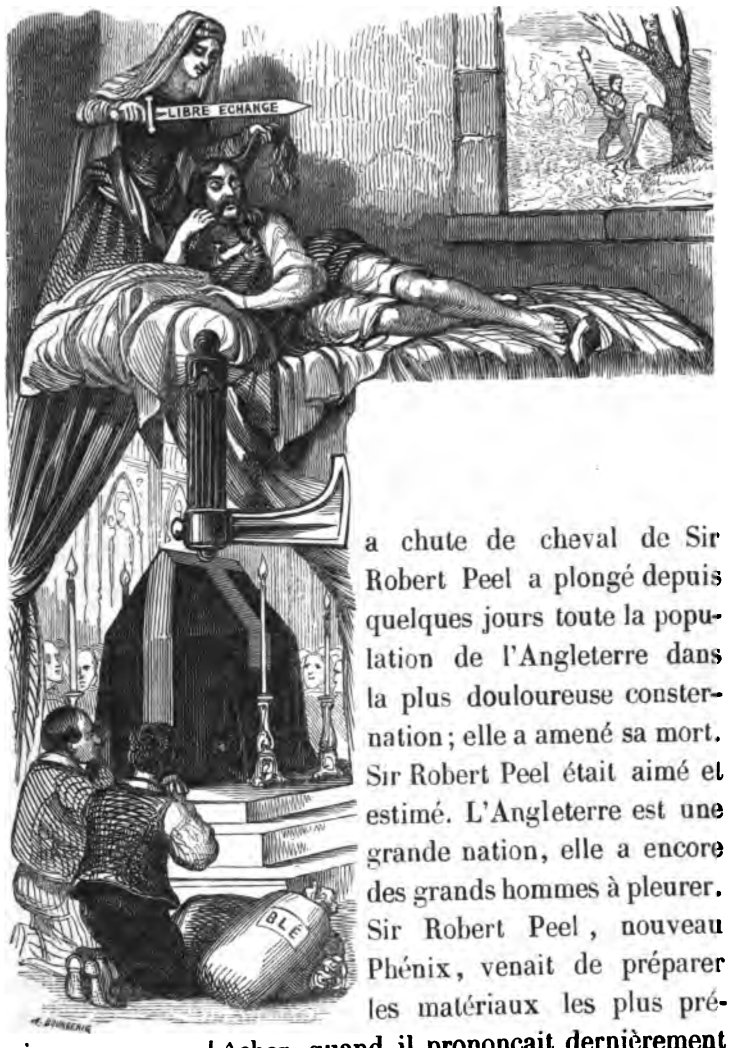
science, et j'ai mes raisons pour éviter, qu'on ne fasse pas de ces suppositions. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, on trouvera toujours quelque chose à redire aux femmes; pour les Anglaises, il suffit qu'on ne puisse pas leur refuser cet éloge, que quelque capricieuses qu'elles puissent être comme amantes, elles sont d'assez bonnes femmes en ménage.





IV

Mort de sir Robert Peel. — Lord Palmerston. — Les grands hommes de nos jours. — Sa modestie, le duc de Wellington et ses statues.



La chute de cheval de Sir Robert Peel a plongé depuis quelques jours toute la population de l'Angleterre dans la plus douloureuse consternation; elle a amené sa mort. Sir Robert Peel était aimé et estimé. L'Angleterre est une grande nation, elle a encore des grands hommes à pleurer. Sir Robert Peel, nouveau Phénix, venait de préparer les matériaux les plus précieux pour son bûcher, quand il prononçait dernièrement son discours à l'appui de lord Palmerston dans un débat, qui formera un des chapitres importants de l'histoire moderne de l'Angleterre. Lord Palmerston s'est relevé d'un côté, tandis que, coïncidence étrange, Sir Robert Peel a disparu de l'autre.

Notre époque a bien de la peine à produire un homme entier et à le conserver tel. Le Dieu de la Bible a voulu suspendre les effets de son courroux contre Sodôme et Gomorrhe par égard pour un seul juste ; comment donc l'Angleterre n'aurait-elle pas été frappée d'effroi à la mort du sien?

Les États de la Grèce, dont l'histoire dans toutes ses phases a formé un thême d'études politiques pour les peuples modernes, n'ont qu'autant prospéré, qu'un seul de leurs grands hommes a pu les représenter et gouverner. Lorsque les Athéniens, devenus jaloux de la vertu des Aristide, des Thémistocle, des Miltiade, des Cimon, les envoyaient en exil, ce n'était pas parce que leur vertu eut pu contrebalancer ces pertes qu'ils s'imposaient, comme on voit un jeune arbre continuer à reverdir, après la coupe de ses rameaux les plus vivaces, non, c'était l'envie seule, qui les faisait agir, envie, qui ne devrait jamais être décorée du nom de patriotisme.

Si dans la guerre de Perse ils n'eussent point eux-mêmes arrêté l'action de leurs généraux, qu'ils accusaient d'avoir trop de vertus, ils ne se seraient jamais vus réduits plus tard à subir l'ambition des Périclès et des Alcibiade, sans avoir une protection dans leurs vertus.

Après la chute de Napoléon, ses vainqueurs se sont vantés de lui avoir emprunté l'art de créer des grands hommes. Les semailles de Cadmus virent poindre alors des hommes illustres, mais qui n'étaient que comme ces insectes, qui naissent, produisent des générations et meurent dans un seul jour. Le génie paraissait désormais n'être réparti qu'en doses infiniment petites, et nous sommes arrivés ainsi à l'époque où l'on parle plus haut de démocratie, non pas peut-être parce qu'elle serait

devenue une si grande nécessité pour le peuple, mais parce qu'on s'est trouvé trop riche en grands hommes.

Il n'a été donné qu'à l'Angleterre seule de pouvoir être représentée complètement par ses individualités marquantes, non que leur esprit eut embrassé une plus vaste sphère ou eut su pénétrer dans des plus grandes profondeurs, mais leur honnêteté a pu rester placée au-dessus du soupçon, même dans l'esprit des masses.

Sir Robert Peel a été, pour ainsi dire, le chiffre principal du bilan de la vieille Angleterre et de la vieille Europe, chiffre, à la suite duquel tous les zéros ont pu compter; c'était d'ailleurs un Aristide britannique. Lord Palmerston est comme le transport de ce chiffre de Peel replacé à la tête d'une autre page, que les évènements n'ont pas encore remplie jusqu'au bout; il nous faudra donc attendre patiemment le moment de l'addition. Il ne lui est pas donné (et il ne sera au pouvoir d'aucun homme d'état) de fixer et de réduire en règles certaines la marche du développement de son pays, mais il pourrait contribuer à l'assurer davantage, en ne le laissant pas reculer et en lui servant d'intermédiaire en temps opportun.

C'est plus qu'une impolitesse lorsque dans la vie de tous les jours on montre quelqu'un du doigt. Que cela soit pour vous critiquer ou pour faire votre éloge, le premier mouvement nous porterait à chercher de nous débarasser de l'impertinent. Eh bien, tracer la nécrologie d'un homme vivant, c'est le montrer du doigt.

Prenons patience par conséquent, puisque l'expérience nous enseigne que ce qui est fixé dans la mer et élève son sommet par-dessus les vagues, est un roc, et ce qui, quoique fixe, ne serpente que sous leur surface, est un brisant. Si Lord Palmerston est un roc, nous bâtirons sur

lui notre église; s'il n'est qu'un brisant, il y aura certes des naufragés qui prendront soin d'élever un phare pour l'éviter.

Espérons donc d'autant plus en lui, que ses adversaires même n'entrevoient pas la possibilité de le remplacer.

La spéculation sur les honneurs rendus à Peel prouve assez combien sa gloire était populaire, car quelques semaines ont suffi pour faire écouler toute la masse de bustes et de portraits de diverses dimensions du défunt, et beaucoup de temps ne s'écoulera pas sans doute avant qu'on n'ait réuni aussi un fonds de souscription suffisant pour lui élever un monument de reconnaissance nationale. Ovation remarquable à une époque comme la nôtre, où sur les autels de ce patriotisme, qui gagne des batailles et subjugue des pays, on voit souvent déposer des lauriers de carton, de peur sans doute d'avoir à les renouveler trop souvent.

On éprouve un vrai plaisir à assister à la fondation des monuments, qui sont le produit d'affections sincères et qui ne prétendent pas survivre à ceux qui les ont fait ériger. Il est cependant aussi des monuments, comme ceux par exemple de *sa modestie* le duc de Wellington, où l'on épargne à la postérité le soin de la reconnaissance; et il faut convenir que c'est là une grandeur de premier ordre, qui prédit aux générations futures ce qu'elles auront à admirer. Un de ces monuments, un peu plus haut selon moi que la colonne Vendôme, a servi dernièrement de lieu de suicide à un malheureux apprenti tailleur. Cet accident ne peut que rappeler aux philantropes britanniques, que ce malheur ne serait pas arrivé si l'illustre duc se tenait lui-même au sommet de sa colonne.

Un autre monument de ce duc, la statue équestre érigée vis-à-vis du Hyde-Park, semble y reposer après un long et fatiguant voyage, entrepris pour chercher une place ; mais le monument du même personnage qui nous semble le mieux répondre à sa destination, c'est sa statue en argent massif, véritable conception de génie, pour éterniser la valeur du monument.

Ce brave vieillard, le duc de Wellington, ou du moins sa statue équestre en argent, se trouvent sans doute beaucoup trop au-dessus de mes lourdes plaisanteries, pour que je ne puisse pas me représenter d'ici toute l'indignation britannique qu'elles auront provoquée; mais il faut que je confesse de les avoir écrites dans un moment où, entre l'argent et moi, il y avait rupture complète.





V

Le dimanche en Angleterre. — Un pasteur repentant. — L'état de croyances chez les Anglais. — Considérations générales.



Le dimanche, en Angleterre, s'il n'est pas l'image d'un Dieu, qui prend son jour de repos, est au moins le tableau d'un ennui à la perfection duquel il a fallu que la nation anglaise ait travaillé tous les jours précédents. Je ne parle ici que de l'impression qu'un dimanche anglais produit sur les étrangers médiocrement dévots.

Dès le grand matin on ne voit plus circuler dans les rues que des êtres humains, qui à la suite de débauches de cabaret, ou comme c'est archi-souvent le cas par misère, y étaient déjà le samedi soir. Plus tard, lorsque les sonneurs bien polis ont jugé que leur public a déjà quitté son lit, commence le carillon de cloches, qui ne fait que refroidir encore davantage le si-

lence sépulchral de la ville. Les églises et les chapelles se remplissent alors successivement de visiteurs de toutes les classes, qui s'y rendent à si petit bruit, qu'on s'étonne devoir les édifices religieux déjà pleins, lorsqu'aucun mouvement ne vous a encore frappé dans la rue.

La rigoureuse observation du dimanche en Angleterre, date du règne de Jacques II; le protestantisme ne l'a guère modifiée, et on a vu même le parlement renchérir de temps à autre sur les anciennes prescriptions déjà sévères, lorsqu'on lui avait dénoncé quelque profanation du jour du sabbat.

Tout dernièrement encore, nous avons vu le bill de Lord Ashley, sur l'expédition des postes le dimanche, donner lieu à un grave débat parlementaire, et c'est Lord Brougham qui y a représenté le libéralisme anglais. Cet orateur représente aussi et très-souvent la grossièreté britannique, et on peut dire qu'il s'acquitte de cette tâche vraiment *con amore;* mais comme il y a encore beaucoup d'originaux en Angleterre, on ne saurait, sans injustice, imputer les défauts des individus aux masses dans ce pays. Lord Brougham travaille d'ailleurs à une véritable encyclopédie d'excentricités, à laquelle le ministre prussien, le chevalier de Bunsen, celui-là même, que le Lord a fait expulser de la chambre haute, ajoutera des commentaires.

Mais pour revenir à nos observations sur le dimanche, remarquons d'abord, qu'on retrouve dans le rituel de l'église établie en Angleterre des traces de l'histoire du pays, et notamment de la révolution religieuse sous Henri VIII, de la politique de la reine Elisabeth, et du puritanisme excessif de Cromwell. L'alliance des notables avec l'épiscopat de l'église établie, auquel on a laissé le pouvoir

hiérarchique le plus absolu, a rayé, d'une manière si illogique, certains dogmes du catholicisme et en a conservé certains autres qui lui convenaient, qu'on ne saurait considérer son œuvre que comme une combinaison de stabilité politique, tandis que l'élan et le fanatisme, déployés pour la réforme religieuse en Angleterre, ne marquent que du côté des vrais croyants, appartenant aux classes inférieures.

Une révolution, qui réussirait au sein du protestantisme, ne pourrait qu'amener la chûte du christianisme lui-même. Je me réserve d'entrer une autre fois dans plus de détails par rapport à ce thème, pour aujourd'hui, je vous engage à me suivre dans une église anglaise.

Le pasteur d'une paroisse devait être chassé pour avoir séduit la femme d'un de ses collègues, et pour avoir continué cette liaison durant des années entières au grand scandale de sa propre femme. Ses paroissiennes (puisque c'est le contrôle des femmes, qui est tout puissant dans les affaires de l'église, à l'égard desquelles les hommes se contentent du rôle de souffleurs), ont tenu de longs conciliabules pour sauver leur protégé, et il a été résolu qu'il aurait à faire la confession publique de son crime et qu'on se cotiserait alors pour payer ses dettes fort considérables. Entrons dans cette église, où un texte aussi intéressant va être traité. Il y a foule à étouffer. Le pécheur est en chaire; son linge éclatant de blancheur a dû ses soins à la femme même, qu'il a trahie, et il a pour vis-à-vis cette malheureuse épouse d'un côté, la femme séduite de l'autre, et le mari trompé au milieu. Le texte du sermon est tiré des Psaumes « la honte me brise le cœur, » et abstraction faite, qu'un repentir sincère et accablant n'aurait pas donné lieu à une rhétorique aussi brillante et

aussi soignée : cet acte, tout grandiose qu'il puisse être par lui-même, témoigne du degré d'exaltation et de vertige où l'on a pu faire monter le mysticisme. Il aurait fallu que l'auditoire fut composé de vrais saints, pour que leur attendrissement, produit par l'éloquence du prêcheur, ne se trouvât beaucoup trop chèrement acheté par tous les germes démoralisateurs, qu'une pareille scène était de nature à produire dans une église.

Ce n'est qu'aux auteurs de drames qu'il doit être permis d'exploiter le côté diabolique des passions, lorsque leur côté divin ne leur offre plus assez de chances de succès, si tant est que les scènes, comme celles dont je viens de parler, ne soient aussi tout simplement que des moyens (chose que j'ignore) de mettre l'Église en concurrence avec le théâtre. Du reste, il n'est pas rare de voir, en Angleterre, des prédicateurs qui ont exercé longtemps, annoncer à leur public qu'ils ont entretenu d'articles de foi, auxquels ils n'ont pas cru eux-mêmes, et c'est ainsi que, dernièrement encore, un vénérable ecclésiastique a déclaré en chaire « que ce n'est qu'aujourd'hui, qu'il commence à remplir ses fonctions dans l'esprit du Seigneur, puisque ce n'est qu'aujourd'hui, mardi, à quatre heures moins cinq minutes, au moment où, comme d'ordinaire, il était attendu à dîner chez miss Lobster, etc., etc., qu'il lui a été donné d'avoir une foi entière dans ce qu'il leur avait cependant enseigné jusqu'ici magistralement. »

Malgré l'idée qu'on se fait des croyances positives chez les Anglais, l'Angleterre en est arrivée au point que son culte n'est plus dans le cœur, mais seulement dans la raison et la nécessité; et comme il répugne à l'honnêteté britannique de vouloir se faire illusion à elle-même, nous voyons une foule d'écrivains anglais commenter et cher-

cher à prouver les doctrines et les symboles de l'Eglise, qu'on acceptait sans nulle contestation, il y a de cela cinquante ans. Et, singulier accident, ou merveilleuse disposition de la Providence! ce sont des juifs polonais, que le zèle des sociétés bibliques convertit fréquemment, qui sont les plus énergiques lutteurs dans cette arène. (Je vous engagerais, à ce sujet, à lire un roman intitulé: *le Missionnaire,* fruit de mes longues études, et que je me propose de publier).

Je suis obligé de convenir que la scène dont j'ai tracé plus haut le tableau, a aussi ses beaux côtés, mais que j'ai perdu le droit de les signaler, une fois que je me suis mis à en médire. Elle m'a porté à faire le raisonnement qui suit :

Les hommes ne savent pas quelles forces prodigieuses sommeillent en eux, quelles sources vives recèlent leurs cœurs, que du moment ou une baguette magique les touche à l'endroit qu'il faut....

Il est impossible qu'il n'y ait pas plus de dix-huit cent cinquante ans depuis que le Christ a été crucifié, car on voit déjà les Anglais commencer à comprendre quelque peu le christianisme.....

Le monde n'est fondé que sur la vertu. La société sans foi, sans espérance et sans charité, s'écroule. Avec quoi se retrempent les hommes? avec la vertu. Qu'est-ce qu'ils simulent? la vertu. Devant qui cachent-ils leurs vices? devant eux-mêmes, devant l'humanité; et si le vice possédait des temples ostensiblement, ses adorateurs n'oseraient encore s'y glisser que par les portes de derrière. Pouvoir fixer l'idée de la vertu dans son expression complète, c'est là la pierre philosophale, la quadrature du cercle. L'histoire des essais tentés à cet effet, c'est l'his-

toire de l'humanité elle-même. On a vu le patriotisme, l'hospitalité, le courage religieux, la continence, s'entredisputer bien souvent. Ils ne constituaient donc pas séparément l'alpha et l'oméga de la vertu, et il faut qu'on entrevoie la possibilité de faire trôner toutes ces vertus ensemble.

Les hypothèses d'une pareille possibilité ont servi de base aux symboles et aux traditions sacrées chez tous les peuples; chaque religion se prétend leur inébranlable fondement, et elles sont l'objet continuel de la méditation de sages, qui voudraient lui donner une forme, non sujette à des méprises et à des abus, et capable d'une application universelle. La partie la plus intelligible de l'idée - Dieu, idée, sur laquelle les hommes ont peu à peu appris à appuyer l'hypothèse dont il s'agit, c'est l'*humanité*. L'humanité, dans son ensemble, ne connaît qu'une vérité incontestable, la mort. Car si c'est aussi une vérité, que la Néva gèle tous les ans à Saint-Pétersbourg, on ne peut pas demander à un habitant de Madagascar, qu'il en conçoive même la possibilité ! L'humanité, dans son ensemble, ne connaît qu'un sentiment immuable, savoir la répugnance contre la mort. Les anciens héros scandinaves, pour qui le but de la vie n'était que le mépris de la mort, et qui se faisaient enterrer vivants avec leurs chevaux de bataille, afin de ne pas mourir lentement par suite des infirmités de l'âge ; le viveur, à qui une table bien servie apparait comme un rempart, et le croyant, pour qui la mort se teint des couleurs les plus variées de son imagination exaltée , se rencontrent dans le sentiment qui les pousse à chercher cependant à calmer leur répugnance contre la mort. Ce ne sont donc pas des bonzes, des bramines, des prêtres quelconques, qui ont imaginé les divers mythes religieux, légués de génération en génération, et destinés

à adoucir nos derniers moments. Non, c'est l'humanité elle-même qui les a rêvés, ou plutôt c'est la divinité qui les lui a révélés.

Aucune philosophie ne peut contester par conséquent, que les dogmes les plus obscurs reposent sur des vérités incontestables. Ils n'en sont que les commentaires, par de là les bornes du visible, et ce n'est que quant il s'agit de les appliquer à la vie, que commencent les illusions d'Icare.

Veuillez mettre, mon cher ami, toutes ces divagations transcendantales sur le compte du pauvre diable de pécheur, dont je vous ai entretenu. Je me suis permis de m'y livrer pendant le temps que les flots de son éloquence s'épuisaient en admonitions au repentir; admonitions, qu'il ne me paraissait pas être trop en position d'adresser aux autres. Peut-être aurai-je mieux fait de regarder en attendant la victime de sa séduction; mais ses boucles de cheveux abondantes et bien soignées m'ont empêché de bien distinguer ses traits. Je crois d'ailleurs, et vous me croirez, je pense, sans difficulté, que la pécheresse ne devait pas être précisément une beauté, car autrement, quand Dieu même l'aurait voulu, elle n'aurait certes point, ainsi que son complice, obtenu le pardon des dévotes matrones que vous savez.

Les débits de tabacs ont seuls la liberté d'être ouverts les dimanches (sauf les heures consacrées au service religieux), car les fumeurs et les priseurs forment, dans tout l'univers, une secte à part, et les Anglais savent respecter la liberté de conscience.

On ne saurait dire rien de positif sur le temps qu'il fait en Angleterre les dimanches, mais il parait cependant se régler d'après le texte de chaque évangile. Qu'on y lise, par exemple; « Et les écluses du ciel se sont ou-

vertes; » « Je vous donnerai de la pluie en temps opportun ; » « Mes leçons brillent comme la rosée, comme une pluie torrentielle sur la verdure ; » « Et le mont Sinaï était enveloppé de brouillards; » le ciel britannique répondra à tout cela à merveille. Vous rencontrez aussi les mêmes jours plus fréquemment auprès d'une taverne, où le peuple fait son pélerinage à cause du bon gin et du bon porter qu'il y boit, quelque prédicateur de carrefour, réunissant autour de lui, sans beaucoup de peine, un assez nombreux auditoire. A la circonférence du cercle ainsi formé, on s'aperçoit d'un peu de dispositions pour la plaisanterie; mais le gros de la phalange prête un appui sincère aux sermons et aux cantiques dont il s'agit. Convenons qu'un peuple, qu'on peut arrêter même sur le chemin de son plaisir par des sermons et des chants pieux, doit être invulnérable comme Achille ou comme le Siegfried du poëme des Niebelungen.





VI

L'élection du baron de Rothschild. — Caractère de notre époque. — Les trois phases de sentiments que l'argent amène dans le cœur de l'homme. — Un nouveau royaume de Jérusalem. — Envoi de dix mille vaches en Palestine. — Travail historique de l'auteur à ce sujet. — Les Juifs en Angleterre.



En Angleterre, il se passe beaucoup de choses importantes de la manière la plus simple, et peu de ces évènements, qui, futiles en eux-mêmes, peuvent faire cependant beaucoup d'éclat. Je laisse à votre sagacité le soin de juger à quelle catégorie de faits appartient le sujet de ma lettre actuelle.

La Cité a élu, comme vous savez, le Baron de Rothschild membre du Parlement, et la Chambre des Communes n'a pas ratifié cette élection, parce que, dit-on, la formule du serment, qu'il aurait eu à prêter, répugne à la conscience du Baron. Ces braves Anglais et leur Rothschild paraissent encore être bien arriérés en civilisation, puisqu'un serment, un simple serment, peut séparer leurs cœurs, tellement faits pour s'aimer. Quelle pruderie! Quelles préoccupa-

tions minutieuses! Et cela au moment même où l'on veut rompre avec Lord Palmerston, et où ce n'est que son remplacement qui embarrasse. Les Anglais mériteraient que l'honorable Baron, une fois qu'il aura occupé son siége, refusât chez eux tout portefeuille jusqu'au jubilé prochain, et je ne m'appitoyerais pas le moins du monde sur leur sort. Mais on parviendra encore à éviter cette calamité. Le ministère proposera une autre formule de serment, qui s'accommodera mieux à toutes les consciences; par exemple : *Aussi vrai que je sais lire et écrire, et que j'ai une légère teinture de l'orthographe ;* alors les barrières du parlement s'ouvriront devant Sir Lionel.

Le temps n'a pas pour limites des révolutions et d'autres grands mouvements sociaux, comme le prétendent les historiens de profession ; non, les seules limites du temps sont de simples bornes, qui font trébucher les uns, sauter les autres et qu'il s'agit d'enjamber avec prudence. La peur de l'inconnu y arrête souvent ceux qui ont placé déjà un pied de l'autre côté et n'osent y passer l'autre, ce qui les rend un obstacle pour ceux qui les ont devancés, comme pour ceux qui les suivent. L'élection de Rotschild était par exemple hier encore une chimère; aujourd'hui c'est un fait légal, que je me propose de vous aider à examiner.

Si cette élection n'avait que le mérite de rappeler vivement leur serment à des représentants du peuple, on pourrait déjà y voir un progrès dans les relations sociales en Angleterre, et ne plus empêcher l'honorable Baron de faire sa sieste sur les bancs de la chambre des communes; mais cette élection présage en outre une nouvelle ère dans toute la législation britannique.

Je ne saurais vous dire à quelle spécialité Sir Lionel

va se vouer, car les Rothschild savent parfaitement dissimuler leurs facultés politiques, ils aiment à être proclamés autocrates par leurs clients, et doivent avoir leurs raisons pour puiser leur science et leur savoir-vivre plutôt dans leur instinct que dans une méthode quelconque d'éducation. Le mérite d'être riche leur a déjà valu d'ailleurs d'être trop exposés à l'envie, pour qu'ils ne sachent pas cacher devant les envieux jusqu'à ces avantages que l'on doit à la pédagogie.

Notre époque est une époque de destinées manquées, et ses évènements sont une sorte de migration d'ames, provoquée de force ; elle est la conséquence d'une époque de parvenus, qui l'a précédée, et qui se prolonge encore un peu de nos jours.

Montesquieu a dit: «Les états où l'on peut devenir riche subitement ont quelque vice secret»; ce qui est vrai, non seulement à cause de la disproportion entre ces personnes et le reste de la société, mais à cause de l'exemple que leur stupide succès présente aux masses, en y aiguillonant leurs égaux d'esprit à courir de la même manière à la fortune.

Les Rothschild sont, on pourrait dire, le pouls de l'Europe; tant qu'ils se portent bien, l'Europe n'a rien à craindre. Ils sont le veau d'or, que le peuple élu avait érigé pendant l'absence de son prophète, et autour duquel il continuait à danser jusqu'à ce que celui-ci fut revenu briser dans sa colère les tables de la loi contre son idole.

Les pauvres n'ont pas de motifs pour haïr les Crésus. Ils ne leur ont fait aucun mal, ils ne leur ont rien enlevé. Sans eux, des sommes immenses seraient disparues. L'aumône se distribue abondamment à leurs portes. Ils ont détruit

le pouvoir des princes et des puissants, en détaillant le commerce de l'argent. Ils ont aidé chaque homme à régler le compte entre les deux facultés de son ame, le mensonge et la vérité, et les ont mises en mouvement jusqu'à l'excès, afin qu'une des deux ait le dessus. Ils ont rapproché, on peut le dire, le pôle nord et le pôle sud de l'humanité, jeté les premiers éléments d'une langue universelle et renforcé un sentiment, qui sait devenir maître de tous les autres, et cela sans idée, sans l'ombre d'une idée, mais par la seule signature Rothschild et C[ie].

Des religions, des philosophies, se sont développées avec le cortège des vertus qu'elles enseignent; puis, elles sont allées en s'affaiblissant. Le culte de l'argent, au contraire, s'est élevé sans enthousiasme, sans vertus et même avec un degré visible de démoralisation; puis, il va s'épurant peu à peu, et verra ressusciter autour de soi les vertus qu'il avait d'abord comprimées; car le monde ne peut pas exister sans vertus et sans charité. Les religions positives sont, ainsi que j'ai cherché à l'indiquer dans ma dernière lettre, la poésie de la vérité, *la mort* : et l'argent est la prose de la vérité, *la vie*. Aussi longtemps que ces deux sortes de vérités seront obligées de se plier l'une à l'autre pour pouvoir exister, elles seront de vraies calamités pour le genre humain; mais dès qu'elles auront appris à régner simultanément, on pourra voir réalisé tout ce que l'humanité a rêvé, ce que les prophètes ont prédit, ce que la philosophie a formulé, en un mot, tout ce qui aujourd'hui ne fait encore que croupir sur les grands chemins de la vie.

N'est-ce pas un trait bien significatif que les grands prêtres de l'argent appartiennent à la nation qui, depuis les triomphes du christianisme, avait été mise hors de la

loi et de l'amour des peuples, et que dans cette nation même, dont les facultés intellectuelles pouvaient justifier, il est vrai, quelque peu sa prétention d'être un peuple élu ; une famille, qui ne se distingue nullement par sa supériorité intellectuelle, forme les ponts qui rapprochent les éléments les plus hétérogènes de l'humanité ? N'est-ce-pas très-significatif, que c'est en Angleterre, pays, où la richesse n'est pas représentée par des parvenus, où elle est la conséquence positive du travail, de l'industrie, et de ce genre de spéculation, qui s'associe de bien près à la production, que c'est en Angleterre que le premier Rothschild ait fait valoir une certaine ambition? ambition qui ne serait de sa part que la poursuite du droit de sa nation s'il avait à mettre dans les plateaux de sa balance autre chose que son or. Je n'ai rien à dire contre l'honorable baron : il est sans doute un bon citoyen, un bon père de famille, un homme probe, pieux et charitable, mais cela ne suffit pas pour que l'envie et les préjugés enracinés ne puissent demander sur son compte : qui est-il, que pense-t-il, qu'a-t-il fait, où a-t-il prouvé qu'il possède l'esprit et les connaissances nécessaires pour être membre d'une assemblée législative?— Si cette élection fut tombée sur l'israëlite le plus pauvre, et qui ne l'aurait due qu'à son mérite intellectuel, cette tolérance ferait honneur à l'Angleterre; mais là, où il s'agit d'un Rothschild, ce n'est plus qu'une démonstration, d'une certaine propagande qui commence à devenir visible; c'est un acte d'hypocrisie, de complaisance entre banquiers, pour ne pas dire un acte d'achat et de vente dans les environs de *Petty coat lane*. Elle est de nature à avoir pour l'Angleterre des conséquences plus graves que l'élection d'un de ces Titans du radicalisme de 1848, qui ont prétendu combattre l'Olympe

en entassant des blocs de carton. On dirait que les Anglais n'ont pas osé demander à Rothschild le payement de leurs lettres de change datées de Golgotha, pour qu'il ne leur demande pas à son tour le payement de bien d'autres traites à plus courte échéance.

L'argent amène trois phases de sentiments dans le cœur de l'homme. La première s'appelle *le manque*, et par conséquent, *le désir* de l'argent ; elle est le génie de la volonté créatrice, de l'amour dans toutes ses nuances, de la foi, de l'espoir de toutes les productions industrielles et sublimes; ses bienfaits n'élèvent point de prétentions à une reconnaissance et à une vénération particulière. D'autre part, c'est au sein d'elle qu'est la source de toutes les passions déchaînées, le *mène, tekel, phares* de tous les peuples et de toutes les époques.

La seconde phase, c'est *la possession de l'argent, qu'on s'applique à conserver et dont on cherche à jouir*. Son symbole est la paix; sans puissance créatrice, mais avec une certaine sagesse on la voit assurer sa conservation; elle est la mère de l'ordre et de la tranquillité, mais a besoin de toutes les bonnes qualités du cœur pour ne pas s'y paralyser, ou même s'y dénaturer. Dans la troisième, celle *de la possession de l'argent et du désir d'en gagner davantage*, nous pouvons placer le registre entier des inconvénients sociaux.

Les limites de ces phases ne sont point strictement marquées. L'état des mœurs dans telle où telle société détermine seul les barrières qui les séparent, et qui, une fois et violemment ébranlées, donnent lieu à la création de partis hostiles. On doit bien observer ces phases lorsqu'elles absorbent les organes plus ou moins importants du gouvernement d'un peuple et leurs changements d'opinion, que

les partis dans leur partialité qualifient de trahison, dépendent de leur progrès ou recul dans une de ces phases.

Il m'a fallu développer ici cette théorie et faire une petite divagation au point de vue logique pour pouvoir élucider les *fines secundarii* du caractère politique de sir Lionel.

Pareil à un adepte qui n'est pas trop sûr de son art, j'ai tenté l'analyse d'un sujet, et lorsque j'en ai vu la plus belle partie volatilisée et s'échappant par la cheminée de mon laboratoire, je n'ai plus trouvé au fond de mon creuset que ce qui suit :

Malgré que la position financiére de sir Lionel le range dans la troisième des phases dont nous venons de parler, il s'en trouve en dehors par suite de son origine exceptionnelle, origine, qui lui assure une indépendance particulière, s'il a l'esprit de s'en servir, et qui l'oblige de voter avec le parti révolutionnaire, représentant la conspiration d'éléments historiques les plus hétérogènes, lorsqu'il ne sait pas se rendre compte à soi-même comment son élection s'est faite.

Le caractère personnel de l'honorable baron et l'innocuité de son ambition nous assurent à la vérité pour le moment que l'orage qui couvait sous son élection n'éclatera guère de son banc parlementaire. Sir Lionel n'aura d'ailleurs qu'à faire connaissance, en attendant, avec les affaires courantes de sa nouvelle carrière, ce qui lui donnerait déjà assez de mal, si le bon Dieu, en accordant un emploi, n'accordait pas aussi la faculté de le remplir, ne fut-ce qu'à l'aide de quelque bon secrétaire ; — mais qui peut nous garantir qu'il ne cède son siége à un héritier plus avancé que lui en politique, et qui pourrait par ses

talents devenir un personnage important dans la législature britannique.

J'espère avoir suffisamment prévenu l'Angleterre, et je me lave les mains si un jour quelque Rothschild vient jeter à le glaive à deux tranchants dans la balance de sa Thémis. Je décline toute responsabilité à cet égard, et je vous prie, mon cher ami, de bien conserver cette lettre dans vos archives de famille, afin qu'elle puisse me servir de témoignage au besoin. Que je sois condamné à déchiffrer votre écriture à la nuit tombante s'il ne se trouve pas que, sous un ministère Rothschild, les banqueroutes de l'État vient en vogue !

« Les enfants et les fous disent la vérité ; » or, si je ne suis plus un enfant, vous m'accorderez du moins, mon ami, que je suis bien un fou de grandeur naturelle, ne fut-ce que parce que je m'effraie devant le diable, après l'avoir fait venir.

Sir Lionel ne saurait compter parmi les tories pur sang ; car ceux-ci ne se contentent pas des talents, de la science, de l'argent, et ils n'ont épargné aucun homme public important qui tenait à eux, s'il ne faisait pas aussi ses preuves héraldiques; d'ailleurs cet homme, à moins qu'il ne fût devenu leur simple créature, leur a attiré plus d'une humiliation.

Si l'honorable sir Lionel me le demandait, je pourrais lui rendre le service de faire remonter son lignage jusqu'au roi Saül, quand il ne cherchait que les ânes de son père, mais cette généalogie aurait toujours le défaut de manquer de tours, machicoulis, donjons, oubliettes, enlèvements et apparitions du moyen-âge, dont les registres héraldiques d'un tory ne sauraient se passer, malgré qu'il se donne l'air de n'en pas tenir un grand compte. Les wighs pour-

raient bien ouvrir leurs rangs à sir Lionel pour qu'il y fit ses premières armes, mais sa véritable place serait, selon moi, parmi les Jacobites, puisque lord Dudley Stuart a été son chevalier assistant lors de son apparition à la chambre des Communes !

Vous avez le droit de me demander ce qui m'a tant excité contre sir Lionel, pour échaffauder ici divers raisonnements calomnieux sur son élection ; eh bien ! si je pouvais compter sur votre discrétion, je vous avouerai ingénuement, que j'ai reçu d'un de ses compétiteurs électoraux la somme de cinq schellings six pences pour céla ; et puisqu'on a vendu dans le temps Jésus-Christ lui-même pour trente deniers, je ne vois pas trop pourquoi ma trahison contre Röthschild m'aurait dû rapporter plus de cinq schellings et demi ?

Mais un traître n'a pas le droit de se plaindre d'être trahi ; je me vois donc obligé de vous faire le franc aveu que c'est principalement mon amour-propre d'auteur blessé qui m'a rendu son ennemi.

Voici comment les choses se sont passées.

Quelque part sur les confins de la Russie et de la Turquie, je ne puis préciser le lieu davantage, on voit suspendue une harpe éolienne, dont les chants charmants et mélancoliques parviennent de temps à autre jusqu'à nous. Le moindre souffle d'air, un peu rude, venant de la Russie, la fait vibrer. Au rebours de la statue de Memnon, qui résonnait aux premiers rayons du soleil, notre harpe ne résonne qu'aux approches de l'obscurité.

Il y a quelques années de cela, lorsque l'équilibre dans la question orientale se trouvait dérangé d'un seul grain, et qu'on ne pouvait songer à le rétablir par un grain de rhubarbe ou d'un autre purgatif, on agita la question dans

le haut conseil de la diplomatie, de créer un royaume de Jérusalem. L'empereur d'Autriche, qui en est déjà le titulaire, aurait reçu en échange le titre de roi du Sahara ou du Grand-Désert, et pour ne pas surcharger son écusson, les armoiries réunies de la Hongrie et de la Gallicie y auraient convenablement représenté celles du royaume en question. Pour le royaume de Jérusalem nous étions déja d'accord sur la personne qui devait en occuper le trône, et sur les qualités qu'elle ne devait pas posséder, mais nous ne pouvions pas nous résoudre encore à suppléer à la faible population de la terre sainte par une colonisation de Juifs. Quand je dis nous, j'aurai dû dire la Prusse, qui comptait encore à cette époque parmi les grandes puissances, et qui seule s'y opposa. Elle voulait se servir de la Palestine pour y transporter, faute de possessions d'outre-mer, ses propres idolâtres, et elle avait beau jeu dans cette occasion, car elle ne devait rien aux Rothschild. Puisque je me trouve avoir tant bavardé sur tout cela, il faut que j'y ajoute encore le reste ; et cela sans aucune fleur de rhétorique.

C'est un fait, que la maison Rothschild envoya un beau matin dix mille vaches à Jérusalem. Ces dix mille vaches étaient accompagnées de dix mille Juifs polonais pour les surveiller et d'un médecin pour prendre soin de leur santé. C'était là un germe de l'influence future de la Palestine sur l'Inde. La chose se fit sans bruit, pour que l'Europe entière se trouvât un jour stupéfaite en recevant un billet à tranche dorée, de la teneur suivante : « La famille Rothschild a l'honneur de vous inviter à la fête du couronnement de son bien-aimé fils Lionel, comme roi de Jérusalem. Le nom du roi futur, sera : *Hérode, l'ami des enfants*, et sa devise : *A bas l'argent!* »

« *P. S.* Les hôtes sont priés d'apporter avec eux leurs couverts. »

J'avais été assez heureux pour être dans le secret, et cherchant à mériter une place de bibliothécaire de la cour, j'écrivis une histoire des susdites vaches, en cinq livres ou époques, de même que chaque vassal en bonne santé doit posséder ses cinq sens. La première époque commençait aux sept vaches grasses pour finir aux sept vaches maigres; les suppléments de ces annales étaient fournis par le célèbre archéologue, le docteur Lœwe de Brighton, et renfermaient les fac-simile des vaches en question, l'image exacte des ténèbres d'Egypte, et d'une demi-douzaine de mouchoirs que le prophète Moïse avait oubliés lors de son prompt départ, rue d'Ichneumon, n° 7, en Egypte, ainsi que de l'épée que Balaam désirait avoir sous la main lorsque son anesse se livrait à la rhétorique; le tout retrouvé dans les caveaux des Pyramides. Comment l'épée de Balaam se trouvait là, c'est le docteur Lœwe qui vous en doit l'explication.

La seconde époque allait des sept vaches maigres jusqu'au bœuf Geschurun, qui selon le Deutéronome, engraissa et ruait. J'enrichis cette partie de mon travail de différents emprunts faits à l'archéologue précité, et ce que j'ai trouvé chez lui de plus intéressant, c'étaient les bottes que portait de son temps le bœuf, dont nous venons de parler, à l'époque où il ruait, et qui par un heureux hazard étaient tombées dans la possession de notre savant et faisaient partie de son cabinet. La troisième embrasse le temps depuis le bœuf Geschurun jusqu'à celui de l'évangéliste S. Luc. La quatrième époque descend jusqu'au bœuf gras, et la cinquième jusqu'au dix mille vaches de la maison Rothschild. Toute ma manière de traiter et de dévelop-

per le sujet respirait tant de génie, et j'avais si bien rédigé, comme la plupart des auteurs anglais, l'éloge de mon propre ouvrage davance, que je devais compter sur le plus gracieux sourire de S. M. le roi Hérode, l'*ami des Enfants*, lorsque, hélas, la dent meurtrièredu temps, qui n'avait eu jusqu'ici à ronger en Orient que des parchemins et des ruines, s'attaqua aussi, pour changer, aux malheureuses dix mille vaches et les dévora en un clin d'œil. Quiconque a vu, comme vous, cette même dent croquer en un seul jour ce qui avait couté dix-huit ans à bâtir, ne s'étonnera certes pas de cette voracité. Quand à ce que sont devenus les dix mille juifs polonais, il vous suffira sans doute de vous rappeler, qu'on les avait fait accompagner d'un médecin.

Tout cela ne pouvait pas tourner autrement. Notre projet avait été bâti moitié sur le terrain de l'orthodoxie et moitié sur le terrain diplomatique, et comme on prétendait que l'infertilité de la terre sainte provenait d'une malédiction de ce brave bon Dieu, à qui je n'aurais jamais voulu attribuer une pareille idée, nous avons désiré d'une part, de l'appaiser par des hécatombes, et choisi de l'autre des vaches au lieu de taureaux, pour nous conformer à ce texte d'Horace : « Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.» La Palestine passait pour un pays où le lait et le miel coulaient jadis à flots, la maison Rothschild a donc voulu fournir le lait, en supposant que le bon Dieu donnerait bien de son côté le miel. Nous avions déjà entamé des négociations douanières avec les grandes puissances pour nos importations de fromage dans leurs états, et la Suisse se serait vue bientôt ruinée sous ce rapport, ce qui nous aurait permis de rendre un service à la contre-révolution. Mais la catastrophe est

venue, et je vous jure sur mon ouvrage, resté encore en manuscrit, de ne plus jamais me mêler à des entreprises aussi hardies sans avoir auparavant consulté Buffon, qui dit par exemple au sujet de l'infertilité de la Palestine: « Comme les plantes tirent la plus grande partie de leur nourriture de l'air et qu'elles rendent plus au sol qu'elles ne lui enlèvent, tandis que les êtres du règne animal lui coûtent plus qu'ils ne lui rapportent, la Palestine, en sa qualité d'un des pays les plus anciennement habités du globe, n'a pu que voir s'épuiser de plus en plus ses forces productrices. » (Si ce ne sont pas là les paroles de l'auteur, c'en est au moins le sens). Eh bien, la lecture de ce passage seul, faite en temps opportun, aurait pu épargner à l'Europe une perte de dix mille vaches, et grâce au soin des sociétés fondées pour encourager les actes de cruauté envers les animaux, nous avons déjà appris à estimer une pareille perte.

Pour sir Lionel, il n'est pas encore trop à plaindre, car son siége au parlement lui permet d'attendre dans un doux sommeil quelque nouvelle chance par rapport à la question orientale. Mais moi, que vais-je faire maintenant avec mon manuscrit? Quoi qu'il en soit, sir Lionel ne doit plus compter sur ma coopération, à moins que je n'aie pu consulter auparavant mon Buffon.

Dites-moi, franchement, voulez-vous croire ou non ce que je viens de vous raconter. Je l'ai puisé dans un journal anglais, et les journaux britanniques ne mentent jamais, excepté le jour de naissance de leurs souverains. Je vous conseille de ne pas en douter ; j'ai les moyens en main de vous faire sentir à ce sujet tout le poids de mon érudition.

Où pourrez-vous vous sauver, si je me mettais, à cette

occasion, à vous expliquer la prononciation mystérieuse du mot Aûm, emblême de la divinité dans l'Indoustan, ses rapports avec l'alpha et l'oméga de l'Apocalypse ; le tout appuyé de citations puisées dans les Vedas, les Chastres et les Pouranas? Ou bien, si, pour mon plaisir particulier, j'allais rechercher aussi dans l'Inde l'origine de la théologie des Egyptiens et des Grecs, ainsi que celle de la théologie chrétienne dans la Mithra, en mettant ainsi à contribution les matériaux contenus dans l'histoire du manichéisme de Beausobre ?

Que serait-ce, d'ailleurs, si je m'avisais de m'étendre encore pour vous accabler, et sur les dogmes d'Omar et d'Abou-Bèkre, les lieutenants d'Ali, et sur les quatre-vingt-trois sectes de leurs partisans ; puis sur les Talapoints, Dalaï-Lama et la divinité Fôt chez les Chinois , enfin sur les Pères de l'Eglise, le Koran, l'histoire des Parsis ou Guèbres, c'est-à-dire infidèles, qui jouent en Asie le rôle des juifs en Europe, et dont le haut-prêtre s'appelle aussi Mob ?

Tremblez donc devant la seule menace de pareilles dissertations et reconnaissez que je ne suis qu'un correspondant bien miséricordieux et sachant récompenser la foi pure et simple, si je ne vous demande plus que la permission de toucher encore ici à un sujet: *Les Juifs en Angleterre*, sujet qui se lie à l'objet principal de ma lettre, et que je soumettrai seulement à une petite argenture théologique.

Tout le monde sait que l'établissement du christianisme n'a été qu'une conséquence du judaïsme. *Il en a été même une conséquence parfaitement logique, puisqu'il prêchait l'amour au milieu des sectes qui s'entredéchiraient, à Jérusalem*, et il ne lui a manqué que d'avoir converti les

Juifs. D'ailleurs se dissolvant lui-même en sectes, renonçant à l'amour, et cherchant à dissoudre le judaïsme par la cruauté et la violence, le christianisme lui a restitué, pour ainsi dire, tout ce qu'il lui avait emprunté.

Par les restitutions dont il s'agit, le judaïsme et le christianisme seraient quittes l'un envers l'autre, et pourraient mettre un terme aux procès de leurs théologiens, sans que rien empêchât le premier de pénétrer dans la civilisation, et sans que le second dût désormais se fractionner et s'accrocher à toutes sortes de pouvoirs extérieurs afin d'en partager la destinée.

C'est depuis l'école piétiste de Spener qu'on a vu la propagande chrétienne se livrer à l'espoir, que la grâce pourrait visiter aussi les Juifs. Jusqu'à cette époque, la chrétienté croyait remplir un devoir sacré en vengeant le crucifiement de Jésus par le crucifiement des Juifs.

Cette époque de Spener, dont on peut suivre la naissance et les développements en Allemagne dans le rationalisme et la polémique qu'elle a provoqués, je n'ai pas pu trop en démêler l'origine en Angleterre; toujours est-il que les Anglais ont saisi vivement l'idée de missions propagandistes à l'égard des Juifs; missions qui furent encouragées chez eux par une sorte de philanthropie mystique, et surtout par la conviction qu'il n'était pas bon de laisser en dehors de la loi commune une corporation pareille à celle des Juifs. (Je suis obligé de vous renvoyer ici de nouveau à mon roman intitulé : *Le Missionnaire.*)

Si les missions dont il s'agit n'obtinrent pas beaucoup de succès chez les Israëlites indigènes en Angleterre, elles ne produisirent que d'autant plus d'effet sur ceux de leurs co-religionnaires, qui y affluent de tous les pays étrangers,

et qui se trouvent déjà plus prédisposés à une sorte d'indifférentisme religieux et par leur isolement et souvent par la misère. Ces forces, pour la plupart intelligentes, enlevées au judaïsme à l'aide de beaux deniers comptants, ont fourni des athlètes théologiques à l'église établie; athlètes, du reste, qui ne peuvent qu'y préparer les voies au rationalisme et au scepticisme.

La première motion faite au sujet de l'émancipation des Juifs en Angleterre date de 1830 ; elle eut M. Grant pour auteur. Citons ses paroles : « Dans le dernier siècle un acte fut rendu en faveur de la naturalisation des Juifs ; mais, six mois après, devant quelques troubles auxquels la mesure donna lieu, le Parlement d'alors manqua de fermeté et l'acte fut rapporté. Depuis lors, rien ne fut fait en leur faveur. La législation est devenue de plus en plus libérale, sans qu'ils en aient profité en rien. Ils sont demeurés seuls en dehors du giron de la constitution.

La carrière des emplois civils et militaires leur est fermée; ils ne peuvent se faire recevoir avocats ou médecins, ils ne peuvent arriver aux fonctions municipales, ni aux siéges de la Chambre; et si le serment continuait à être d'obligation pour le vote électoral, ils ne participeraient même pas à la nomination des députés. Ils sont encore, dans certaines localités, soumis à des taxes additionnelles. Quelques grandes villes, il est vrai, Liverpool et Exeter, par exemple, leur accordent les droits civils ; mais, dans la capitale, ils ne peuvent prétendre à la maîtrise dans aucun corps de métier, aucun commerce de détail.

La formule de déclaration, qui, pour les Catholiques, remplace aujourd'hui le serment, pourrait s'appliquer aux Juifs ; elle ne renferme rien de contraire à leurs principes.

Il suffirait d'en faire disparaître les mots : SUR MA FOI DE CHRÉTIEN. Ces mots n'étaient point dans le bill émané de la Chambre des communes; ils ont été ajoutés par la Chambre des Lords; et pour ne point prolonger la discussion, la Chambre des Communes s'est décidée à les admettre. Ils sont une sorte d'accessoire superflu.

Le parti conservateur a donné cependant, exceptionnellement, une haute importance à ces mots, et il a combattu la motion de M. Grant par des arguments qu'on ne pourrait prendre que pour des plaisanteries, savoir: qu'il faut attendre avec l'émancipation des Juifs jusqu'à ce qu'ils soient devenus plus nombreux, et qu'il y aurait danger, en cas contraire, d'avoir à accorder la même émancipation à des Musulmans.

Le parti conservateur avait bien tort de se contenter de raisons aussi futiles, — lorsque les Musulmans n'ont en Angleterre que trop d'émancipation, — et lorsque la condition pour les Juifs, d'augmenter en nombre, est chose si peu difficile pour eux.

L'Angleterre compte environ 80 mille Juifs parmi ses habitants; 30 mille d'entre eux se trouvent à Londres. Les Juifs de West-end n'appartiennent pas à la même corporation que ceux de la City. Les premiers, pour la plupart, originaires du continent, se distinguent par un esprit libéral; leur synagogue et leur organisation municipale respirent le progrès.

Un candidat de chez eux pourrait causer plus d'embarras au parti conservateur par ses qualités morales que par ses ressources pécuniaires.

Les Juifs, dans la City, se subdivisent en Juifs portugais, Juifs allemands, et Juifs anglais de vieille roche.

Les Juifs portugais suivent un rituel qui trahit une re-

naissance moyen-âge, dont le développement s'est arrêté net depuis leur transplantation en Angleterre. Leur corporation compte parmi ses membres la plupart des Juifs français, italiens et espagnols, en général tout ce qui tient par son origine à l'élément romanique ; elle conserve avec chaleur et fidélité les traditions de l'antique Israël, traditions qui seules ont permis aux Juifs de résister à la rude épreuve de leurs persécutions séculaires.

Les Juifs allemands n'ont pas de synodes à part, quoiqu'ils soient nombreux; ils végètent seulement en quelque sorte, et se laissent traîner à la remorque par la corporation portugaise. Les Juifs anglais enfin, de vieille roche, sont un ramassis de bigots, tellement ignorants et intolérants, qu'on n'en trouverait peut-être pas de pareils en Pologne ni en Orient. Ils n'ont jamais tenté de forcer les législateurs anglais à les estimer, et se contentent de tondre un peu de leur langue le RAIN (rebord de prairie), de la tolérance britannique tant renommée.

Une brave femme, la mère des Rothschild, ces Gracques de l'Israël, est décédée il n'y a pas longtemps. C'est cette femme qui a fondé une école libre en faveur des pauvres Juifs anglais, et elle l'a dotée si richement, qu'il lui était permis de penser d'avoir exercé sur leur condition l'influence la plus bienfaisante. Mais cette institution, par suite d'un manque de soins et de surveillance, ne sert qu'à produire tous les ans une foule d'élèves bons à rien.

Une synagogue libre , c'est-à-dire où l'on prie sans payer, tient à l'école dont nous venons de parler ; j'y suis allé le jour du grand pardon, et je parvins à y pénétrer jusqu'à proximité de l'arche sainte, où se tenait le chantre officiant, mais cela n'a pas été sans avoir beaucoup de mal et après avoir eu sacrifié un mouchoir de poche.

Le pauvre diable de chantre, suant à grosses gouttes, s'était débarrassé sans cérémonie de sa cravate et de sa veste pour les accrocher à son pupitre, où il pouvait les surveiller facilement.

On m'avait dit que les Rothschild y venaient à midi; j'attendis donc leur arrivée; et, en effet, presqu'au moment où dans l'ancien temple le granp-prêtre apparaissait sur le seuil du sanctuaire, une porte de côté s'entr'ouvrit, le chantre se hâta de remettre veste et cravate, et l'on vit les Rothschild, les Montéfiore et leur suite, traverser solennellement toute la nef de la synagogue pour en gagner la sortie principale.



Quant à moi, je profitai de cette circonstance pour pouvoir opérer aussi ma retraite, et je gagnai probablement à ma visite à la synagogue plus que les Rothschild, puisqu'elle ma fourni pour vous quelques scènes plaisantes.



VII

Caractère des institutions de bienfaisance en Angleterre. — Le mobile principal des diverses nations. — Le cœur chez les Français et chez les Anglais. — *Avoir* et *être*. — L'invasion slave. — Les vertus à cause *de l'homme*, à cause *de Dieu*, à cause *de nous-mêmes*. — Voyage en Utopie.



orsqu'on voit toutes les institutions de bienfaisance existant en Angleterre, on s'étonne qu'elles aient pu être fondées dans un pays dont les habitants ne semblent guère sensibles; mais tout étonnement cesse lorsqu'on observe comment ces institutions sont administrées. A l'exception de celles d'entre-elles, qui doivent leur origine à des fondations pieuses, toutes les autres ne sont qas comme ailleurs des monuments de générosité et de charité, mais le produit d'un froid calcul. Elles sont un nilomètre destiné à mesurer le flot de la misère publique.

Nous nous trouvons ici, mon ami, sur un terrain où il nous faut avoir recours à toute notre modération pour rester impartiaux.

Afin de tâcher de conserver cette impartialité, nous

allons commencer notre examen par un parallèle entre la France et l'Angleterre.

Ce que les Anglais appellent cœur, ce n'est chez eux que le produit de l'éducation ; aussi trouve-t-on, quelque perfection qu'on puisse attribuer à leurs institutions pédagodiques, ce cœur monotone et sans chaleur. Chez les Français, au contraire, c'est l'éducation elle-même qui est le produit du cœur, aussi la voit-on variée, vague, et changeante comme lui.

Nous n'avons pas une autre mesure pour apprécier ce qu'on nomme aujourd'hui une nationalité, que de déterminer le mobile principal, qui fait agir telle ou telle nation. Le mobile le plus universel, et pour ainsi dire patenté par l'histoire, c'est l'honneur. Aussi longtemps que celui-ci ne cherche son juge que chez son propre peuple, le pays où il domine pourra éprouver de violentes secousses de la part de l'étranger, mais ne croulera jamais par lui-même ; quant à une nation, qui ne se contente plus de son honneur chez elle, et qui éprouve le besoin de conquérir l'admiration des autres, c'est déjà l'ambition qui fait sa nationalité. Les forces qui combattent pour l'honneur, quel que soit le degré de pureté des motifs qui les font agir, ont leur égide dans le cœur ; seulement à mesure que la sphère de l'ambition s'étend, et que la combinaison des moyens se complique, cette action du cœur se retire sur l'arrière plan ; mais psychologiquement parlant, vouloir dominer, ce n'est encore que vouloir plaire au superlatif.

Si Athènes, après les guerres persiques, n'eût point déployé une si funeste ambition, Sparte, où les lois de Lycurgue vivaient encore à cette époque avec énergie, aurait pu s'assurer la supériorité dans la Grèce, et cela sans guerre,

sans intrigues, rien que par la puissance de ses idées de vertu et d'honneur: elle aurait garanti ainsi à la patrie commune et son unité et son indépendance. Si les Romains n'avaient pas voulu concentrer tous les trésors du monde dans leur capitale, et étendre en même temps leur grandeur à toutes les provinces conquises, il leur aurait été sans doute donné de résoudre aussi déjà à leur époque le problème de la domination universelle. De nos jours, nous voyons l'élément romanique, dans son représentant principal, la France, conserver aussi l'honneur pour mobile, et imposer sa nationalité à ses conquêtes dans l'Est comme dans l'Ouest.

L'Angleterre, qui représente un autre amalgame d'éléments nationaux hétérogènes, a choisi le commerce pour mobile principal. Ne pouvant étendre ses frontières sur le continent, elle est allée au-delà des mers, et de même qu'elle ne s'étonne plus d'avoir vu les États-Unis d'Amérique secouer sa domination, dès que les intérêts de leur commerce l'exigeaient, elle ne saurait s'étonner qu'un jour l'Inde aussi lui échappe, lorsqu'elle lui aura fait faire également son éducation commerciale. C'est donc l'honneur qui dirige surtout les Français, et le commerce les Anglais; ce sont là les caractères principaux de leurs nationalités. En d'autres termes:

Avoir, c'est le verbe auxiliaire de l'Angleterre, *être* c'est celui de la France. L'Angleterre est pour l'Europe une sorte de grandeur arithmétique: Lorsque nous cherchons à l'atteindre, elle nous fait renoncer facilement à tout ce qui donne un plus haut prix à la vie; aux illusions, par conséquent; la France pourrait se comparer à une masse d'équations non résolues, et dont la clé ne serait pas encore trouvée.

C'est à la fédération future des peuples qu'il appartiendra sans doute de résoudre ces équations ; aujourd'hui ce serait à la fédération des princes d'y préparer les voies et les moyens. L'Angleterre nous présente le serpent métallique qui guérissait, d'après la Bible, les morsures des serpents du désert ; mais l'arc-en-ciel, ce symbole de la paix entre Dieu et l'humanité, ne s'élève qu'à l'horizon de la France.

Cherchant à examiner l'action de ces verbes à l'intérieur, nous nous retrouvons de nouveau en présence de la question des institutions de bienfaisance en Angleterre, et nous allons comparer la nature des manifestations du cœur chez les Anglais et chez les Français.

Le commerce exige que le cœur soit subordonné à la raison. L'ambition produit forcément le contraire. Là, où nous verrons par conséquent chez les Français le sentiment céder le pas au calcul, cela ne pourra pas être la suite de leur éducation, tandis que chez les Anglais, où la nécessité de plier le cœur aux exigences de la raison n'est qu'une des idées les plus élémentaires de l'éducation, les manifestations du sentiment portent une teinte d'hypocrisie et sont réglées dans la même limite. Les hommes durs de cœur forment chez les Français l'exception, comme chez les Anglais les hommes doux et d'un cœur tendre ; de là provient que les bonnes gens en France sont faibles, changeants et prompts à perdre confiance en eux-mêmes, tandis que les personnes de la même nature en Angleterre se distinguent par une fermeté et un dévouement, à température toujours égale, pour nous exprimer ainsi, et sont des vrais représentants de l'amour et de la charité.

Les Anglais ont suivi la voie de feu Diogène. Ils ont réduit les stricts besoins de la vie, au pain, à la clarté du

soleil, à une bible; et en cas de maladie, à des médicaments. Ainsi que le catholicisme, qui a fondé les cloîtres pour y donner l'exemple de la pauvreté volontaire et de toutes les vertus, les a vu devenir plus tard le siège de l'orgueil et du luxe, de même l'Angleterre protestante nous présente aujourd'hui ses majorats, offrant le plus cruel contraste de la richesse extrême à côté de la misère, mais ayant l'air de dire hautement : Nous, riches, ne nous faisons pas du tout d'illusion; nous ne sommes pas de la même famille que les pauvres, nous n'avons été mêlés que bien malgré nous, c'est le balai du temps qui nous a ramassés les uns et les autres sans dessus dessous, pour faire de nous une nation ; maintenant que chacun cherche de son mieux à se dépétrer de ce chaos. Vous, pauvres, vous aurez du pain, et si vous voulez avoir autre chose, travaillez ou volez ; nous, riches, nous prendrons bien garde à nos poches. Or, cette position des riches vis-à-vis des pauvres en Angleterre est si nettement accusée, si inséparable de la constitution et de l'organisation sociale de ce pays, que mettre la main à ce statu-quo, ce serait porter atteinte aux bases même de la grandeur britannique. Si nous reconnaissons que la civilisation et l'humanité devraient être inséparables, force nous sera de convenir que les Anglais sont bien loin de l'apogée de la civilisation, et qu'ils auront sans doute à faire l'autre moitié du chemin, beaucoup plus difficile, par la voie des efforts individuels.

Les Anglais en faisant la charité, renoncent volontiers à la satisfaction de leur amour-propre : les remerciements du pauvre les touchent peu, ils ont pris leurs précautions pour que cette charité rapporte d'autres fruits. Les Français, au contraire, ne sauraient se passer de certains mou-

vements de vanité en faisant du bien aux pauvres. Les Français n'ont pas eu le cœur, et cela les honore, de chercher à empêcher la possibilité de leurs exigences, ils n'ont pas soumis les pauvres à de rigoureuses quarantaines, et pendant qu'ils s'étonnent de l'insuffisance de leurs sacrifices, sentiments bien pardonnables, les Anglais s'appitoient sur celui qui montre de la pitié sous ce rapport.

Il n'est pas d'ifficile de prouver à tous les Français, comme s'ils n'étaient qu'un seul homme, qu'on n'est Français qu'à demi, lorsqu'on sacrifie le passé et le présent à l'avenir, mais qu'on n'est pas non plus un Français dans toute la force du terme, lorsqu'on ne se cramponne qu'au passé et au présent; car passé, présent et avenir ensemble, forment le relief de la gloire et de la nationalité française, et si l'avenir pouvait renier le présent et le passé, ces deux derniers n'auraient été que des mensonges ?

Ce ne sont pas les fabricants de pommade, les friseurs, les cuisiniers et les autres représentants quelconques des goûts et des modes françaises, qui ont fait de la propagande depuis des siècles. La langue française est devenue la langue des cours, la langue universelle, non pas parce qu'elle présentait un sujet agréable de distraction, mais parce qu'elle était l'organe du cœur dans toutes ses manifestations ; depuis celle de l'amour jusqu'à celle de l'orgueil, et parce que, il faut surtout le remarquer, les Français n'en ont jamais voulu apprendre une autre. Une langue, qui a pu s'imposer ainsi aux potentats les plus puissants, et dont l'usage est devenu aussi généralement recherché, doit bien avoir une autre destination que celle de servir à la diplomatie de moyen pour cacher sa pensée.

La mission du peuple français ne commence à devenir

plus évidente que depuis que ses ennemis ont rêvé sa ruine; et, comme ils connaissent mieux l'histoire intime de la France, qu'une grande partie des Français eux-mêmes; jugeant souvent en aveugles à force de croire à leur propre génie, ils sont très-contents d'avoir trouvé à opposer une menace à la mission du peuple français dans l'idée *de l'élément slave*.

Un élément plein deforce et de capacité, se tenant encore presqu'en dehors de l'arène de l'histoire, et n'ayant jusqu'ici essayé son activité que sur ses extrêmes limites, c'est l'élément *slave*. Le génie de Napoléon reconnut son devoir, qui était de porter la civilisation dans l'Est. S'il eût réussi dans sa campagne de Moscou, nous ne serions plus dans l'inquiétude sur une nouvelle invasion des barbares.

Les ennemis de la France n'ont qu'à continuer à sacrifier à ce Moloch, la Russie, leurs propres enfants.

Les Français ne lui élèveront jamais un autel sur leur sol.

Cependant, mon cher ami, j'ai la plus intime conviction que l'Estne saurait plusnous apporter l'esclavageet qu'ilne viendrait chercherchez nousque la civilisation.Les Barbares, qui ont détruit l'empire romain, ont-ils fondé un éternel esclavage, ou bien se sont-ils pénétrés des éléments civilisateurs? Les temples et les monuments qu'ils ont renversés, ne se sont-ils pas relevés encore plus beaux? D'ailleurs, vouloir s'attaquer aux moyens de notre civilisation actuelle, se serait vouloir porter la main sur les bases fondamentales du monde. Toujours est-il, que si l'expédition dirigée par le plus grand homme que l'histoire connaisse, eût réussi, le théâtre de pareilles catastrophes aurait été éloigné de l'Occident de l'Europe, mais qui sait, si les Français, fatigués

comme ils l'étaient déjà à cette époque, ne se fussent point gelés, pour ainsi dire, même après leur victoire dans le Nord, tandis que les glaçons septentrionaux qui nous menaçent semblent prédestinés à venir se fondre parmi nous.

La nation française a des chances dans son cœur, chances qu'elle tentera, quand les circonstances l'exigeront, mais dont on ne saurait établir le calcul : ce qui est sûr, toutefois, c'est que ce n'est pas dans ses armées qu'on pourra jamais s'apercevoir qu'elle compte différents partis.

Prenez soin, une autre fois, mon cher ami, de me rappeler éternellement à mon sujet, car vous voyez comme mon imagination prend à tous propos le mors aux dents, et comme je m'acquitte de mon examen des institutions de bienfaisance en Angleterre.

Mettons-nous donc un peu à l'écart de la porte d'entrée de ces maisons pour ne pas en empêcher l'accès au grand nombre de pauvres qui cherchent à y entrer, et nous pourrons toujours continuer à babiller sur cette matière à notre aise et à bâtons rompus.

Les temps classiques de l'antiquité se distinguaient par des vertus, qui ne s'exerçaient qu'*à cause de l'homme*. Les matériaux, qui y constituèrent l'idée de *nation*, devinrent plus tard la base de l'idée *humanité*. Ce n'est que là, où les forces humaines ordinaires ne suffisaient plus à une combinaison du gracieux, de l'harmonieux et du sublime, que les dieux intervenaient chez les anciens. On leur concédait les plus riants séjours sur la terre, on les rêvait partout ou régnait la paix et où s'enflammaient les passions, on leur abandonnait l'empire sur ce qu'il y a de beau et de grand dans la vie; mais à condition, que les portes de leur Olympe fussent grandes ouvertes, et qu'on put y assister

à tout moment à leur histoire intime. Il n'était permis qu'aux divinités présidant à l'amour, depuis le faune jusqu'au satyre, de s'envelopper de mystères ; les anciens trouvant beaucoup de plaisir à chercher à les deviner. Mais lorsque ces dieux eurent commencé à se trop renfermer chez eux, et à trop menacer les mortels de leurs colères, ciel et dieux disparurent à la fois, ayant fait seulement une sorte de testament, et institué comme leurs héritiers universels le monde artistique des générations futures. L'héritage constitué en majorat ne s'est donc point fractionné jusqu'à nos jours.

On doit à l'ère chrétienne les vertus exercées *à cause de Dieu*. Le Christianisme avait réuni sous l'image d'une seule divinité tous les rites de la morale et des idéaux des anciens. La vie de Jésus, son action et sa mort, sont un raccourci général de l'histoire de l'humanité. L'idée hardie de cette histoire dépouille l'homme de tout, afin de lui restituer le tout par une autre voie. Un testament fait à temps devait assurer cette restitution, et empêcher qu'il ne s'y glissât des confusions, très-faciles à imaginer. Mais, quels que riches que soient les siècles chrétiens en créations et en facultés, on ne saurait encore en déterminer toute la valeur, puisque les exécuteurs testamentaires ne se sont point jusqu'ici résolus à mettre le testament en activité.

C'est au sein de l'ère chrétienne que s'est développé notre siècle ; siècle, dans lequel chacun cultive la vertu *à cause de lui-même*, et où la création la plus ancienne et la plus moderne s'appelle *la police*. Ce point de vue nous présenterait l'avenir sous les couleurs les moins attrayantes, si nous n'avions d'une part la consolation telle quelle et cependant fort répandue, *après nous le déluge*, et si de

l'autre, chaque penseur, ami de l'humanité, ne nourrissait pas la conviction, que le nouveau testament doit avoir quelque codicille, dont on a dissimulé l'existence pendant les débats du procès contre les héritiers de l'ancien testament, et que l'on doit y trouver révoqué, qu'il a fallu tant de miracles pour réconcilier l'homme avec Dieu. Si c'était encore pour le réconcilier avec lui-même! Au moins qu'un codicille nous épargne la peine dans notre poursuite d'un modèle divin, de prendre le chemin du ciel par l'enfer, pays où une fois qu'on y est, il n'est guère facile de se retrouver, nous pourrons toujours supposer, que l'avenir enfin aura assez de charmes pour faire marcher un peu plus vivement les roues du char historique dans les ornières du temps.

Notre époque est une époque de transition, la Providence y fume seulement le terrain, et elle n'aurait certes pas manqué de machines, si elle avait voulu le labourer. Nos successeurs, à qui on nous a appris de souhaiter le déluge, ne nous maudiront pas; ils sauront mieux que nous mêmes appr'cier notre résignation désespérée. De même que nous ne maudissons pas nos devanciers, qui poussaient leur culte pour la reconnaissance jusqu'à lui offrir et leurs peau et celle de leurs enfants, on ne nous maudira pas non plus un jour de nous être occupés à rayer la reconnaissance de la liste des vertus.

Dans mes voyages en Utopie, dont je suis hélas revenu ruiné de cœur comme d'esprit, je suis arrivé une fois dans un pays, où il me fallait passer une rivière pour pénétrer dans l'intérieur. Des arbres à pain ombrageaient le fleuve et prodiguaient la pâture aux poissons, un canot se balançait mollement sur la rive; à peine m'y étais-je placé, et voulais-je me servir de mon bâton en guise d'aviron,

qu'une douzaine d'énormes carpes soulevèrent mon petit bateau, le transportèrent en un clin d'œil à l'autre bord, et m'y déposèrent de la manière la plus moëlleuse sur le gazon.

Là je fus accueilli avec effusion. Un crocodile m'y embrassait de ses pattes mignonnes. Il m'enlevait avec des soins infinis, et sans leur faire aucun mal, les fourmis qui s'étaient permises de grimper sur mon habit. Je pus lire à cette occasion dans sa gueule, sur une des dents de son ratelier, le nom du dentiste qui l'avait confectionné. Le susdit philantrope, après avoir versé des larmes de joie en me témoignant son hospitalité, m'offrit son dos pour m'aider à passer en revue les curiosités du pays. A côté, au-dessous, au-dessus de moi, régnait une paix profonde; l'atmosphère ne respirait que désirs, aussitôt accomplis que devinés. Ici, on voyait un ichneumon braquer un miroir ardent pour concentrer la chaleur du soleil sur les œufs de mon siège. Les yeux de cet ami de l'enfance en pétillaient de joie. Là une gazelle se tenait aux genoux d'un lion, et lui arrangeait avec un fer à friser sa riche crinière, tandis que le roi des animaux faisait à son tour patte de velours pour lui caresser le cou. Plus loin, c'était un loup retirant une épine de la patte d'un pauvre agneau, et un boa constrictor se roulant en joyeux ébats avec un zèbre sur la prairie. L'éléphant se promenait pensif, ne pouvant oublier qu'il avait marché, il y a quinze jours de cela, par mégarde, sur le pied à un rhinocéros. La giraffe se mirait dans les ondes pures d'un ruisseau, puis jetait un coup-d'œil de vanité satisfaite à l'aspect de son tigre bien aimé, qui y admirait son image; le vautour reposait dans le sein de la colombe, et lui jurait une fidélité éternelle; des corbeaux assis sur le cadavre d'un cheval de fiacre, ne pouvaient

parvenir à maîtriser leur douleur; la hyène enfin, absorbée dans la contemplation des mystères de la mort, déposait sur une tombe fraîche des couronnes d'immortelles. Je n'ajoute rien sur le charme de l'amitié, fondée sur l'estime, qui respirait dans la vie de tous ces êtres, que nous faisons passer pour des brutes. Je savais que cela était ainsi autre fois, et que le péché originel de l'homme avait entraîné tous ces animaux dans sa chûte, mais je ne m'étonnais pas moins de les voir après cette époque et tout-à-coup, posséder leurs dents, griffes, venins et autres armes offensives, qu'ils avaient si bien employées jusqu'ici pour s'entre-déchirer. Voilà, en utopie, me disais-je, un commencement de pacification; mais quel malheur! Les Français ne me croiront pas sur parole, ne fut-ce que parce que cela avait été prédit en son temps par le prophète Isaïe!

Je me mis incontinent en chemin pour rechercher la demeure de l'homme dans ce pays, et ce n'était plus par simple curiosité, c'était par un violent désir, puisque la solution de l'énigme de la vie paraissait s'offrir ici à mes regards. J'eus d'abord bien de la peine à me dérober à toutes les caresses de mon entourage animal, et un porc-épic se formalisa même très-sérieusement de ce que je n'avais pas voulu l'embrasser aussi fort qu'on a coutume d'embrasser chez nous une voisine. Je n'ai pas eu à aller bien loin pour rencontrer un homme.

Un vieillard, dont le port annonçait moins d'infirmités que n'en présente chez nous un homme de trente ans, mais qui paraissait cependant compter plus d'années qu'une première danseuse d'un théâtre de Paris, s'approcha de moi silencieusement. Je ne savais pas comment lui adresser la parole. Il ne paraissait pas être un personnage de dis-

tinction, puisqu'il n'avait pas le moindre ruban à sa boutonnière. J'hésitais un moment pour savoir si je lui dirais Monsieur ou Citoyen; mais jugez de mon étonnement, lorsqu'il m'annonça qu'il était commissaire de police, préposé au contrôle des étrangers, après avoir été dans un age moins avancé, deux fois roi, une fois inspecteur au marché des légumes, et le plus longtemps, simple ouvrier cordonnier. Avez-vous de l'argent? me demanda-t-il très-sèchement. Je crus qu'il s'agissait, ainsi qu'il est d'usage sur les frontières d'Allemagne, de justifier de mes fonds de voyage, et pénétré de l'aspect de la société si amicale des bêtes, je n'osais pas mentir, je lui répondis par conséquent : Altesse Royale, M. le Commissaire et Citoyen Cordonnier! J'ai eu de l'argent, mais ayant logé dernièrement à Londres, à l'hôtel d'Allemagne, chez Lange et Kroll, je n'en ai plus, car personne ne sort avec un sou dans sa poche de cet hôtel. Que voulez-vous faire chez nous?

Ne pouvant pas me donner pour un commis-voyageur, puisque j'ignorais la nature des relations commerciales entre le royaume de l'Utopie et le reste de l'univers, je répondis pour me tirer d'embarras, que je cherchais un pays, où aucun voyageur anglais n'eut encore mis les pieds, afin de m'y débarasser, autant que possible, des impressions que l'Angleterre m'avait laissées. Nous ne sommes point curieux, répartit le vieillard, mais je suis obligé d'office de vous demander ce que c'est qu'un Anglais.

J'aurais pu faire à cela bien des réponses, comme par exemple que l'Anglais est un animal carnivore ; que c'est un homme qui lit douze colonnes de la Bible et douze colonne du Times par jour; que c'est un homme, qui passe l'été chez lui et l'hiver partout ailleurs, mais je préférais m'exprimer

d'une manière plus métaphysique en disant, que l'Anglais est un homme, à qui l'on peut confier un secret avec la certitude qu'il ne le communiquera pas ; mais nullement avec la conviction qu'il n'en profitera pas pour lui-même. Le vieillard ne me fit là-dessus aucune observation; il tira seulement une carte de son portefeuille pour me la donner. Prenez, dit-il, cette note (elle n'occupait pas plus d'espace que le relevé des dividendes de toutes les compagnies de chemins de fer), vous y trouverez exposés nos principes, notre constitution et nos lois. Étudiez-les, cela pourra vous être utile, si vous restez parmi nous. Nous ne craignons pas les opinoins des autres; vous pouvez chercher des partisans pour celles que vous professez.

Je voulus lui prouver que j'étais un homme parfaitement inoffensif; que je ne connaissais les menées politiques que par ouï-dire ; que j'avais joui dans mon pays de l'amitié de trois conseillers auliques, d'un préfet, d'un professeur-adjoint, de cinq lieutenants et d'un épicier en gros, tous pouvant témoigner en faveur de la loyauté de mes sentiments; mais mon interlocuteur m'avait déjà quitté, me laissant étudier à loisir les tables de la loi qu'il m'avait présentées.

Je m'apercevais que j'étais dans un pays où l'on ne doit s'étonner de rien, même en cachette, puisque tous les éléments y paraissaient en relations si intimes avec l'homme, que son étonnement serait tout de suite trahi, et l'accuserait par conséquent d'un grand manque de civilisation. Je parcourus donc nonchalamment la petite note que m'avait laissée le vieillard, comme si c'était la chose du monde la plus simple d'y trouver la constitution et les lois de tout un peuple. J'y lus ce qui suit :

« L'état utopien s'appuie sur ces principes fondamentaux :

« La terre est belle; on ne doit pas la calomnier.

« Dieu est généreux ; on ne doit pas le méconnaître.

« L'homme est bon ; il peut devenir meilleur.

« L'Utopie est gouvernée les jours ouvriers en république, les jours de fête en monarchie.

« Le roi élu ne règne que le temps qui sépare ces jours de fête l'un de l'autre.

« L'état de l'Utopie a conservé une demi-douzaine d'aristocrates, pour qu'on ne laisse disparaître entièrement aucune des créatures que Dieu a mises au monde.

« Le roi est tenu d'en composer sa cour.

« Ils y portent tous leurs titres anciens, et pour que leur exemple prémunisse les autres citoyens contre les dangers de l'orgueil, ils sont déclarés propriété de l'état, et nourris à ses frais, eux et leurs familles, jusqu'à ce qu'ils demandent eux mêmes à rentrer dans le commun des mortels. Pour le cas d'impossibilité de trouver pour eux en Utopie un nombre suffisant de domestiques, l'état sera chargé de faire confectionner les automates nécessaires à ce service et de les renouveler au besoin, si un certain nombre d'entre-eux s'avisaient d'être las de cette idolâtrie.

« Quiconque a été roi peut protester pendant dix ans consécutifs contre sa réélection.

« L'aristocratie dirige toutes les cérémonies et doit écrire l'histoire de chaque roi sous le règne de son successeur.

« Quant au roi, il est tenu de composer un vaudeville, dont le règne précédent fournira le sujet, et dans lequel les membres de l'aristocratie joueront les principaux rôles. En cas d'insuffisance, on pourra confier les rôles d'intrigue à des automates. »

En voyant presque la moitié de cette charte, remplie de prescriptions relatives à la royauté et à l'aristocratie, je

m'imaginais déjà qu'en Utopie comme ailleurs, il ne s'agissait du peuple que tout à la fin ; mais je me trompais, car le peuple lui-même, qui était l'auteur de cette charte, y avait bien parlé un peu longuement de l'aristocratie, pour ne pas la blesser, mais il avait redigé ses propres droits de la manière catégorique suivante.

« Chaque utopien est son propre maître. Il doit prouver de temps à autre, qu'il est parfaitement maître de lui-même.

« Chaque espèce de travail jouit d'une égale considération. Les citoyens doivent répartir entre eux proportionnellement les travaux les plus pénibles.

« L'état de l'Utopie compte deux millions d'habitants. Un réglement sur les mariages fournira les instructions nécessaires, pour que, sans contrainte, le nombre ci-dessus mentionné puisse être toujours maintenu au complet.

« Chaque utopien doit prouver l'estime qu'il porte à ses concitoyens, en prenant soin de conserver sa propre santé.

« Il n'y a qu'un crime politique en Utopie; c'est l'indigestion. »

Il va sans dire, qu'après une lecture pareille, je brûlais du plus vif désir de faire plus ample connaissance avec un peuple dont les mœurs étaient basées sur des principes comme ceux que nous venons d'énoncer. Je cherchai à voir une des villes du pays et je n'attendis pas longtemps un conducteur. Le commissaire royal me dépêcha un colossal hippopotame anti-déluvien, sur le dos duquel je fis ma course d'un seul trait jusqu'à la ville prochaine. Si j'étais entré à Paris sur une semblable monture, j'aurais été suivi par les badauds, et je n'aurais guère pu faire diligence dans les rues ; mais en Utopie, personne ne jeta sur moi des regards curieux ou moqueurs, et j'arrivai au grand

trot de mon coursier jusqu'au centre d'une ville, réunissant toutes les beautés de la symétrie architectonique.

Le style des constructions qui m'entouraient n'accusait aucune vanité, et leur grandeur n'avait pas pour repoussoir des masures environnantes.

C'était un groupe de temples, de palais, d'académies, de maisons, dont nulle description ne saurait rendre l'heureux effet et ne serait même pas comprise. Qu'il me suffise donc de dire, que c'était une cité bâtie et habitée par l'amour, et l'on trouvera sans doute cette définition déjà assez incompréhensible! Arrivé sur la grande place, mon étrange monture m'y déposa, non loin d'un bassin, dans lequel se baignaient les belles utopiennes. Les jeunes gens passaient à côté, sans hâter ni ralentir leurs pas, et les regards des jeunes filles planaient dans une telle région d'innocence, que je croirais profaner le tableau, rien qu'en cherchant à le retracer. La femme, dans sa pureté, dans sa faiblesse native, se confie avec un entier abandon à la force représentée par l'homme. Le même sol, qui fait éclore des lits de roses, les entoure de la haie vive, qui les protège. Les pères de ces jeunes gens avaient eu sans doute à lutter dans le temps contre leurs passions, pour les avoir rendues dociles comme ce coursier qui ne se révolte plus contre le mors, et qui ne s'efforce plus à démonter son maître. Ici, on n'est pas seulement replacé dans le paradis; le paradis lui-même est perfectionné et accompli. Toujours nouvelle lutte, toujours nouvelle victoire; voilà ce qui est digne de la belle créature, l'homme, et de son auguste créateur, Dieu! La terre génitrice dans son exubérance, et en même temps dans sa marche, mesurée à pulsations égales; l'arbre de la vie, verdissant à côté de l'arbre de la science; leur gardien, le serpent, ne rampant plus sur son ventre pour se nourrir

de poussière ; la force et la volonté productrices délivrées de leur ancienne malédiction. Voilà ce qu'offrait l'Utopie à ces natures poétiques, qui se contentent de sentir le beau, sans chercher à l'analyser. Quant aux hommes d'état, aux doctrinaires et aux savants, voici le point de vue sous lequel je me propose de leur parler de mes impressions utopiennes.

L'économie nationale de l'Utopie a résolu la quadrature du cercle en fait de production, et cela par un procédé dans le genre du fameux œuf de Colomb, c'est-à-dire, par l'équilibre complet entre la production et la consommation. La sagesse des consommateurs y est venue en aide à la production, comme la fraternité des producteurs à la consommation. L'état de l'Utopie comptait toujours ses deux millions d'habitants ; et quant à la loi qui avait d'abord défendu aux familles de chercher à dépasser ce chiffre, elle ne recevait plus sa stricte exécution depuis longtemps. Si jamais pareille perspective se présentait en Angleterre (ce qui, grâce à Dieu, n'est pas à craindre, tant qu'on pourra déverser le trop plein de la population dans l'armée, la marine, les maisons de travail et les prisons), on se verrait obligé d'y convoquer un grand conseil de savants, sous la présidence des ministres de la religion, et de décréter, après avoir parlé d'humanité et autres belles choses, que chaque père de famille devra tordre le cou à ses rejetons, s'ils dépassent le nombre de deux. Le sentiment se révolterait d'abord sans doute contre de pareilles lois ; elles commenceraient par fournir des sujets de tragédie, puis des sujets de drames et de vaudevilles, jusqu'à ce qu'enfin la pédagogie fût parvenue à les faire passer dans la chair et le sang de la nation.

En créant des lois en Utopie, on ne connait pas la con-

trainte. Le salut du pays y provient de ce que les forces productives ne faiblissent point et cependant ne dépassent point certaines limites. Les époux n'y sortent jamais de la sphère de l'amour et de l'adoration ! La nécessité de s'abstenir au milieu de la plénitude de la force, a fini par donner à leur union un tel cachet de grandeur et de sainteté, qu'on le retrouve dans toutes leurs autres relations sociales.

Comme le premier coup-d'œil dans ce nouvel Eden m'y avait déjà révélé les nombreux avantages et charmes, que j'ai cherché à esquisser, on concevra facilement que je désirais m'y rendre utile à mon tour , et le plus tôt possible, ne fut-ce que pour abréger d'autant le badaudage qui dans nos villes ne cessent pour le voyageur que lorsque sa bourse est à sec.

J'étais vêtu d'un paletot et d'un large pantalon, qui dissimulaient heureusement ce qui constituait la différence entre la civilisation dont j'étais le représentant, et celle que j'allais étudier. J'avais connu beaucoup d'utopistes; je voulus me prévaloir de ces connaissances en entrant dans une maison où je demandai l'hospitalité; mais la cordialité avec laquelle j'y fus accueilli m'épargna cette peine, et je vis que j'avais bien fait de ne pas trop me vanter de mes relations avec nos utopistes, puisqu'il se trouva qu'ils ne s'étaient glissés chez nous qu'à l'aide de faux passeports.

La maîtresse de la maison s'approcha de moi très-amicalement, déposa un baiser sur mes yeux, mes oreilles et ma bouche, en signe que voir, entendre et se taire, ne constituaient chez eux qu'une seule unité sacramentelle. On m'offrit ensuite un purgatif et un lavement. C'était un usage utopien, dont je n'ai pas compris la signification, mais qui m'a fait beaucoup de bien.

Pendant que je m'étonnais de cette partie de mon accueil, mes hôtes s'adressèrent à leur basse cour, en lui demandant un vòlontaire, qui voulut bien se sacrifier pour ma soupe.

Aussitôt une poule grasse et dodue vint embrasser sa couvée, la confier aux soins protecteurs d'un coq, et s'élança, pleine de satisfaction d'avoir rempli son devoir, sous le couteau d'une gentille guillotine (vous me pardonnerez, mon ami, si je ne puis m'empêcher ici, de vouer au moins une larme à la mémoire de cette poule héroïque).

Je me mis à table ; la jeune fille de la maison s'assit à mes côtés. Je croyais que cette enfant serait au moins curieuse d'apprendre quelque chose du pays d'où je venais, et je m'étais déjà préparé à répondre à ses premières questions, soit qu'elles roulassent sur nos jeux d'enfants, ou bien sur nos clubs, notre garde nationale ou nos différents partis politiques ; mais une véritable confusion m'attendait de la part de cette jeune personne, dont les pareilles chez nous commencent à peine à s'occuper un peu du ménage et à épousseter les miroirs de la maison. Elle ne me demanda, ni plus ni moins, que ce que je pensais de *l'impératif catégorique*, et elle me donna en même temps un bulletin sténographié de ses études à l'école, où je vis qu'on s'y occupait sérieusement de pareils sujets.

Quoique j'eusse eu moi-même, dans le temps, un peu de connaissance de la philosophie de Kant, la question dont il s'agit me prit tellement à l'improviste, que force me fut de me reconnaître stupide sur la matière. La petite, me passant sa main sur le front, comme pour y réveiller mes souvenirs, se contenta alors de me dire : Mon père, qu'est-ce que vous faites, lorsqu'on vous dérobe un mouchoir de poche? Je répartis : Eh! parbleu, je fais un

bruit d'enfer et je cours arrêter le voleur. Puis, voyant mon interlocutrice sourire ironiquement, j'ajoutai d'un air hypocrite : Non, non, je demande d'abord à cet homme égaré, s'il ne sait pas que l'Écriture défend le vol, et s'il n'a pas d'entrailles pour faire ainsi du mal à son voisin ! Comment, mon père, m'interrompit mon utopienne, n'y aurait-il pas une grosse faute de votre part dans cette circonstance, de ne pas observer que votre prochain se trouvait avoir besoin d'un mouchoir? et s'il vous l'a pris en secret, ne voyez-vous donc pas que c'était seulement pour vous épargner la honte d'avoir négligé ainsi votre devoir? Il fallait bien vite lui en envoyer encore onze à domicile, pour compléter la douzaine.

Notre conversation se trouva heureusement interrompue, car une pensée coupable me traversa déjà l'esprit ; j'eus l'envie de me mettre à voler des mouchoirs en Utopie, pour en faire plus tard un commerce en gros à Londres...

Les maisons en Utopie sont en rapports magnétiques entre elles. On y correspond en un clin d'œil et à n'importe quelle distance. Jamais un utopien ne s'y trouve exposé au désagrément d'attendre longtemps et en vain ses bottes ou son frac, habit qui, par parenthèse, est la seule institution ancienne conservée en Utopie. Les invitations et les commandes s'y font par cette voie merveilleuse. Aussi lorsqu'un savant utopien a surpris un secret de la nature, vite son télégraphe joue, et le cours de ses idées est suivi aussitôt par tous ceux de ses concitoyens, qui ont des dispositions à étudier le dessous de cartes chez le bon Dieu ; l'ouvrage du savant terminé devient tout de suite propriété commune, de façon, que presse et lois sur la presse sont également superflues en Utopie. On y a restreint cependant un peu l'usage du télégraphe pour les poètes, de peur

qu'ils ne troublassent trop fréquemment la tranquillité des autres habitants ; ils ne peuvent donc versifier que les jours de fête, et ces jours sont assez rares.

Je n'ai presque rien retenu des choses savantes qui faisaient leur apparition de mon temps en Utopie, car je n'avais pas même la force de les comprendre, et tout ce que j'ai pu leur emprunter, ce sont les passages suivants, tirés d'une histoire de l'Utopie :

« L'état de l'Utopie doit une des bases principales de sa bienfaisante constitution à celui de ses législateurs révolutionnaires qui posa en principe, que l'homme qui se sent libre est libre, quand même d'innombrables charges pèseraient sur lui; tandis que dès qu'il se sent opprimé, il l'est déjà, dût la société toute entière le dispenser de remplir les plus simples devoirs de politesse. C'est ce législateur, qui après avoir reconnu que les esprits de ses concitoyens se trouvaient alors dans un état d'excitation à s'opposer même aux mesures les plus sages, eut l'idée de se concerter avec le ministère de la police et de faire examiner par les soins de l'autorité certains lieux, par suite desquels soins on arriva à découvrir que la mauvaise humeur des utopiens ne provenait que de la malpropreté de ces établissements; ils étaient empêchés de se sentir libres; mais une fois qu'on eut porté remède au mal, leurs esprits se rassirent, ils se réabonnèrent au Moniteur, bref, on n'eut plus qu'à ériger un monument commémoratif de la crise qu'on avait si heureusement surmontée. Restèrent bien quelques traces d'un esprit de contradiction dans la presse, mais une fois en train de couper le mal à sa racine, on rassembla toutes les familles de chiffonniers, on les déporta dans une des possessions d'outre-mer, et le manque de chiffons arrêtant la fabrication du papier, toutes les lois

sur la presse devinrent superflues ; peau d'âne se trouvant désormais chargée de conserver la mémoire des évènements dignes de figurer dans les annales (Consultez l'histoire des triomphes du parchemin sur le papier en Utopie).

Quant aux chansons d'amour, je me suis permis d'en paraphraser la suivante (*) :

Peindre ton image charmante,
C'était la joie de mon âme,
Et dès que l'œuvre eût réussi,
L'image fut portée dans le cœur;
Cœur, mis à vide,
Pour la renfermer dans son sein;
Cœur, destiné à devenir
La chapelle pour la madone.

Mon chant s'y est fait prêtre,
Pour prier à genoux devant ton image;
Mes yeux sont les lampes ardentes,
Allumées à perpétuité;
Et tout mon être s'y fondait,
En un seul carillon argentin,
Dont la voix retentit à jamais,
Pour le service de la madone.

Je glisse exprès sur une foule de détails également étonnants, pour ne pas trop exciter chez mes lecteurs des désirs utopiens ; il était écrit d'ailleurs que je ne resterais pas longtemps dans ce pays délicieux.

Je voulus, comme je l'ai dit plus haut, me rendre utile, mais j'avais beau avoir étudié beaucoup de choses en Angleterre et sous la République française, mon savoir me parut bien peu utilisable en Utopie, et ce ne fut, en fin de compte, que par une recette de cirage anglais que je parvins à me faire remarquer de sa majesté régnante, qui avait été un fameux décrotteur de son temps, et à faire ainsi tolérer mon séjour dans son empire.

En vous faisant savoir plus haut que j'avais logé à

(*) Voici l'original en langue utopienne :

Dein zaubrisch' Bild zu malen
War meiner Seele Lust,
Und als es ihr gelungen,
Trug sie's in meine Brust;
Und ræumte leer das Herz mir,
Und schloss es darin ein,
Es sollte die Kapelle
Für die Madonna sein.

Zum Priester weiht' mein Lied sie,
Vor dem Altar zu knie'n ;
Mein Aug' zur ew'gen Leuchte,
Vor Deinem Bild' zu glüh'n;
Und alle Pulse schmolz sie
Zu Glocken, rein und hell;
Die læuten nun fortwæhrend
Zum Amt in die Kapell'.

Londres chez Lange et Kroll, je ne vous avais pas parlé d'y avoir mangé. Or, un dérangement d'estomac, qui suivit cette imprudence, et que j'étais parveuu à dissimuler un moment, finit cependant par se trahir en baillements trop fréquents. Tout le monde sût bientôt que j'avais baillé, et si l'on ne m'expulsa pas aussitôt, on m'accabla d'une pitié si méprisante, qu'il ne me resta plus qu'à m'esquiver de l'Utopie. Je partis aussi inaperçu que j'y étais venu, et certes, j'aurai enlevé aux utopiens leur aristocratie, qu'ils n'y auraient pas fait plus d'attention.

Mon passage dans leur pays n'aura point manqué cependant d'y laisser quelque trace, car je suis convaincu qu'une tragédie, dont mon mal d'estomac a du fournir le sujet, n'a pu qu'y faire *furore*; les grands crimes ayant le privilége, en Utopie comme ailleurs, de défrayer les grands succès de théâtre.





VIII

L'ultramonotanisme en Angleterre. — Dissertation sur le Jésuitisme.



l est sans doute parvenu à votre connaissance que Sa Sainteté vient de tenter l'épreuve de son baromètre en Angleterre, et comme les connaissances météorologiques sont déjà assez universellement répandues de nos jours, je vais essayer, mon cher ami, de vous faire participer aussi à ces expériences de l'ultramontanisme dans le royaume en question.

Si j'étais moi-même un ultramontain, j'en voudrais à tous ceux qui ont donné au pape le conseil de procéder ainsi en plein soleil au dénombrement de ses ouailles dans une contrée où ses conquêtes récentes me paraissent provenir beaucoup plus d'une recrudescence de radicalisme, que des progrès du zèle religieux; mais comme heureusement je ne le suis pas, je puis donc, sans me mettre en colère, profiter des moments libres que me laisser une

fièvre dévorante, pour vous parler, par une parfaite analogie, de l'ultramontanisme.

Je me sentis, en vous écrivant, comme placé en face du sphynx moderne pour résoudre son énigme.

L'ombre a une connexion avec la lumière, comme l'enfer avec le ciel, et le jésuitisme avec l'humanité.

L'ombre que jetait la divinité en se révélant dans le crépuscule des époques, où les dieux se permettaient encore de hanter la terre, sans crainte de se voir demander leur passeport par les gendarmes, c'était le diable. Il suivait la divinité méthodiquement, à une certaine distance, et ne disparaissait que là où la lumière divine suffisait pour remplir un espace plus circonscrit. Tandis que le seigneur et maître éveillait dans le cœur de ses hôtes distingués le désir de monter dans l'empirée dont il leur faisait le brillant tableau, on voyait le malicieux Figaro prendre possession de l'antichambre, et y enseigner ses divers tours de passe-passe (voilà ce qui explique, par parenthèse, selon moi, la répulsion que manifestent aujourd'hui encore les bigots pour les arts, leur origine remontant à ces tours de M. le Satan, comme l'origine de la peinture remonte, par exemple, à des observations sur l'ombre). Le diable suivait donc la divinité à travers les siècles, et lorsqu'elle se retirait dans les cieux, pour y préparer l'accueil aux croyants, il se retirait aussi de son côté, pour compter ses cartes de visite et attendre son petit monde à lui. Il s'avisait quelquefois de s'élever même au-dessus de son maître, mais alors un seul geste menaçant de celui-ci suffisait pour le remettre à sa place. Je n'aurais pas besoin de vous en citer un seul exemple, mais je désire profiter de l'occasion pour faire l'éloge de l'ironie, arme, dont les dieux de l'antiquité n'ont pas su se servir : le ten-

tateur offrit à Jésus des pierres au lieu de pain. Eh bien, si les satans de notre époque en agissaient encore de même envers les fidèles, ceux-ci n'auraient qu'à concasser les pierres et à les échanger par l'intermédiaire d'un ingénieur des ponts-et-chaussées contre du pain; alors qui serait bien attrapé? ce serait le malin !

Nous avons dit que le diable était l'ombre de la Divinité; le jésuitisme n'est que l'ombre projetée par l'idée de l'humanité. Lorsque la divinité sera satisfaite, le diable deviendra son ange le plus radieux, et lorsque nous verrons l'humanité définitivement pacifiée, le jésuitisme n'aura été que son Saint-Jean dans le désert.

Une demi-obscurité est la situation la plus propice pour arracher nne ombre au corps le plus opaque, et relever une ombre à l'état de corps, ou rabaisser le corps à l'état d'ombre, voilà à peu près toute l'essence du jésuitisme.

Ne vous impatientez pas trop, je vous prie. Pour évoquer un spectre, il faut faire quelques préparatifs. La littérature des revenants, à l'époque où elle approchait de son décès et où elle instituait miss Radcliffe pour son héritière universelle, possédait une sorte de fusée artificielle, d'un effet infaillible au dénoûment ; ses héros y marchaient aux apparitions pour leur arracher le masque. Et comme dans ce temps-là la main d'une femme passait pour une récompense, on ne manquait pas de leur octroyer constitutionnellement celle de l'héritière d'un burgrave, ou celle de quelque novice arrachée à son couvent. Pour moi, je ne désire qu'être assimilé à ces héros, et je renonce au prix qui les attendait, me contentant de souhaiter que vous priez pour moi, tandis que j'attaquerai le fantôme, la poitrine découverte.

L'histoire de toutes les individualités se résume à peu

près dans la formule suivante : « L'homme naît ; on l'élève tant bien que mal ; son cœur lui apprend à avoir des désirs, sa force le pousse à créer ; il meurt enfin: et l'amour et la haine, qu'il a semés autour de lui, conservent pour un temps plus ou moins long la chétive biographie. » La multiplicité des nuances sociales, produites par la civilisation, ou léguées par l'histoire, imprime seulement un différent cachet à la manière, dont tel ou tel homme se trouve avoir manqué la vie, et si nous n'entendons tous les jours que ces sortes de plaintes autour de nous, qu'elles proviennent de la vanité, de la bizarrerie ou de talents réels méconnus ; ce qui est sûr, c'est qu'elles sont rarement contrebalancées par l'aspect d'individualités plus heureuses.

La vie de chacun de nous est un roman, ou, ce qui nous intéresse n'est pas le fait en lui-même, mais la manière dont on le raconte. Ne payons-nous pas de notre temps et de notre argent l'imitation au théâtre de ces mêmes fous que nous prenons un si grand soin d'éviter au dehors ?

Si l'évolution du genre humain devait consister dans ces myriades de romans, on pourrait certes haïr la mort comme une sorte de vandale, qui détruit à chaque génération d'immenses bibliothèques ; mais une toute autre économie caractérise l'histoire de l'humanité.

Le monde primitif a souffert pour créer ces espérances et ces rêves pieux, qui nous attestent son existence, et si l'art d'écrire l'histoire n'y avait pas été un monopole, il est probable qu'elle n'aurait pas eu pour commencement le péché originel, ni pour dénoûment le déluge.

Notre époque souffre pour apprendre à vérifier les espérances et les rêves de ses aïeux. Je comprends aussi dans notre époque un certain espace indéfini et en quelque sorte nébuleux, qui est immédiatement devant nous, et

cela afin de m'épargner la peine de créer des hypothèses particulières au sujet de l'avenir.

L'histoire nous apparaît comme une lavine descendant sans bruit des glaciers du passé. Elle aurait dû déjà écraser le genre humain, si on ne la voyait pas s'arrêter de temps à autre sur nos têtes. C'est ainsi qu'elle eut des moments de halte depuis Moïse jusqu'au christianisme, depuis le christianisme jusqu'à la réformation, et ce que nous en apperçevons par nous-mêmes, n'est qu'un simple mouvement qui annonce qu'elle va continuer à rouler. L'avenir ne dépose jamais un programme net devant le présent. Une propagande, dont le coup-d'œil porte plus loin que celui des masses et dont le succès dépend des évènements contemporains, parvient, il est vrai, à produire tel ou tel résultat, à exercer une certaine influence, non-seulement sur les individus qu'elle a soumis à sa doctrine, mais aussi sur les partis dont le point de vue ne s'élève pas beaucoup au-dessus des points de vue individuels. Si elle veut toutefois appliquer ces mêmes moyens à influer sur la marche de l'idée de l'humanité, son insuffisance apparaît aussitôt. L'économie de l'humanité ne ressemble en rien à celle des individualités, qui, ainsi que les peuples et les dynasties, recherchent souvent ce qui va les ruiner ; l'humanité, elle, reste ; et ce qu'elle a rêvé ou souffert depuis des milliers d'années ne se perd jamais. Le Dieu, qui s'est fait homme pour nous, reste homme, en dépit de tout ce que le mysticisme le plus audacieux aura tenté pour favoriser son ascension, tandis que l'homme crucifié pour l'humanité, devient et reste Dieu, Dieu indéniable et éternel, dont la religion est celle du genre humain tout entier, contre laquelle ni juif ni païen ne protesteront, et dont le rite est la charité, qui n'a pas besoin d'enseigner à aimer ses enne-

mis, puisque ces ennemis sont tués, c'est-à-dire convertis et placés à ses pieds: un Dieu qui n'a pas besoin de croyance, mais d'être compris : ces convictions, qui paraissent tant soit peu chimériques, faute de preuves suffisantes dans notre humanité d'aujourd'hui, sont pourtant la vraie conséquence de la résignation du penseur, qui, détournant son esprit d'un succès immédiat, porte sa part de la croix, selon ses moyens, vers le Calvaire. Après une longue période de lutte en faveur d'une idée, l'histoire nous présente toujours une phase de tranquillité, afin que cette idée puisse s'incarner suffisamment. La fatigue qui l'accompagne produit un résultat tel, que les avantages de telle ou telle conduite restent seulement dans les mains de ceux qui ont su résister, mais il ne faut jamais juger par eux les renaissances et régénérations universelles. Si nous nous fussions trouvés placés dans le flot même des temps écoulés, nous saurions où et comment leurs principaux symptômes avaient été provoqués, de même qu'un œil impartial peut apercevoir une chaîne d'évènements se déroulant au gré de telle ou telle propagande ; nous soutenons toutefois que cette propagande a beaucoup moins d'indépendance virtuelle que cela ne parait, puisqu'elle ne saurait se trouver en dehors du flot auquel elle communique l'impulsion. La plus terrible propagande a été le jésuitisme depuis la réformation, mais ce qui est beaucoup plus ancien que toutes les annales écrites, c'est cette puissance démoniaque qui a su toujours s'emparer d'une forme sociale, de s'en servir, même lorsqu'elle était déjà usée, et juste le temps nécessaire pour se rendre également et complètement maîtresse de la nouvelle, qui va remplacer l'autre.

La nécessité de revenir toujours aux individualités

lorsque nous sommes arrivés au nec plus ultra de l'ensemble, devrait nous apprendre à ne pas éparpiller nos forces et à ne les concentrer que dans cette direction; en outre, ne voyons-nous pas que le faisceau des connaissances humaines se fractionne toujours en spécialités, sans qu'on puisse prévoir d'avance par qui et comment leur encyclopédie deviendra accessible un jour aux masses.

Nous n'avons pour cette étude qu'un seul livre dans nos mains, c'est notre *moi;* mais pareils aux enfants, nous poursuivons trop d'un œil d'envie les reliures dorées de tel ou tel livre qui appartient à nos condisciples, au lieu de chercher à approfondir suffisamment notre propre manuel.

Quant à moi, voici le résumé de ce que je crois avoir lu jusqu'ici dans mon livre en question, et ce résumé nous ramènera, je pense, d'une manière lente, mais sûre, à nos études sur l'Angleterre et à l'ultramontanisme.

Le mot *humanité* est une expression collective d'un genre tout particulier, puisqu'il est déjà un produit d'autres expressions collectives, telles que *peuples* et *nations.*

Une goutte d'eau, bien analysée, nous donnera la valeur spécifique de l'Océan ; un grain de sable, analysé également, celle de la terre; mais si vous nous expliquez l'homme, nous sommes loin encore de comprendre *le peuple*, et la connaissance du peuple ne suffit pas pour nous donner une idée complète de *l'humanité.* Du moment où l'on a prononcé ce mot, la terre ou l'espace ont paru en quelque sorte un tthâtre trop étroit pour l'idée qu'il renferme, et aussi loin que nous l'apercevons dans l'histoire, nous voyons déjà des sages en habits de magiciens, couver sur sa définition.

Nos langues civilisées n'aiment pas à donner le droit de

bourgeoisie à des expressions, dont le sens n'est pas bien précisé, mais le mot *humanité* leur a été transmis dans le passé comme par des puissances invisibles, et s'y trouve comme cette colonne biblique conduisant les enfants du désert le jour par sa fumée, et la nuit par son feu.

Pour se rapprocher de l'idée *l'humanité*, on inventa le terme de *société*, c'est-à-dire quelque chose de fragmentaire, tiré de l'idée primitive et la personnifiant en telle ou telle nation. L'histoire est le juge unique sur ces matières. Elle a rayé de ses annales, d'une main impitoyable, les nations qui ont négligé leur tâche, elle a placé au premier rang, celles qui l'ont achevée, et a fait quelques prénotations à l'égard des autres, restées ou plutôt arrêtées en chemin. Du reste, pour les peuples de nos jours, une plus vaste carrière est ouverte, car les questions deviennent plus importantes et les moyens aussi. Des individus vivent en commun, voilà la *société*. Les localités et le climat y servent à marquer les *races* et produisent les *peuples ;* ces derniers, dans leur marche intellectuelle ascendante, deviennent *des nations*.

Entre les gouttes d'eau et la mer, entre les grains de sable et la terre, il n'y à pas autre chose que *l'espace* ; mais entre l'homme et l'humanité, il y a *races*, *peuples*, *nations*.

On a déjà vu placer l'explication de l'humanité jusque dans le régime du fouet ; mais nul tyran n'a osé encore nier ou rayer le mot en lui-même. Nous sommes au milieu d'un courant, et personne, en visant au but, ne peut essayer de nager contre sa direction.. On y lutte souvent en aveugle ; tel se trouve au sommet des flots, tel autre se défend à peine contre le naufrage ; on s'y agite, soit par grouppes, soit isolé ; moins on porte de poids, plus on a

les mouvements libres. Ceux qui ont touché le rivage, ou désert ou fleuri, peuvent bien y tirer à eux quelques compagnons, mais non pas empêcher le roulis du torrent. Le fleuve continue sa course tumultueuse, écumant pendant l'orage, majestueux dans son ensemble, réflétant les rayons du soleil, sans les absorber, géant, en comparaison de sa source, pygmée, en face de l'Océan, où il vient s'engloutir.

Nous avons déjà remarqué que l'idée de l'humanité nous est venue par une sorte d'héritage et s'étend jusqu'à la sphère du monde immatériel. Pour revenir à l'individu, voyons quels sont ses rapports avec le monde en question.

Nous apportons une larme et un sourire en naissant. Celui qui a été assez heureux pour voir dans son enfance le cœur d'une mère surveiller ces expressions primitives de la peine et de la joie, apporte plus tard dans la vie un trésor de forces, qui ne permettra jamais aux circonstances d'étouffer en lui son propre cœur ; mais ceux, au contraire, dont les larmes et les sourires enfantins se sont écoulés incompris ou même ignorés, doivent être rangés dans la famille de ces créations perdues de la Providence; cette forêt marchante de Shakespeare, la terreur du tyran Macbeth.

Les larmes de l'enfant sont pour le cœur d'une mère bien souvent une énigme, comme celles qui coulent de ses propres yeux ; il n'y a que son sourire , dont la portée ne lui échappe jamais.

Les enfants ont des désirs sans fin; car ce n'est que l'éducation qui nous apprend à les subordonner à tel ou tel but, sans toutefois jamais parvenir à les étouffer.

Par les sourires comme par les larmes, on voit l'homme, qui n'a pas profané ces manifestations primitives de son cœur, sé placer au-dessus de tout ce qui l'entoure,

et se transporter dans une patrie céleste, où il cherche à réunir tout ce qu'il ne peut pas comprendre. Des natures plus immaculées concentrent alors toutes les nuances de la vie humaine dans certaines normes, sous certains symboles, pour maintenir leur ame dans un état d'épanouissement sublime. C'est ainsi que les désirs et les espérances de l'humanité devinrent Dieu, et que ce Dieu se fit homme. L'homme-Dieu vécut de la vie du cœur dans toute sa pureté ; les diverses phases de cette vie sont devenues les sacrements ; son évangile devait être conçu, senti et non pas expliqué. Il devait soumettre la peine et la joie à une sorte de subordination invisible ; mais la joie, sacrifiée à la divinité, ne devait pas disparaître entièrement derrière les portes du sanctuaire, comme le ciel, réflété dans les larmes, ne disparaît pas, une fois qu'elles sont séchées.

Dans l'église, il y avait ainsi vérité et amour.

La vérité est de sa nature intolérante, car elle ne peut et ne doit souffrir à côté d'elle le mensonge ; mais elle ne veut jamais agir sur les convictions que par l'amour, afin de ne pas provoquer les résistances ; comme elle existe d'ailleurs depuis l'origine des siècles, elle ne se manifeste sous des formes nouvelles, que pour être universellement reconnue.

« L'amour, dit saint Paul, dans une de ses épîtres, est « patient, il est doux et bienfaisant, il n'est point témé« raire et précipité, il ne s'enfle pas d'orgueil, il n'entend « pas qu'on l'invoque, il ne veut faire de mal, il ne se « réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité, « il supporte tout, il espère tout, il croit tout, *il tolère* « *tout.* »

Une église de l'amour aurait dû attendre ses triomphes de l'éloquence de sa doctrine irréfutable. Si le dieu de

l'amour a fait attendre sa venue parmi les mortels pendant des milliers d'années, son église pouvait bien patienter quelques siècles jusqu'au parfait accomplissement de son but, et ne pas se mettre facilement en courroux contre les obstacles qu'elle rencontrait.

Sa mission était de réunir et de fondre en soi les diverses parties vitales de la vérité chez les peuples, comme on dit que les tronçons d'une salamandre se renouent, de rester l'expression de l'humanité et de lui apprendre en même temps à ne chercher la paix et le salut que dans son propre sein, bref, de fonder ici bas une discipline basée sur des préceptes divins, pour le bien des hommes, comme pour le sien.

La folie seule aurait pu prendre un pareil culte pour l'œuvre d'un faible mortel.

On attendait, on avait prédit le christianisme, mais comme Jésus fit sa modeste entrée dans Jérusalem, monté sur une anesse, son clergé non plus n'aurait pas dû se servir d'un équipage plus fringant. De même qu'un conquérant, homme de génie, ne saurait gouverner les provinces subjuguées que par l'entremise de lieutenants, souvent bien inférieurs à leur tâche, de même nous trouvons dans l'église catholique, avant la réformation, les papes, représentant, il est vrai, la communication ininterrompue avec le sauveur, remonté au ciel, ne pouvoir obtenir pour leurs bulles une obéissance assez absolue, pour que leurs lieutenants du clergé ne fissent aussi bien de choses à leur gré et ne plongeassent souvent les peuples dans l'ignorance et l'idolatrie.

Ne rien ajouter et ne rien oter, voilà le sel qui empêche la corruption des religions révélées. Mais jamais encore on n'a vu la divinité exprimer son résumé de morale

de telle sorte, que les prophètes ou les prêtres, qui lui servaient d'intermédiaires, ne fussent embarrassés sur certaines explications, et ne se ménageassent par conséquent une porte de derrière pour communiquer directement avec le ciel. La faute n'en était certes pas dans le langage de la divinité, qui nous parle, comme dit le psalmiste, par la voix du tonnerre, et dont la langue ne nous est guère connue que par ses rudiments, mais elle était toujours dans l'insuffisance de l'expression et de la conception humaine. Quand les prophètes sont prudents et les peuples portés à la foi, on traduit la parole divine avec facilité. Où ces deux conditions manquent, c'est là que commence l'histoire des réformes religieuses.

Aussi longtemps que la fonte n'a pas quitté le moule, on ne saurait en vouloir au directeur de l'usine, s'il confie à de rudes gardiens le soin d'empêcher les profanes d'y mettre la main. Le catholicisme était le moule sublime, d'où la vraie humanité devait surgir, une fois l'opération complètement terminée ; mais les réformes religieuses ont brisé ce moule avec violence.

Il n'est plus temps aujourd'hui ni de rétablir ce moule, ni de justifier cet violence.

Le clergé ne formait point une caste jusqu'à l'époque de la réforme, il n'était que l'expression d'une représentation populaire devant Dieu et son envoyé, pour tenir en échec les prétentions des grands ; mais à force de leur arracher des concessions, il eut le tort de prendre une position isolée entre les grands et le peuple, et de se faire l'administrateur des biens conquis pour le compte de ce dernier. La puissance du clergé était auparavant toute naturelle ; elle ne dépassait pas le progrès contemporain de l'humanité; ce n'est que depuis l'époque de la réforme, que nous

voyons le clergé devenir une caste à part, et concentrer toutes ses forces pour mutiler les ailes de ce même progrès. Le vrai génie de cette résistance, armé de pied en cap, soumis à une rigoureuse discipline, fort d'une inexorable volonté, c'était encore le jésuitisme.

Le jésuitisme est aussi ancien que le premier péché, la première pénitence, le premier désir non satisfait, le premier désespoir.

Qui pourrait énumérer les noms qu'il a déjà portés avant de prendre celui adopté au XVI[me] siècle!

Les Égyptiens ont dû conquérir leur théologie des mains des jésuites de l'Indoustan; leurs jésuites en ont doté aux hébreux; le christianisme a eu des jésuites de la Palestine. Et nous, communistes, socialistes, anarchistes de nos jours, sommes nous autre chose aux yeux des jésuites modernes, sinon leur mauvaise contre-façon dont les extravagances ne les regardent pas, et dont les membres n'apprendront, à ce qu'il paraît, la règle, qu'au son du tambour de la loi martiale.

Notre mot d'ordre est l'*humanité*. Qui combat pour elle doit savoir se dépouiller de son *moi*; qui veut renverser des religions, doit savoir s'en passer complètement. Une religion, qui ne s'appuie que sur des appétits matériels, est jugée. Ce n'est qu'avec le diamant qu'on polit le diamant, et nous, nous voudrions renverser une puissance, rien qu'avec la parole, lorsque notre défaut principal est justement celui de trop parler, tandis que son mérite est de savoir se taire.

Nous voudrions entrer dans le temple de la vérité et desservir ses autels, sans subir aucune gêne, les mains dans les poches, le cigare à la bouche; c'est là vraiment une prétention beaucoup trop naïve, et si l'avenir l'accueille

avec sévérité, puissions-nous ne pas sentir bientôt sur nos épaules tout le poids que soutenait à peine le vieil Atlas.

Qui ne sait garder le silence sur sa misère, l'a déjà à moitié méritée.

Cet axiome s'applique à ceux d'entre nous qui ayant été élevés à l'école des souffrances pour la cause du peuple, mais ayant méconnu la philosophie, dont la vie ne leur avait imposé que quelques fragments, font fuir les anges de l'échelle, ou ils montent et redescendent pendant que l'humanité sommeillante ne s'en apperçoit pas, et veulent se servir de cette même échelle pour escalader le ciel.

Est-ce possible que ce qui a circulé dans les veines des peuples depuis des milliers d'années, ne soit plus qu'un accident, un souffle, dépendant des contradictions du libéralisme? Les peuples sont encore de nos jours une expression, une création du christianisme; si vous les voyez mécontents, il vous est permis de douter qu'ils y puisent la même consolation que jadis, mais ne prétendez pas que le christianisme leur est contraire. Il n'a pas promis le bonheur sur cette terre, pour qu'on puisse le rendre responsable de ce qui lui manque, mais s'il retirait sa main des malheureux, il méconnaîtrait sa mission; il n'a renoncé à représenter la volonté populaire si changeante, et qui l'entraînerait à changer comme elle, que pour pouvoir toujours exprimer la résignation.

Chaque enfant qui naît, c'est un chapitre des espérances du genre humain, qui s'ouvre; chaque mort devient un sujet de craintes et de désespoir pour l'humanité. Nul législateur marquant n'a négligé de s'occuper de l'éducation, mais chacun d'eux a du renoncer à faire venir à soi

tous les enfants d'une génération pour en créer un royaume des cieux. Nous n'aurions qu'à nous demander à quelle dose nous sommes en état de supporter la vérité, pour reconnaître aussi à quelle distance nous nous en trouvons.

Il n'y a qu'un moyen de faire des heureux; c'est d'ôter aux hommes le sentiment de l'envie. La religion et la philosophie ont tenté cette œuvre ; l'une au nom de Dieu, l'autre au nom de nous mêmes. En poursuivant un but commun, elles auraient dû apprendre à ne pas se combattre et se disputer pour un résultat qui n'a pas été encore atteint.

Les misères les plus générales de l'humanité sont les maladies et la faim. Les législateurs ont cru aux premières; aussi la civilisation n'a-t-elle pu en inventer jamais trop, et la médecine leur opposer assez de remèdes; quant à la faim, les législateurs se sont dispensés d'y croire pendant longtemps. Pour les autres misères, misères traditionnelles du cœur, depuis celle de l'amour et de la pitié sympathique avec les souffrances d'autrui, jusqu'à celles composées d'horreurs volontaires que nous nous procurons, par exemple, en assistant à une exécution, c'est l'affaire des dieux et des poètes. Qu'ils s'en tirent comme ils peuvent pour les adoucir, s'ils ne parviennent à les détruire.

Mourir de faim est une chose affreuse. Je ne reconnaîtrai à aucun pays le droit de se croire dans l'aisance, tant qu'un seul individu y pourra périr de cette manière ; mais j'hésiterais cependant à plaider avec passion la cause des affamés, si je m'étais attiré une seule fois dans ma vie une indigestion; or qui de nous ne s'est pas trouvé dans le cas d'avoir jeté une pièce de cinq francs par la fenêtre ? Je ne parle pas ici de ceux qui sont mus par un esprit de vengeance et de parti, étouffant en eux la facullé d'agir dans leur

sphère afin d'écarter les obstacles moraux, ni de ceux qui nous enseignent de nous adresser au ciel, avant d'avoir essayé de nous aider nous mêmes, ni de ceux enfin, qui, élevés surtout pour le monde, se trouvent pétris de trop de vanité, et commencent à désespérer de tout dès qu'ils ont commencé à perdre courage, quant à leur propre personne.

Ce qui est fort est légitime. C'est là une vérité, à laquelle il est bien difficile de se plier, tant que tout le monde n'aura pas appris à jouer avec les éléments les plus redoutables; car quoique nous nous servions déjà, et de la terre et de l'eau, et du feu et de l'air, que de forces sommeillent encore dans les combinaisons primitives de la nature, forces d'où nous tirons notre existence physique et morale, et qui commandant des révolutions, nous entraînent à suivre en aveugles leurs lois inconnues!

Nous ne savons presque pas à combien notre siècle manque de force, combien nous en manquons nous mêmes au milieu de tout notre échaffaudage de morale artificielle. Nous ne concevons même pas que c'est un bien grand mal, quoique provoqué par notre vie sociale, de voir créer des systèmes auxquels il faut toujours trouver des nouveaux appuis, et qu'inventer des nouveaux systèmes, ce n'est qu'augmenter les maux déjà existants. Nous ne faisons pas attention que les misères imaginaires apparaissent beaucoup plus redoutables que les maux réels, et que c'est une véritable erreur lorsque nous accusons tel ou tel parti de ce résultat; car, sans faire trop de sentimentalité, c'est à nous tous à déplorer qu'il en soit ainsi.

Personne ne peut à la longue se faire représenter complétement par autrui, et si la chose était faisable, chacun serait législateur, juge et accusateur à la fois.

Personne ne peut de même, et par le simple effet de sa volonté, vider l'espace qu'il occupe. Nous sommes attachés à la glèbe, comme les plantes, et condamnés à nous écraser les uns les autres, dès que la nature, dans sa sagesse, n'a pas disposé nos racines sous terre de telle sorte qu'elles puissent tirer des sucs égaux et prendre une égale croissance. Demandez aux vieux arbres combien ils ont dû étouffer de germes auprès d'eux. Demandez à ceux qui se sont dressés en mâts de navires, s'ils peuvent revenir de l'Océan dans leur forêt. Il n'y avait que la verge d'Aaron qui pouvait fleurir et porter fruits en une seule nuit écoulée, après avoir servi la veille comme bâton : aussi était-celà un des plus grands miracles dont ait pu se prévaloir l'Ancien Testament!

Mais, pour revenir à notre sujet, le jésuitisme est le successeur universel des fautes de la société, un capital hypothèqué en premier et dernier lieu sur ses institutions. Tout ce qu'on peut lui arracher, c'est une plus sage distribution des intérêts, mais quant à rêver de pouvoir jamais lever son capital, c'est lui prêter seulement une folie de plus à exploiter.

Le jésuitisme, c'est la science des antidotes monopolisée. Il y a des hommes dont la taciturnité pèse sur nous comme un cauchemar. Ceux qui se taisent, sont les maîtres naturels de ceux qui parlent. Leur silence, voilà le jésuitisme à l'état sauvage, et qui nous explique le mystère du jésuitisme cultivé ou bien produit en serre chaude.

La doctrine fondamentale du libéralisme consiste *à se faire comprendre des autres*, celle du jésuitisme, *à les comprendre*. Cherchons à éclaircir un peu le contraste de ces doctrines par un exemple. On va dans une église pour entendre et comprendre ; de là vient, qu'on y comprend

même l'incompréhensible. On fréquente les clubs, pour s'y faire comprendre, eh bien, qui ne sait dans quel galimatias souvent on y embrouille même les sujets les plus évidents!

Quant à ce qui concerne l'ordre, dont le nom a, bon gré malgré, donné naissance au mot *jésuitisme*, sa mission était : de rétablir la discipline dans la chrétienté, de formuler plus clairement la tâche du catholicisme, de résoudre les malentendus qui avaient encouragé les séparations, d'affaiblir en un mot, au moins moralement, tous les schismes.

Les forces gigantesques que les jésuites ont su mettre en mouvement ne se trouvaient pas sur leur inventaire primitif; elles leur sont venues avec la connaissance de fixer les contrastes, de les dominer et de les faire s'user les uns par les autres. La puissance de leur ordre ne commença que lorsqu'on en eut peur, et ne devint incontestable que lorsqu'on le traita à la légère. Son apparence extérieure n'était que comme le bouclier qui reçoit les coups, et quand on entreprit sa suppression on n'a que délogé son esprit, puisque tout ce qui avait de la vie devenait justement jésuite, et mettait en fonds commun le talent de savoir exploiter la vertu et de donner absolution au vice.

Le premier schisme important qui affligea l'église universelle, fut le schisme grec. Nous ne possédons pas encore d'histoire parfaitement satisfaisante de cette lutte jusqu'à l'époque où son centre de gravité se fixa dans l'empire russe; mais comme il s'était borné surtout à défendre des usages locaux, et avait atteint ainsi son point de congélation pour ainsi dire, on peut le considérer comme jugé, en tant que réforme religieuse.

Un second schisme, la fameuse réformation du XVI[e] siècle, porta principalement son poids en Angleterre.

Je suis loin de croire ou de vouloir persuader aux autres que ces divers mandataires des églises chrétiennes se sont mis dernièrement sous les armes pour autre chose que pour forcer les récalcitrants à paraître devant le tribunal de l'histoire, — ce jury incorruptible de l'humanité. On voit à côté d'eux toute cette phalange d'esprits indifférents, qui au lieu de remonter à l'origine pour ainsi dire des temps apostoliques, comme il sierait à des graves penseurs, ne s'attachent qu'aux formes seules, dont ils ont depuis longtemps oublié la sanctification morale : l'église et le culte ne sont pour eux que des liens extérieurs de la vie civile, et du moment que le flambeau du cœur est éteint devant leurs regards, un abîme infranchissable s'établit entre eux et les fanatiques, chez qui un certain fond de vrai christianisme n'a pas cessé d'exister. Il est très-naturel que la tendance de ces derniers vise à la séparation de l'église et de l'état, qui ne leur offre pas les garanties désirables. Voilà pourquoi ils contribuent à relâcher les liens de la vie civile, non pas de vive force, mais par des actes de suspicion et de disjonction ; non par la révolte, mais par des coups d'œil malicieusement jetés snr les côtés faibles de la société. Mauvais fruit ! qui necontient guère le témoignage favorable de l'arbre qui l'a porté, puisque l'état c'est le vrai sanctuaire du monde moderne proclamé par l'histoire. Si l'église amenait la chute de l'état, pourrait-elle se soutenir elle même? Ses avocats, bons pour miner ce qui existe, pourraient-ils encore être créateurs? L'église ne saurait avoir pour idéal le chaos, avec lequel son règne verrait bientôt arriver son terme, et son erreur consiste justement à placer le croyant beaucoup au-dessus de l'homme et du citoyen, et à ne comprendre dans le christianisme que le côté des sacrifices et non pas le

Dieu qui s'y révèle. Or, comme l'histoire glorifie par-dessus tout ce sentiment pour l'humanité dans son ensemble, la direction de l'église, dont nous venons de parler, se trouve opposée à sa marche, et n'assigne la plus haute place qu'à ce qui au point de vue de l'histoire n'a qu'une valeur rétrécie. Voilà comment l'église se lie elle-même les mains pour exercer son influence divine sur le monde de nos jours. Elle y voit toujours le bon principe sacrifié et ne pouvant même plus espérer de rétablir tout le grandiose des créations papales du moyen-âge, elle se cramponne à des points de droit, à des disputes de peu de portée, comme par exemple celle sur les récentes dénominations d'évêchés en Angleterre, et cela tantôt pour gagner quelques prosélytes, tantôt pour quelques autres avantages ou influences du moment. Notre siècle, étant un peu comme ce fils, que la sévérité des parents a éloigné depuis longtemps du foyer domestique et qui se livre à certains attendrissements rétrospectifs, sans faire attention que ses parents sont déjà tombés en caducité, et que lui de son côté a atteint sa virilité, l'église y prend quelques retours sentimentaux et involontaires chez ses contemporains pour le retour du bon vieux temps, et ne sait alors où trouver assez de fard pour colorer les joues du prétendu enfant prodigue retrouvé, qui, une fois à la maison, cherchera dispute à ceux qui en ont pris possession.

Pour que l'église eut pu continuer la construction de sa puissance, il ne suffisait pas qu'elle rencontrât des douleurs, des remords, des cœurs brisés sous les passions du siècle, qu'elle se rappelât que Rome, la grande, s'était jetée de désespoir dans les bras du christianisme; mais ce qui est pardonnable, c'est qu'elle ne veut pas céder sur l'explication exclusive de sa doctrine, tant qu'on ne lui

en oppose pas une autre, qui aurait produit des hommes plus sages, plus purs, meilleurs en un mot. — Certes, notre époque est encore une époque de transition, et elle ne laisse pas espérer même à nos descendants les plus proche, de voir le temple de Janus ouvert; mais qu'est-ce que c'est que le sacrifice d'un siècle comme le nôtre, quand nous le comparons à ceux qui l'ont précédé! Depuis que le doux repos du moyen-âge a cessé, on sentait un air vif et rude souffler dans le monde ; un air du mois de Mars de la liberté, qui doit avoir ses violences et ses orages, pour que le mois de Mai trouve le sol tout préparé. L'humanité a pu avoir peur, lorsqu'elle vit s'écrouler les formes puissantes de l'empire, de la hiérarchie féodale, et qu'elle se sentit exposée, sans protection, à un ouragan de l'histoire; il était naturel qu'elle se bâtissait, par-ci, par-là, quelques chétifs abris avec leurs décombres un peu mieux conservées.—On revint au paganisme en Italie, à force de lire les grands auteurs de l'antiquité païenne. La renaissance des formes helléniques parut le nec plus ultra; puis vint l'empire du rococo. On chercha ensuite à réhabiliter le moyen-âge par le romantisme, et on se livra de plus en plus à des imitations, jusqu'à en épuiser tout le registre.

Mais enfin, aujourd'hui, nous voilà arrivés *simplement chez nous*, et nous avons appris que la sagesse de nos aïeux seule ne peut désormais nous servir; la question est donc de bien comprendre son temps, et d'en tirer, par la force créatrice, tout ce qu'il nous faut. L'erreur fondamentale consistait jusqu'ici en ce que l'humanité ne connaissait pas sa force d'initiative, et c'était le but de la civilisation de lui faire comprendre, comment il faut qu'elle développe sa vie sous des formes toujours nouvelles. Personne ne peut viser systématiquement à ces créations, et

le commencement des grandes rénovations en ce monde ne peut réussir qu'avec le hasard ; mais chacun doit croire néanmoins à l'avenir, et c'est en proportion de cette confiance qu'il jouit du beau et du bon, qu'il ne sera donné peut-être qu'à ses arrière-neveux de voir enfin réalisés. On ne doit même pas se poser en prophète à ce sujet, car on ne garde le souvenir que des prophètes de malheur, tandis qu'on oublie bien vite ceux qui vous ont prédit le salut. Nous croyons pouvoir cependant donner au moins ici en traits généraux une sorte de programme du nouvel univers, vers lequel il nous est permis d'aspirer.

Il faut que l'église devienne *une au dehors*, comme elle est une à l'intérieur depuis l'éternité. Il faut qu'elle puisse accueillir amicalement chaque effort artistique, chaque recherche consciencieuse, qui tendent vers un but moral. L'art, appuyé sur la religion, pourra pénétrer ainsi de plus en plus dans la vie de tous, et les idées des penseurs passeront vite par le même canal dans la chair et le sang des masses, car elles ne seront pas examinées avec méfiance. L'État apparaîtra désormais, non comme une puissance extérieure, mais comme le produit de la volonté de chaque citoyen ; lui obéir équivaudra par conséquent à jouir de sa liberté pleine et entière. Lorsque la légalité aura été ainsi ramenée et dans l'Église et dans l'État, puisque tout le monde y obéira librement, on verra les individualités se développer avec d'autant plus d'indépendance, et une société se former, dont les triomphes ne consisteront pas en répressions, mais plutôt en secours et encouragements de tout ce qui est saillant et individuel. Le beau, incarné dans l'art, pénétrera la vie sociale et fera l'éducation de nos enfants ; or, puisque les gens bien élevés détestent ce qui est commun, et savent

garder leur dignité, toutes les formes de la vie pourront alors, sans aucun danger pour les mœurs, se déployer avec plus de vivacité, d'aisance et de grâce. Si l'humanité a lutté d'abord pour la cause *du vrai*, puis pour celle *du bon*, ce seront ses efforts pour représenter *le beau* que nous verrons devenir son expression la plus élevée et comme sa transfiguration divine. Il nous sied donc bien de conserver notre courage et notre calme pour nous tenir plutôt isolés tout à fait, que de nous précipiter, à l'exemple des masses, dans une direction où l'on ne voit plus que des revenants.

J'ai été, certes, bien contrarié d'avoir à revenir encore à mon thème ; mais je n'ai pas cru pouvoir le traiter plus convenablement que par un mélange de considérations générales qui permettent de briser bientôt avec lui.

Les principaux moteurs des complications politiques de l'avenir sont donc par conséquent :

1° L'Eglise catholique, indissolublement liée à l'histoire de l'élément romanique ;

2° L'Eglise grecque, portant dans son sein un germe d'union avec l'église mère, et promettant un avenir gigantesque à l'élément slave ;

3° L'Eglise protestante, cherchant son expression dans l'élément germanique ;

4° Le Judaïsme, cette femme de Loth, qui en jetant un regard dans sa fuite vers le monde ancien, fut pétrifiée en statue de sel, et qui, négation éternelle du christianisme, tant que celui-ci continuera à lutter sur le terrain *de la forme*, deviendrait son apôtre le plus éloquent une fois qu'il se serait proposé pour but, *l'idée*.

Et au-dessus de tout ce *tohu bohu*, la pensée suprême, couvant sur le temps et l'éternité, tirant du milieu des

créations détruites des créations nouvelles, commençant toujours par la *lumière*, et finissant par *l'homme*!

D'après le degré d'importance qu'on m'a vu attribuer au jésuitisme, — ce nouveau Jupiter, qui fit jaillir de son cerveau une Minerve armée de pied en cap, le machiavélisme, —il faudrait que je ne rendisse pas suffisamment justice à son génie, si je ne lui prêtais pas l'idée d'avoir fait depuis longtemps sa paix en secret avec le schisme grec. Dès qu'un pape avait signé la suppression du jésuitisme, celui-ci se trouvait quitte envers la papauté.

Je sais que je m'expose ici à bien des railleries de la part de ces grands historiens, qui ont compté les boutons de tous les uniformes sur tous les champs de bataille, mais je ne désespère pas pour cela de fixer quelques jalons sur la route que je poursuis; et si beaucoup de gens traitent mon idée d'enfantillage, je suis sûr que les Anglais au moins n'en riront pas.

Depuis que les jésuites ont touché à la contre-mine britannique en Suisse, on peut dire de leur propagande et de la propagande anglaise, qu'elles se trouvent placées en face l'une de l'autre, comme David et Goliath entre les deux armées des circoncis et des Philistins.

C'est Robert Peel, qui, au nom de la nation anglaise, avait un des premiers relevé le gant vis-à-vis du catholicisme. Si aujourd'hui ses compatriotes hésitent à admettre toutes les conséquences de leur libéralisme, eh bien, qu'ils essayent de chasser le terrible ennemi par les mêmes trous de leur constitution qui ont servi à le faire entrer; mais qu'ils ne fassent pas preuve de faiblesse; car ce serait une trahison envers les germes, qui comme sous les pas des génies favori d'une fée dans les contes populaires, poussent partout où les Anglais mettent le pied.

Je me sens consolé et grandi de vivre dans un temps où l'on peut assister à de pareils combats. Nos aïeux n'auront plus de quoi nous faire honte avec leurs prouesses.

Quelques nombreuses qu'aient été depuis trois ans les allocutions et les fanfaronnades de tous les souverains de l'Europe, rien n'approche du célèbre laconisme du Czar : « *Dieu est avec nous* ; *reconnaissez-le païens ! Dieu est avec nous* » — et puis ! —

« *A cheval, Messieurs !* »

Reconnaissons cependant que le Psalmiste et le Czar sont encore bien pâles auprès des paroles divines :

« *Elle te blessera au talon, mais tu lui écraseras la tête.* »





X.

Bavardages à bâton rompu. — Le Club. — Un Asyle de réfugiés étrangers. — Court récit d'un Républicain allemand. — Histoire d'une bouteille.



Sur le point de commencer ma dernière lettre, permettez-moi de vous rappeler les vers de Faust :

> Zum Teufel ist der Spiritus.
> Das Phlegma ist geblieben,

Si vous n'êtes pas parvenu à débrouiller encore dans votre cerveau la confusion que ma neuvième lettre aura pu y causer, ne vous tenez pas néanmoins pour battu; car vous avez les plus justes droits à me demander quelque sujet de distraction. Vous n'avez donc qu'à choisir. Dois-je vous raconter la dernière crise ministérielle en Angleterre? Elle ne manque pas d'intérêt. « Der Knabe Karl fængt an gefæhrlich gu werden. »

« *Charles, le garçon, commence à devenir dangereux.* » (SCHILLER).

Voulez-vous que je vous parle de l'importance héraldique des Cobourgs pour l'avenir de l'Europe; de cette création de génies qui remonte à l'époque des Witikind et des Charlemagne? Préféreriez-vous les machines pour balayer les rues de Londres? Aimez-vous à entendre parler cours d'assises, courses de chevaux? Tenez-vous à visiter les clubs? Ah, je crois avoir piqué, au moins un peu, votre curiosité par ce dernier sujet! Essayons. Figurez-vous des affinités sociales, dans leur nuances les plus subtiles et les plus bizarres, mises en pension dans une sorte d'hôtel ou de taverne; leur salle à manger ressemblant à un réfectoire de trapistes; une garde sévère veillant à ce qu'aucun profane ne pénètre dans l'intérieur; le don divin le plus impénétrable, le plus magnifique et le plus dangereux, —la langue —renfermée comme dans un étau de fer sur les lèvres des habitués; ajoutez à cela une soif inextinguible et la crainte de Dieu, et c'est comme si vous aviez été dans tous les clubs britanniques! Vous me direz sans doute que je traite cette matière trop au galop, mais mon cher ami, après tout le casse-cou des dissertations théologiques, peut-on expédier autrement les menues misères d'ici bas?

Quel que soit le nombre de sujets intéressants qui pourraient encore préoccuper ma plume, pendant que je parle de l'Angleterre, depuis le culte superstitieux de leurs propres personnes chez les Anglais, jusqu'à la simplicité et au sans gêne de leur vie publique, il me faut y renoncer; d'abord, à cause de l'ennui que m'inspire tout ce qui sent la statistique et le métier de rapporteur; ces accompagnements indispensables de pareils tableaux, et

puis encore plus, parce que je serais obligé de faire l'éloge des Anglais, et pour faire autrement que le fils de Beor, qui vint pour gronder et se vit forcé de bénir, je préfère plutôt pêcher contre la logique que de rabacher éternellement des éloges prononcés par beaucoup d'autres, mieux faits pour cette corvée.

L'élément français plait aux étrangers qui se l'assimilent volontiers à cause de son cachet d'universalité ; l'élément anglais provoque au contraire une lutte à mort, car il est empreint d'un esprit d'usurpation. Il est un phénomène en quelque sorte pétrifié, qu'on peut analyser, mais qu'on ne saurait reconstruire à neuf.

L'élément anglais, voilà le vinaigre ; l'élément français, voilà l'huile, et l'élément germanique, voilà la salade que je voudrais, sauf votre permission, vous servir toute assaisonnée.

Jetons maintenant un regard sur les étrangers à Londres. Ce chapitre ne vous apprendra rien peut-être, mais il pourra vous rappeler beaucoup de choses oubliées.

Vous savez que l'exposition universelle à Londres n'est qu'une sorte de complément à l'expulsion universelle, qui a amené en Angleterre les échantillons politiques de toute l'Europe, auxquels on n'a pas assigné des localités distinctes, mais qui furent admises dans le Hydepark comme dans ses alentours. On ne leur a pas destiné un palais de cristal, puisqu'ils ne sont pas sujets à être volés ; en tout cas, ce n'est pas là qu'on aura à les chercher.

De la célèbre Regent-Street, où se livre le grand duel entre les goûts de l'industrie britannique et ceux de l'industrie étrangère, et où les trottoirs sont affermés par la prostitution et les chevaliers d'industrie du monde entier, on passe dans une rue moins remarquable, la

Medox Street, où il y a un hôtel, devant lequel, au dire de son propriétaire, tremblent tous les potentats de l'Europe. Ce propriétaire, un Badois, tenait dans son pays une auberge *au soleil*, qui s'y trouva engloutie par la révolution au moment où ce soleil lui-même se voyant déjà menacé d'une éclipse. Galilée aurait beau dire, *la terre se meut*, que notre aubergiste lui donnerait un démenti, puisque son soleil s'était couché à Bade, mais s'était levé à Londres.

Entrons chez lui !

Le buffet est décoré d'une suite de fontaines de laiton, dont l'office est de monter de la cave tous les esprits promoteurs de la liberté comme de la réaction. Là, préside et règne une Hébé britannique, de la corpulence de mademoiselle Louise de l'Hyppodrôme, qui nous a si bien représenté la fécondité dans le cortége du bœuf gras de l'année dernière. Si vous ne tenez pas à boire à la source même, montez avec moi au premier étage. Ne faites aucune attention au bruit sortant d'un cabinet près de l'escalier. Les mauvaises langues disent qu'on y fait aux rois une guerre symbolique ; d'autres prétendent savoir que l'hôte y siége au milieu de ses amis d'élite, pour perfectionner l'art du fabricant des cartes. Nous voilà dans une pièce dont chaque coin sert de quartier-général à une nuance de révolutionnaires. Si, à travers ce campement transitoire vous pénétrez jusqu'au sanctuaire, vous y trouverez réfugié tout ce qui se livre à des méditations propres à ébranler le monde de rechef. Voici, par exemple, un récit sténographié de ce qui a rempli toute une soirée de ces pauvres Nazaréens du XIXme siècle ; leurs auteurs ne prétendent pas vous en doctriner, comment vous sentiriez-vous le courage de les blâmer!

Un républicain allemand avait la parole; il commenca ainsi :

Tous ceux qui, avant les journées de Mars, avaient déjà passé en Allemagne leur Rubicon moral, ne participaient presque plus aux illusions de la vie.

Comme on me comptait parmi eux, je prenais simplement la vie pour ce qu'elle était, et pas pour autre chose, indifférent sur ce que les autres pensaient de mon humeur, je me contentai de m'y livrer sans gêne.

J'habitais Berlin ; comment j'y étais venu, c'est là toute une histoire dont on découvrirait quelques dates dans les livres de comptes d'un grand nombre de tailleurs, établis entre le Danube et la Sprée. Je demeurai dans une maison qui portait pour enseigne un animal, passant dans le voisinage pour un ours rouge. Mes hôtes, père, mère, fils et fille, présentaient le type classique d'une famille berlinoise. La jeune personne s'appelait Augustine, aimait les souris blanches et les petits cadeaux. Si j'avais voulu, j'aurai pu devenir un des appuis de la dynastie des Hohenzollern.

Vers la fin de janvier, j'étais assis avec mademoiselle Augustine dans un petit jardin attenant à notre habitation. Nous parlions innocence, éternité et robe neuve. Elle m'écoutait avec intérêt lorsque je lui citais des passages de Platon. Un de nos voisins, savetier, battait sa femme tout près de nous. Dans la rue on entendait des chevaux de fiacre exténués, gémir en trainant leurs voitures. Le ciel, au-dessus de nous, était blême, blafard, digne enfin de toutes les merveilles prussiennes. Voilà qu'un bruit provenant de notre écurie nous réveille de nos rêves délicieux! Je cours voir ce que c'était. Qu'y a-t-il, me demanda mademoiselle Augustine? Eh! rien du tout, fut ma réponse: votre frère avait voulu se pendre

à un chevron du plancher qui était vermoulu, et comme votre père se trouvait justement dans le grenier au-dessus, le plancher se rompit, et ils tombèrent tous deux ; mais, grâce au ciel, il n'y a que votre père qui s'est cassé le cou. »

Telles étaient les dispositions d'humeur dans lesquelles me trouva le commencement de l'année 1848.

Le reste de l'Allemagne vivait content et heureux sous le gouvernement de ses trente-huit souverains, croyant à ses Dieux, à ses demi-Dieux, ainsi qu'à leur police, élevant ses enfants dans l'humilité, l'amour de l'économie et le culte des affiches théâtrales, et n'ayant à souhaiter ni à espérer rien de plus, ayant joui de trente-trois années de bonheur, conséquences du règne de Metternich.

Dans un pays voisin,—la France,—il était bien arrivé quelques troubles, dont le roi des Français ne voulut pas même voir la fin; et comme sa présence sur les lieux ne paraissait guère indispensable pour le moment, on le vit profiter de cette occasion pour faire un petit tour en Angleterre, autrement dit Albion.

Si un des collaborateurs de la gazette de Voss n'eût pas eu parmi ses connaissances une blanchisseuse de la cour, lieu où les évènements en question n'étaient pas un secret, jamais l'Allemagne n'en aurait rien appris; car l'Allemagne est un pays trop indépendant pour se soucier des extravagances que font les autres peuples; mais le bavardage de la gazette de Voss en fit jaser enfin le public, qui se permit même d'ajouter que quelques souverains allemands méditaient aussi des voyages prochains et de longue durée.

Pour ce qui me concerne, j'étais bien aise de voir le

monde s'occuper un peu de tout cela, car les pauvres Allemands n'avaient eu jusqu'ici pour leur récréation que la petite chronique, des vols et des assassinats, ainsi que, d'année en année, les détails sur la position intéressante de la reine Victoria d'Angleterre.

Pour être au courant des nouvelles à cette époque, il suffisait d'avoir passé deux ou trois fois par jour devant l'hôtel de la préfecture de police à Berlin, et l'expression des visages patibulaires des agents qu'on y rencontrait pouvait servir à vous orienter le mieux sur la situation politique.

D'ailleurs tout était tranquille. On avait fait venir des troupes fraîches dans les derniers jours; et, pour leur montrer la ville, que les gardes qui tiennent la garnison habituelle de Berlin connaissaient déjà depuis l'émeute dite des pommes de terre, on les fit promener par les rues. A cette occasion quelques coups de fusils partirent, mais ce n'était que par suite de la négligence des armuriers du régiment, et si quelqu'un en tomba victime, il ne s'agissait que de savoir entendre la plaisanterie. D'ailleurs tout était tranquille.

Le 16 mars, au soir, je vis sous les tilleuls une mare de sang frais devant le palais d'un prince auguste... J'y étais accouru, puisqu'on m'avait dit que le sang des Berlinois avait coulé. Mais je vis bientôt que ce sang n'était pas celui d'un Berlinois, car il était d'un rouge beaucoup trop chaud et trop clair; et puis un cadavre gisait à côté, et j'y reconnus.... mon frère !!!

Après l'avoir fait enterrer, je retournai à mes occupations, me levant chaque matin avec l'espérance d'être fusillé le soir, et toujours en vertu de quelque malentendu.

C'est ainsi que je vis arriver enfin la matinée du 19 mars.

D'après les prédicateurs, Jonas et Sydow, membres de la constituante, et selon les raisonnements de la gazette de Voss, ce jour n'a point d'importance historique.

Je ne suis pas un historien de profession, je raconte seulement ce qui s'est passé en 1848 en tant que cela me concernait, mais il est sûr que je n'oublierai jamais ce jour-là.

Les égards de famille pour la maison de Hohenzollern ont pu me décider à ne pas trop m'étendre sur la description du 18 mars et des jours suivants, mais il m'est absolument impossible de n'en pas parler du tout, quoiqu'on prétende qu'ils n'ont pas d'importance historique. Croyez-moi, je vous fais certainement grâce de beaucoup de détails plus ou moins avérés.

L'aspect de la capitale de notre roi bien-aimé était donc beaucoup plus animé le 18 mars que le jour, par exemple, de la création de son ordre du Cygne. Une demi-douzaine de révolutionnaires, parmi lesquels je me trouvais, de compagnie avec le joaillier de la cour Godet, l'avoué Lessing, le baron Bulow-Cummerow, le grand électeur de Brandebourg, sur son cheval de bronze, et une vieille fruitière, nous nous portons en masse vers la résidence de notre souverain, préoccupé en ce moment de l'idée qu'une *feuille de papier* ne pût s'interposer entre son peuple et lui. Nous crûmes devoir faire un peu de bruit; cela éveilla la troupe, placée non loin du château et absorbée aussi jusque-là dans des méditations sur l'octroi ou le non octroi d'une charte.

Le réveil subit de la troupe fit nécessairement partir quelques fusils. Voilà toute l'origine des évènements qui suivirent.

Le peuple, qui n'avait pas attaché beaucoup d'importance à l'emploi de simples armes à feu, parut vouloir se convaincre si l'artillerie aussi serait de force à tenir tête à quelque potentat, comme par exemple un prince de Reuss-Schleitz-Lobenstein. Notre auguste monarque se hâta de répondre à ce juste désir populaire.

Deux cents barricades, élevées dans l'espace d'une heure, présentaient bientôt la plus belle perspective des rapports constitutionnels d'un peuple et d'une armée.

Qu'il soit dit cependant à l'honneur des Berlinois, qu'ils témoignèrent la plus parfaite confiance dans la bravoure des soldats, leurs concitoyens, et qu'ils ne s'empressèrent point à la mettre personnellement à l'épreuve.

Pour moi, je fus d'un tout autre avis. Je m'étais vu poussé par hasard dans une maison qui se trouvait sur le terrain du combat, et j'avais par hasard aussi un fusil et des munitions. Placé dans une croisée, j'entamais une conversation avec le capitaine, qui commandait la colonne d'attaque ; ses coups de pistolets fracassèrent la tête à deux de mes assistants, et je lui offris à mon tour un coup de fusil, qui le jeta à bas de son cheval. Nous n'avions pas pu échanger courtoisement nos armes, puisqu'au même moment notre barricade se trouva escaladée par la troupe; les soldats brûlaient déjà du désir de nous rendre visite à domicile.

Mon entourage voulut se dérober à cette visite en montant les étages ; je préférai rester où j'étais.

Ayant forcé la porte d'une chambre, qui donnait sur le corridor où j'avais occupé mon poste, je me trouvais au beau milieu d'une société de vieilles femmes, soutenant leur courage par une lecture de la Bible. Mon fusil fourré

sous un lit, ma toilette mise à l'unisson d'un rôle pacifique, la bible enlevée doucement à la matrone qui la tenait, voilà ce qui fut l'affaire d'une minute; puis, je débitai d'une voix onctueuse une épître de saint Paul, où le premier regard m'avait fait tomber sur les passages suivants :

« Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges même, si je n'avais point la charité, je ne serais que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. »

« Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères et que j'aurais une parfaite science de toutes choses ; et quand j'aurai toute la foi possible et capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien. »

En ce moment je vis apparaître à la porte un terrible W, formé des favoris et des moustaches rousses d'un sergent de grenadiers, mais je n'en continuai pas moins :

« La charité est patiente ; elle est douce et bienfaisante; la charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire et précipitée, elle ne s'enfle pas d'orgueil. Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. »

« Car ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très-imparfait.

La moustache eut beau me fixer, je poursuivais toujours :

« Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant : mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfance.

« Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir ; et en des énigmes ; mais alors nous verrons en face, je ne connais maintenant qu'imparfaitement,

mais alors je connaîtrai comme je suis moi-même connu. »

« Ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité resteront toujours, mais la charité est la plus excellente des trois. »

Le brave sergent avait déjà disparu.

Il y avait bien quelque bruit dans les escaliers, mais ce n'était pas la peine d'interrompre ma lecture pour si peu de chose que des invitations un peu brusques, qu'on faisait aux Berlinois de se rendre au château.

Comme l'espace y manquait pour les accueillir convenablement, on les hébergea dans les caves royales. Un grand nombre d'entr'eux ne s'y présenta cependant que le lendemain, surtout à l'état de cadavre, et moi-même je me serais bien passé d'y faire ma visite, malgré toute l'hospitalité qu'on offrait, si la bonne dame chez qui j'étais entré ne m'avait pas recommandé au sous-officier, qui revint chez elle en passant, ce qui me fit bénir la bonté d'âme si particulière aux gens dévots.

La réception et le service dans les caves royales étaient vraiment pitoyables, mais je préfère glisser là-dessus avec le calme stoïque d'un républicain, et je ne veux plus parler que de la délivrance de Berlin.

Cette ville se trouva complètement affranchie le 19 mars, la province ne le fut qu'à l'arrivée du courrier) ; et la tyrannie qui avait pesé si longtemps sur la gazette de Voss n'y arrêta plus l'essor de son patriotisme monarchique et prussien. Berlin était libre ! Je l'ai d'ailleurs par écrit, puisqu'on trouve sur le compte qui me fut présenté le 19 mars à l'hôtel de la maison de Silésie : « Pour deux bouteilles de champagne, bues en honneur de la liberté, 4 thalers 16 bons gros. »

Je me suis laissé arracher sans une grande résistance

toutes mes conquêtes révolutionnaires, mais je ne permettrai jamais qu'on me nie cette note que, par extraordinaire, j'avais payée comptant.

Ainsi Berlin était libre. Voilà tout ce que j'écrivis sur mon calepin, car je n'avais pas de temps à perdre, il me fallait aller à la cour, où le joaillier Godet et d'autres morts étaient déjà.

On avait mis des fleurs sur leurs blessures. Je vis qu'il n'y avait pas à faire une toilette à part pour cette réception. J'y montai dans l'état dans lequel on m'avait fait descendre dans les caves.

J'ai pu à peine parvenir jusqu'à l'endroit où sa majesté Frédéric Guillaume échangea son diplôme par la *grâce de Dieu* contre un autre *par le consentement du peuple.*

Ne me croyant pas le talent d'un historien pour retracer à grands traits l'aspect des masses et la dignité qu'elles ont déployée dans cette occasion, je ne puis me refuser au moins le plaisir de dire en peu de mots que la première place y était occupée par les cadavres, puis venait le peuple souverain, puis le prince Lichnowski, le roi et la reine, qui cherchèrent en vain de parler, puis enfin j'assistai moi-même à cette scène grandiose et unique, et je me vis tout étonné de ce que les gendarmes n'arrêtaient pas tout ce monde; aussi, parce qu'ils n'ont pas fait leur devoir, a-t-on dû changer bientôt jusqu'à leur nom en celui de constables.

Quelques années auparavant j'avais été en faction, comme simple soldat, à la porte de ce château, lorsque le roi s'y posa la couronne sur le front et prononça *le gare à qui la touche;* eh bien, peu d'années après, ce fut ma main, le croiriez-vous, qui écarta un fusil visé contre lui ? s'il avait, par exemple, accepté plus tard la couronne impé-

riale que lui offrait le parlement de Francfort, j'aurais pu certainement me vanter d'avoir mis la main à la création d'une nouvelle dynastie d'Empereurs.

Quoiqu'il en soit, et malgré que j'aie associé ainsi dans cette journée mes armoiries, *un sac vide sur champ d'azur*, aux armoiries royales de Frédéric-Guillaume, je déclare ici n'avoir pas eu la moindre influence sur sa politique postérieure ; je me crois donc bien à couvert contre toute responsabilité au jour de l'avénement au pouvoir d'une république rouge en Europe.

Je quittai Berlin 24 heures après : je vais dire pourquoi.

J'étais républicain par conviction, et non pas par désespoir. Or, comme je vis que le peuple et le roi, à Berlin, avaient déjà appris à faire de l'hypocrisie l'un vis-à-vis de l'autre, et pouvaient se regarder sans rire, je me pressais de porter ma propagande à Vienne, où le peuple était censé adorer encore ses souverains. On peut plutôt semer la discorde, me disais-je, entre un couple aimant qu'entre un couple hypocrite.

Je ne rencontrais sur mon chemin, de Berlin à Vienne, que des hommes libres ou qui se flattaient d'être tels.

Un discours que je prononçai à Breslau, avait pour but la destruction de l'aristocratie, mais un des orateurs qui parlèrent après moi se fit fort de démontrer que nous étions tous des aristocrates, moyen comme un autre de la détruire.

J'arrivai enfin à Vienne le 25 mars. On y vendait les portraits de Metternich, de Sedlnizky et du bourguemestre Czapka, tous les trois pour deux sous. C'était déjà toute une révolution ; ainsi, les Viennois étaient libres aussi. Les partis principaux dans la ville étaient ceux des Montecchi

et des Capulets. Les premiers avaient pour mot d'ordre *tranquillité*, les autres *mouvement*. Les sectateurs du mouvement se subdivisaient en plusieurs fractions, mais la chose qui me toucha le plus, c'était l'honnêteté foncière de toute une population, qui avait été aussi longtemps exposée à la démoralisation la mieux organisée.

Vouloir juger de la révolution de Vienne sur ses acteurs principaux, c'est apprécier une cataracte d'après les gouttes d'eau que sa chute a laissées après elle.

Les arrêts de mort enregistrés dans la gazette officielle ont conservé les noms de ceux d'entre eux en qui le cœur avait le plus chaudement battu pour la liberté, et on me pardonnera de ne pas évoquer ici celui des autres qui sont rentrés dans leur obscurité primitive ; mais ce qui est sûr, c'est que les bons Viennois comptèrent parmi les chefs de leurs clubs jusqu'à des Russes, et je vis moi-même un Grec, connu et redouté aux eaux minérales les plus célèbres, présider leur société des *Amis du peuple*. Je n'étais cependant point encore à cette époque dans une disposition d'esprit à renier la foi, l'espérance et la charité, mon œil se mouillait à l'aspect des larmes que versaient de braves gens, lorsqu'on leur disait qu'ils étaient libres, mais j'avoue que je n'étais guère rassuré sur le sort de leur liberté, quoique les planètes Windisch-grætz, Wrangel et Welden n'eussent point encore parues à l'horizon.

Voici en attendant quelques scènes plaisantes dont il m'arriva d'être témoin. En passant un jour par le Kreutzhof, petite cour dans le voisinage de l'Université, j'y vis tous les bambins d'une école rangés en bon ordre sous le commandement d'un moutard portant à la main leur pétition. Il s'agissait de la présenter à leur directeur et d'appuyer

son succès par une démonstration énergique. La pétition disait :

Nous voulons : 1° Qu'il n'y ait plus de taloches ; 2° Qu'on ne nous apprenne rien par cœur ; 3° Que nos heures de récréations soient doublées ; 4° Qu'on éloigne deux professeurs ; 5° Qu'on affranchisse l'Italie, la Hongrie, la Pologne et la Bohême ; 6° Qu'on fasse quitter à l'empereur son titre de roi de Jérusalem.

Le directeur promit son intervention en faveur de ces demandes ; puis l'attroupement se dissipa.

Un peu plus loin, ne voilà-t-il pas qu'un malheureux chien se précipite entre mes jambes et me renverse par terre.

En me relevant, je suis cerné de baïonnettes menaçantes, mais on s'explique, et ce n'est que la pauvre bête, affublée d'un collier aux couleurs détestées, noir et jaune, qui n'échappa pas à la mort ; un piquet de gardes nationaux trop zélés l'ayant poursuivie comme émissaire de la réaction.

Sur la place Saint-Étienne je vis la garde civique et les étudiants faire les honneurs à la députation élue pour siéger au parlement de Francfort ; un de ses membres, M. Kuranda, s'avise de vouloir y porter les insignes impériaux ; on les cherche en vain pendant des heures entières, puisque le trésorier avait égaré les clefs ; or, comme il pleuvait à verse en attendant, cette initiative valut à des milliers de Viennois un gros rhume de cerveau. Pour moi, en m'en retournant de cette cérémonie, je fus accosté par une vendeuse de feuilles volantes et lui achetai un placard intitulé 400,000 *Russes en marche*, ce qui promettait, on en conviendra, un fier accompagnement à la marche triomphale de la démocratie allemande.

Le 15 mai fut un jour de victoire pour les Viennois. Ils ne savaient pas trop ce qu'ils voulaient, mais ils *l'avaient*, disaient-ils, ou au moins on *le leur avait promis* ; toujours est-il qu'ils ont déployé pour ce triomphe de grandes forces : 40,000 hommes de gardes, une dizaine de mille d'étudiants et 80,000 ouvriers des faubourgs ?

Cela se passait le 15, comme je l'ai dit, et le 18 l'empereur Ferdinand avait disparu. Ce fut là un vrai coup de tonnerre pour les braves Viennois, qui avaient bien entendu constituer leur capitale et sa banlieue en république, mais ne croyaient pas se priver par là de la présence de leurs majestés et altesses impériales ainsi que de leur suite ; car il y avait pour eux république et république !

Je m'étais trouvé absent le 15, employant mon activité en faveur d'un ami dans une tournée électorale, non loin de Vienne.

Logé chez un paysan des plus notables, j'y vois arriver une dizaine de voisins. Je crois que nous allons parler politique, mais ne voilà-t-il pas qu'ils me témoignent naïvement le désir de me voir les accompagner chez le maire, qui avait eu l'insolence de les traiter en braconniers, parce qu'ils avaient chassé sur les terres d'autrui. Il va sans dire que leur pétition, appuyée de leurs gourdins, ne put qu'obtenir un plein succès auprès de l'autorité rurale en question.

Le 18, j'arrivai à Vienne. Je fus personnellement témoin de la stupeur générale qu'y causa la nouvelle de la fuite de l'empereur. « Il est parti, il est parti, il est parti pour tout de bon; c'est les républicains qui en sont la cause. » Voilà ce qu'on disait de tous côtés, et on ne manquait pas de crier : « A la lanterne les agitateurs qui nous ont valu la catastrophe ! »

Dans l'après-midi on répandait le bruit que sa majesté revenait dans la capitale, et tout le monde de courir pour assister à cette prétendue rentrée. Huit jours après on ne songea plus qu'à se barricader contre les éventualités d'un pareil retour ; mais on ne cessait de montrer pour cela une bonhomie, une honnêteté des plus rares, qui décontenançaient les nombreux agents de la camarilla, désireux de provoquer les masses à quelqu'excès. Il n'était pas difficile à cette époque de passer pour un traître à la cause populaire, mais on pouvait aussi se disculper devant les masses en pleine liberté; cet excellent peuple persistant à exercer avec conscience son rôle de jury et ne voulant entacher sa cause par un crime quelconque.

On voyait d'autre part les Viennois succomber presque à la fatigue des veilles que leur causait la garde de leurs innombrables barricades. Tantôt on les menaçait de la prochaine arrivée de myriades de cosaques, tantôt on répandait le bruit de mines heureusement éventées, et qui auraient pu faire sauter toute la ville en l'air.

C'est au service d'une de ces barricades, non attaquées, que je fis connaissance d'un chanteur, doué d'une basse-taille qui aurait pu faire envie à Moïse, lorsqu'il avait à parler sur le Sinaï au milieu des éclats du tonnerre. Nous nous liâmes et il me proposa de faire avec lui un voyage artistique. J'ai cru pouvoir lui être utile, soit pour lui faire tirer un parti convenable de son talent, soit pour le guérir d'une passion de rodomontades qui le possédait, et lui apprendre un peu l'orthographe.

Nous partîmes pour Breslau, et descendîmes à l'hôtel de Zettlitz, excellente auberge dont le chef est d'une activité si incroyable qu'on a inventé la plaisanterie sur son compte, qu'il se fait donner de temps à autre une bonne

roulée par son premier garçon, afin de se tenir en haleine et ne pas avoir l'air somnolent.

Nous trouvâmes la ville dans une parfaite tranquillité : le peuple y avait de l'eau-de-vie en abondance et les cuirassiers leurs sabres bien affilés.

Arrivés à Berlin, il me fut difficile de m'y reconnaître après mars.

Les nombreux constables arpentaient les rues de long en large; le peuple paraissait en avoir disparu. Le chanteur et moi nous allâmes dans un estaminet démocratique où l'on buvait beaucoup de bière, et où l'on résolut d'aller faire une ovation à un député de Westphalie, qui seul de sa province avait été assez téméraire pour déclarer à la tribune que les journées de mars étaient une révolution victorieuse.

Le personnage, objet de notre démonstration, nous supplia d'y mettre bien vite un terme : on lui épargna par conséquent la plus grande partie des discours et des chants. Le lendemain, c'était le jour de la fameuse attaque de l'arsenal.

Le roi n'avait pas trouvé de meilleur moyen d'écarter le morceau de papier qui persistait à s'interposer entre lui et son peuple, que de faire entourer le château d'une forte grille ; cela déplut à quelques-uns de ses sujets, et, comme ils ne purent en venir à bout, ils se mirent à attaquer l'arsenal, et bien que d'autres prétendent que l'origine de ce mouvement, soi-disant populaire, remontait beaucoup plus haut, moi, Prussien de la vieille roche, je me bornerai à soutenir que c'était toujours un attentat contre l'honneur des armes prussiennes, dont elles durent reprendre leur revanche... à Bade !

Peu de jours après nous partîmes pour Hambourg. Cette

ville, presque rétablie à neuf après son grand incendie, a perdu toute couleur historique, et n'est plus qu'une sorte de page blanche destinée à enregistrer *doit* et *avoir*. La destruction d'une de ses portes, à la suite d'un tumulte populaire, provoqué contre la taxe d'entrée qu'on y percevait, fut toute la part que Hambourg à prise au grand mouvement révolutionnaire de 1848.

Au moment de notre arrivée le blocus des Danois y exerçait une fâcheuse influence sur la prospérité du théâtre où mon chanteur allait débuter. Je n'ai cependant rien à dire à cette occasion contre ses directeurs, MM. Wurda et Baison, puisque je dois reconnaître que j'ai eu tort contre le premier dans une circonstance où il fit vraiment preuve d'un excellent caractère; et quant à l'autre, il est mort. *On ne doit dire des morts que du bien*, telle est la règle que j'ai toujours suivie, excepté pour ce qui concerne le parlement de Francfort.

Nous débutâmes avec succès à ce théâtre, mais le chanteur ayant négligé, contre mon avis, de hanter les feuilletonistes de l'endroit, se vit exposé à l'explosion d'une cabale, provoquée par eux, et qui ne se calma qu'à l'annonce faite par un des directeurs, que l'archiduc Jean venait justement de se charger de faire le bonheur de l'Allemagne. Les braves Hambourgeois illuminèrent brillamment à cette occasion, mais non sans s'être assurés auparavant de pouvoir continuer en sûreté leur commerce sous pavillon russe, pendant tout le temps que la grande patrie allemande aurait des démêlés avec le petit Danemark.

Brême fut notre lieu de début prochain, et l'espèce de calme patriarcal qui régnait dans cette ville, le patriotisme sans bruit que j'y ai vu, tout, jusqu'à son éloignement de

quelques lieues de la mer, et par conséquent du blocus danois, ne pouvait que m'y plaire; d'ailleurs le véritable secret de l'auréole qui entoure aujourd'hui encore mes souvenirs de Brême, c'est que j'y devins amoureux.

L'amour qui rentre dans le cœur d'un poète, cœur vieilli avant l'âge par suite de cruelles déceptions, y produit l'effet du chant du coq sur les maléfices de satan ; il en chasse tous les éléments démoniaques, y purifie les parcelles d'or en danger de se volatiliser, change ses blasphèmes en actes de foi, le désespoir en courage, la haine en tendresse; fait reprendre de la chair à tous les génies amaigris de notre destinée, nous ramène enfin au printemps de l'âme, à la croyance de son immortalité.

Mais il me faut faire ici trêve à ces épanchements poétiques, et oublier que je courus le danger sérieux de négliger mon état de révolutionnaire. M'étant séparé, à Leipsick, de mon compagnon, le chanteur, devenu vraiment insupportable par les défauts dont j'avais eu la suffisance de croire pouvoir le corriger, je revins le 17 octobre à Vienne.

Toute la ville était en armes. Pour me faire une idée de l'état des choses, je n'eus qu'à lire les placards suivants :

1° *Le prince Windisghgraetz aux Viennois.*

Vous ne pouvez pas prétexter de ne pas me connaître, puisque mon portrait s'est trouvé exposé dans tous vos magasins de gravures : je suis l'homme long et maigre, à la figure rébarbative, que vous avez vu. Eh! parbleu, je vous ferai voir que je ne suis pas un homme de paille. Livrez-moi le docteur Schütte, le secrétaire Pulszky, et trois autres de vos héros, ou bien j'irai les chercher moi-

même. Si vous laissez passer le terme que je vous pose pour cela, je vous passerai tous par la fil de l'épée jusqu'au dernier.

Quartier général de Hetzendorf.

2° *Le commandant en chef des Viennois Messenhauser, à son excellence le baron Jellachich.*

Excellence !

Le parfum de la couronne de lauriers que l'opinion publique, impériale, royale et croate a posée sur votre front romain, exalte ma plume jusqu'à la faire entrer en correspondance intime avec vous.

Je m'appelle Venceslas Messenhauser. J'ai écrit plusieurs romans, dont les héros meurent tous d'une manière sublime. Si vous vous donnez la peine de lire la collection de la Gazette des Théâtres, entre les années 1835 et 1848, vous ne pourrez certes pas me refuser le titre d'homme éclairé. J'apprends avec plaisir que vous arrivez de la Croatie. S'il n'y avait pas d'indiscrétion à cela, je me permettrais de vous demander où en est votre récolte de pommes de terre. Je suis le commandant en chef à Vienne. Nous sommes des hommes résolus. J'espère recevoir votre réponse à votre retour à Agram !

3° *Réponse du baron Jellachich.*

Jevem twry mat. En croate : Maudite soit ta mère. En autrichien : La maison de Habsbourg par dessus tout !

Je n'ai pas le temps de m'étonner de ma propre grandeur, mais ceux qui vous ont élevé au poste de commandant en chef doivent avoir été des Croates. Viennois !

voilà ma chanson ! » — «Je viendrai, je viendrai ; quand je viendrai, je te caresserai, mon trésor ; je te caresserai, etc., etc. » Wen i kom', wenn i kom', ec.

4° Proclamation du Club démocratique.

Frères !

« Nous voulons vaincre avec vous, ou bien vous voir mourir ! »

A côté de ces placards on voyait une modeste annonce sur papier bleu, dans laquelle quatre députés du parlement de Francfort, parmi lesquels se trouvait Robert Blum, prévenaient le public que, venus à Vienne pour reconnaître seulement l'état de choses, ils croyaient devoir à l'heure suprême s'enrôler dans les rangs de ses défenseurs et faire partie de la légion académique.

Le centre du mouvement révolutionnaire était auprès du Café Français, sur la place Saint-Etienne.

Ici, des gardes nationaux forçaient les gens mous, autrement dits citoyens bien pensants, à prendre les armes; là, on recrutait des ouvriers pour la garde mobile. Les blessés étaient portés à l'hôpital, des détachements organisés se rendaient à leurs postes. Des amazones, en costume éclatant, allaient et venaient ; on jurait haine aux tyrans, et le bourdon de Saint-Etienne ne réunissait qu'un très-petit nombre de fidèles dans le sanctuaire.

Il faut que je dise ici quelques mots sur la Hongrie, à cause des rapports intimes qu'avait ce pays avec les évènements dont Vienne était devenu le théâtre.

Quelques années auparant fort peu de monde s'intéressait à la patrie des magyares, et les rares voyageurs qui y allaient pour leurs affaires de commerce, vous par-

laient tout au plus de ces bandes de brigands, de ces *Czikos*, ou gardiens à cheval des troupeaux dans les steppes, de ces bohémiens déguenillés et de leur singulière musique, parfois aussi des *Gespans*, *vice-Gespans*, *restaurations*, *congrégations*, titres locaux d'autorités et d'assemblées étrangères à nos formes modernes de gouvernement.

Les Hongrois natifs ou Magyares, s'étaient en quelque sorte assoupis durant des siècles au milieu de populations d'origines diverses, qu'ils dédaignèrent de chercher à s'assimiler systématiquement, mais qu'ils foulaient aux pieds à chaque occasion.

Leur nationalité, à eux, c'était l'orgueil de race. Ils avaient conservé leurs institutions aristocratiques du moyen-âge ; mais l'Autriche ne considérait et ne traitait pas moins leur pays en simple pays conquis, parce que leurs sabres héroïques n'avaient pas pu résister à la rouille des âges. Tout à coup on vit surgir dans leurs Diètes des orateurs de talent, qui tournèrent leurs principaux efforts vers le but de procurer à l'élément magyare les moyens d'absorber en soi tous les autres éléments hétérogènes que renfermait le pays; et chose assez étrange, ce furent surtout des personnages d'origine slave qui poussèrent violemment le magyarisme aux efforts dénationalisateurs dont nous venons de parler.

Ce qu'on avait négligé pendant des siècles, on a voulu le réaliser au bout de très-peu de temps. L'élément démocratique n'apparaissait presque point dans tout cela jusqu'en 1848.

Dans les journées de mars, les Hongrois s'étaient servi des Viennois pour tirer les marrons du feu. Ils obtinrent des concessions tellement importantes, qu'elles réduisaient

le pouvoir de la maison de Habsbourg dans le royaume, à presque rien.

Les députations officielles et officieuses qui ne discontinuaient pas à circuler depuis cette époque, entre Pest et Vienne, faisaient accroire à la population de cette dernière ville que c'était dès lors entr'eux et les magyares à la vie, à la mort.

Une partie des journalistes, gagnés plus particulièrement à la cause hongroise, fortifièrent encore les braves Viennois dans cette croyance; et voilà d'où provint pour eux la profonde déception relative à l'armée hongroise et à sa prochaine arrivée sous leurs murs.

De fait, la Diète hongroise ne fit rien pour empêcher les Croates de venir attaquer Vienne, comme la Diète autrichienne n'opposa aucun obstacle à l'invasion de la Hongrie par les troupes impériales. C'était une alliance à la vie, à la mort.

Revenons maintenant à nos tableaux intérieurs de la révolution viennoise.

Arrivé à l'université, où se tenaient alors les discours les plus violents contre les tyrans et leur valetaille, chose peu rebattue, je fus témoin lorsqu'un des chefs proposa à Blum le commandement de la première compagnie du corps d'élite qu'on formait en ce moment.

Blum répondit avec une mesure parfaite, qu'il désirait bien payer de sa personne, mais qu'il ne possédait aucune des connaissances qu'il fallait pour exercer un commandement militaire.

On insista néanmoins; on fit valoir tout le bien de l'effet que produirait le nom de Blum, placé en tête d'un corps de volontaires, et il céda enfin.

Une ancienne connaissance me présenta à ce célèbre

orateur. Après quelques minutes de conversation, je lui demandai s'il avait bien étudié le terrain! Un peu, me dit-il; mais tout ce que j'ai vu de la population de Vienne, depuis que j'y suis, me donne un espoir de succès. « Mon cher Monsieur, lui dis-je, je suis convaincu que la certitude de succomber ne vous détournera pas de votre détermination une fois prise; vous êtes homme à marcher d'un pas calme, même à l'abîme. » — Blum reprit : « J'ai été envoyé ici pour reconnaître cette révolution, et ceux qui m'ont délégué ne m'ont pas prescrit de mesurer mon appui selon le plus ou moins de talent qu'on mettra à la défendre. J'irai où l'on m'appellera, et je ne m'en irai que si on me rappelle. » Je lui demandai alors la permission de m'enrôler dans sa compagnie, ce qu'il m'accorda de bonne grâce.

Le lendemain, j'étais à six heures du matin sur la place de l'université où Blum avait bivouaqué. Vers huit heures un des chefs révolutionnaires présenta Blum à la compagnie des 150 volontaires, qui avaient tous brigué l'honneur de servir sous ses ordres.

Blum leur adressa l'allocution suivante :

« Chers amis et compagnons d'armes! ne faisons pas beaucoup de bruit à l'occasion de ce qui nous réunit ici. Les ennemis de la liberté veulent que nous leur fournissions des preuves de notre amour pour elle. Voilà donc des hommes de cœur qui se rassemblent, qui n'ont pas besoin de se monter la tête pour faire leur besogne. On m'a désigné pour être votre commandant. Vous avez le droit d'exiger que je sois là où le danger sera le plus grand. Je lis sur vos visages que je n'y serai pas seul. Il y en a beaucoup parmi nous, à commencer par moi, qui n'ont jamais servi, mais aucun soldat au monde ne le devient

sur la place d'exercice. C'est le premier feu de l'ennemi qui est son baptême. Les défenseurs de la liberté sont sûrs de voir descendre sur eux l'Esprit Saint. Nous allons maintenant choisir nos officiers. Que ceux qui se croient des titres pour le devenir se présentent ; les voix de ceux restés dans les rangs décideront des choix »

Sur 150 que nous étions, une soixantaine de candidats se présentèrent.

« Bravo ! dit Blum, en souriant : Ceux d'entre vous qui ne seront pas élus feront d'excellents simples soldats. Je vous invite donc à présent de choisir parmi vous ceux que vous estimez les plus capables. » A la suite de ces mots, c'était, comme de raison, le tour de la modestie, et on la poussa si loin que nous finîmes par voir à notre tête, par l'élection, d'abord un petit lieutenant, bien gentil, avec une barbe immense, puis deux sous-lieutenants et quatre caporaux, dont la majeure partie se trouva empêchée par des affaires pressantes, d'assister plus tard au combat.

On nous distribua notre solde, qui était d'un demi-florin par jour, et on nous prévint que nous nous trouverions sous les ordres immédiats du général Bem.

Un officier d'état-major arriva au galop pour prescrire à notre compagnie de se porter vers le pont Razoumoffsky qui était sérieusement menacé.

Blum avait déjà commandé « portez armes, » lorsque je le priai de monter avec moi auprès de Hauk, notre chef, s'occupant en ce moment d'organiser notre seconde compagnie. Il ne nous avait pas encore fait délivrer de cartouches, et on allait nous envoyer au feu. Beaucoup de temps se passa avant que cet oubli inconcevable ne fut réparé, et ce n'est qu'à 2 heures que nous marchâmes enfin vers le lieu de notre destination.

Nous passâmes sur notre chemin par des chantiers situés près les bords du petit Danube. J'engageai Blum à les faire visiter par des patrouilles, parce que les Croates auraient très-bien pu s'y embusquer, après avoir traversé le bras du fleuve en question. Arrivés au pont, nous trouvâmes la chaussée qui y conduit enfilée par le canon de l'ennemi.

Le poste du pont n'était plus couvert que par une cabane toute enflammée; pour nous, nous occupions une rue qui donnait sur la chaussée, et nous n'étions qu'à deux cents pas environ du pont.

Notre artillerie était placée dans un jardin voisin et répondait au feu de l'ennemi, maître de l'autre rive qui faisait partie du Prater.

Pour donner un bon exemple à nos gens, qui n'avaient jamais eu à soutenir le feu de l'artillerie, Blum traversa lentement la chaussée qui y était la plus exposée, puis, grimpant, malgré sa corpulence, sur une clôture du jardin, dont j'ai déjà parlé, il détacha d'un arbre une branche cassée par un boulet devant nos yeux.

Chacun de nous lui en emprunta un rameau, et lorsque peu après on demanda des volontaires dans notre compagnie pour relever le poste du pont, tout le monde s'offrit pour cette expédition.

Nos officiers, brillant toujours par leur absence, Blum me chargea de commander le détachement qui y fut destiné. Nous nous plaçâmes auprès de la barricade qui fermait le pont, et je cherchai à étudier la disposition des forces qui nous étaient opposées sur l'autre rive.

Quatre canons y échangeaient leur feu avec notre artillerie, une ligne de tirailleurs bordait le bois du Prater, à droite ainsi qu'à gauche, et la fusillade qui nous incommodait

le plus sortait des croisées d'un grand moulin à vapeur occupé par les Croates.

Les défenseurs du pont, que nous devions relever, n'étaient que de simples ouvriers du faubourg de Landstrasse, mais ils ne voulaient pas quitter leur poste, qu'ils gardaient depuis plusieurs jours, disant que leurs femmes prenaient bien soin de leur apporter à manger, et qu'ils connaissaient déjà bien mieux que nous la chasse aux oiseaux de là-bas.

Je me mis à examiner avec soin toutes les localités du voisinage, pour pouvoir distribuer convenablement nos postes de nuit, et je découvris un excellent endroit, presque en face du moulin à vapeur, où l'on aurait pu placer à couvert deux pièces d'artillerie, et chercher à incendier cette forte citadelle de l'ennemi.

Blum ayant approuvé mon idée, j'allai négocier l'affaire avec les commandants de notre artillerie, lorsque je m'aperçus d'un mouvement sérieux de l'ennemi, pour attaquer le pont. J'eus à peine le temps d'y faire porter toutes nos forces et d'engager nos gens à ne pas éparpiller leur feu lorsqu'un bataillon de Croates s'avança contre notre position, en poussant des cris sauvages ; un seul coup de canon fut tiré, mais les décharges de nos fusils l'atteignirent si bien, qu'il se retira plus vîte encore qu'il ne s'était avancé, après avoir perdu l'officier qui le commandait et une vingtaine de soldats.

La nuit survint. Je cherchai les moyens d'incendier notre pont, mais faute de bons matériaux la chose n'avança pas. La fusillade n'était plus que fort peu nourrie, quand nous entendîmes les cruels gémissements de quelques malheureux Croates, blessés au-delà du pont, et que la fumée de notre tentative d'incendie étouffait : Blum offrit

dix florins à celui qui porterait sur notre rive un de ces malheureux.

Comme personne ne se mettait en avant, il allait tenter lui-même cette œuvre d'humanité ; je lui fis observer que c'était l'offre pécuniaire qui, seule, avait détourné nos gens de se rendre à son appel.

Nous commandâmes alors un petit détachement, qui se mit tout de suite à la besogne, et revint à deux reprises différentes, sans avoir presque eu de coups de fusils à essuyer, et nous apporta les pauvres blessés en question. On leur donna les soins médicaux nécessaires, et comme un de nos volontaires envoyés, ne trouvant plus de blessés, avait emporté le cadavre d'un Croate, nous ne pûmes nous empêcher de rire à l'aspect du contenu de ses poches, où on trouva, à côté d'une pièce d'argent, un canif, une clef de montre et toute une garniture de boutons en cuivre, que le défunt avait cru devoir enlever à quelque uniforme de garde national.

Reprenant mon projet de faire placer deux pièces de canon dans un endroit propice pour faire incendier le moulin à vapeur occupé par l'ennemi, je croyais déjà être sûr de son exécution, lorsqu'une députation du conseil municipal, nous apporta l'ordre de nous abstenir de toute attaque contre un bâtiment jugé indispensable pour les approvisionnements de la ville. J'insistai au moins, à cette occasion, pour que ces messieurs se rendissent également en parlementaires au camp des Croates, et obtinssent d'eux de s'abstenir dorénavant de tirer sur nous de ce bâtiment, mission qu'ils entreprirent en effet et dans laquelle ils parvinrent à réussir.

Le séjour de notre compagnie, auprès du pont Razoumoffsky dura 36 heures, après quoi nous fûmes relevés et

retournâmes à l'université pour prendre quelques heures de repos.

On nous ordonna de nous placer sur le bastion près de la porte du Rothenthurm, dans la ville. Nous y fûmes passés en revue par le général Bem et le colonel Hauk.

Une demi-heure après, nous reçûmes l'ordre, par un officier d'ordonnance, nommé Hrabowsky, de faire partie d'un bataillon destiné à la défense des barrières, du côté de Nussdorf. Nous y marchâmes sans retard.

En traversant les faubourgs, nous vimes des femmes, qui se tenaient sur le pas de leurs portes, verser des pleurs et s'écrier : « Les pauvres jeunes gens! » Elles nous croyaient déjà voués à une mort certaine, n'ayant vu revenir aucun de ceux qui nous avaient précédé dans cette direction ; chose cependant qui pouvait provenir aussi bien de ce qu'ils prenaient un autre chemin.

Nous fimes un moment de halte auprès d'une barricade, qui devait servir à couvrir notre retraite, puis trois compagnies se portèrent vers la grande barrière de Nussdorf, et la nôtre alla renforcer le détachement qui gardait la petite barrière du même nom. Nous étions aussi là tout près des bords du Danube, qui faisait un coude à cet endroit.

Nous ne trouvâmes plus qu'une vingtaine de défenseurs derrière la barricade, les coups de fusil des Croates la prenant trop en flanc. Notre feu parvint à les déloger successivement de leurs positions, mais ils étaient soutenus par de l'artillerie ; ils occupaient d'ailleurs un aqueduc et diverses maisons ; ils avaient donc toujours l'avantage.

Au plus fort de la fusillade, et lorsque notre compagnie se trouvait déjà bien décimée, un de nos hommes monte sur la barricade et y agite un mouchoir blanc. Je lui fais des remontrances, il me rit au nez; je le saisis alors à bras

le corps et le fais rouler jusqu'en bas. Un moment après, je manquai d'être percé de sa baïonnette, mais j'eus le bonheur de l'abattre d'un coup de sabre.

Blum appaisa l'espèce d'émeute qui surgit là-dessus; et je déclarai simplement, du haut de la barricade, que, quiconque bougerait contre nos ordres, serait fusillé.

Nous attaquâmes ensuite une des maisons de campagne occupée sur notre flanc par les Croates, et nous parvinmes à les en déloger. Certes, s'il y avait eu un tant soit peu d'intelligence et d'ensemble dans la défense de Vienne, elle aurait pu se prolonger bien davantage, mais jamais les Hongrois ne seraient venus en faire lever le siége.

A l'approche du jour, nos forces se trouvaient excessivement réduites. Nous nous concertions, avec Blum, qui de nous irait en ville pour demander les renforts indispensables, lorsque une balle de fusil, qui avait déjà fait un ricochet contre un arbre, en fit un second contre ma poitrine, fort heureusement cuirassée pour la circonstance par un paquet de lettres, souvenir de mon amour de Brême.

Selon ma convention avec Blum, je pris le chemin de la ville, pour chercher des secours, sans lesquels notre poste était tout à fait intenable.

La grande barricade sur nos derrières avait déjà aussi bien peu de défenseurs, et j'y rencontrai un grand nombre de femmes avec leurs paquets de déménagement. Les glacis étaient déserts ; le conseil municipal n'avait pas pris soin de les faire éclairer ce soir, une vingtaine d'incendies, qui les entouraient, y jetant un jour plus que suffisant. Je ne sais comment il se faisait que ce terrible spectacle, au beau milieu d'une cité bien connue par

ses habitudes paisibles, cette atmosphère de sang et de fumée, tout cet ensemble de passions déchaînées et d'éléments de terreur, me laissassent, pour l'heure, l'âme tranquille et l'esprit disposé à fredonner plutôt quelques chansons. J'arrivai enfin aux écuries impériales, bâtiment où l'on m'avait dit de chercher le quartier général des défenseurs de Vienne.

J'appris qu'on évacuait déjà les barrières de tous les côtés. Une sorte de comité, qui siégeait au quartier général, ne répondit à mes demandes de secours en hommes, que par une offre de vivres et de vin. Je finis par y voir un moment le commandant en chef, Messenhauser, qui se borna à me dire que nous n'avions qu'à évacuer notre poste puisque les faubourgs ne pouvaient plus tenir nulle part contre l'ennemi. Je demandai un cheval, on ne me donna qu'un bon pour un fiacre, bon qui, par parenthèse, fut refusé par celui qu'il m'arriva de rencontrer. Je n'eus d'autre ressource, pour hâter mon retour auprès de mes camarades, que de faire descendre de force de son cheval un galopin de bourgeois et j'arrivai enfin d'où j'étais parti.

Le feu y avait cessé presque complètement, mais Blum n'avait pas perdu de temps. Il fit retirer de l'eau un canon que nos artilleurs avaient abandonné, et le fit placer sur la barricade. Il ne lui manquait que des munitions. — Nous fîmes des patrouilles de tous côtés pour nous convaincre si nous pourrions tenir encore dans notre position au grand jour, et lorsque, sur notre rapport, Blum consulta aussi la compagnie, nous nous mîmes à exécuter notre retraite, on voyait déjà des Croates apparaître sur plusieurs points de notre faubourg.

Blum avait été effleuré par deux balles, la ouate de

son paletot sortait par la déchirure qu'une d'entre elles avait faite.

En marchant, je le vis profondément abattu ; une larme même mouilla ses yeux ; mais bientôt il maîtrisa son émotion, et ne me parla plus qu'avec un grand calme de la manière dont nous devions rédiger notre rapport.

Nous arrivâmes ainsi dans la ville, où se trouvaient déjà, devant l'université, les autres compagnies d'élite. Notre rapport fait, j'allai le porter au quartier général, où Messenhauser, et une espèce de conseil de guerre improvisé, se décidèrent pour la soumission.

De retour à l'université, j'engageai vivement Blum et Froebel de dissoudre leurs compagnies, et de déposer les armes avant la capitulation. « Vous aurez ainsi sauvé les formes, disais-je, car vous avez pris et déposerez les armes pendant que l'autorité du gouvernement révolutionnaire est encore reconnue. Faites-vous donc seulement délivrer des certificats en règle. »

Ces messieurs suivirent mon conseil, et cela a servi à disculper Froebel.

Pour Blum, on l'avait désigné d'avance comme victime; tout son passé et ses prédications en faveur du néo-catholicisme le marquant d'une tache ineffaçable aux yeux du parti absolutiste. Je passai la nuit avec Blum à l'hôtel de Londres. Il sortit avant moi le matin, et m'apprit en revenant qu'il s'agissait de destituer Messenhauser, et d'élire à sa place un certain Fenner, auquel lui et Froebel se trouveraient adjoints comme commissaires de l'empire. Je le déconseillai vivement de se mêler de cette folie, et Fenner resta ainsi sans commissaires adjoints.

Windischgretz et Jellacich venaient d'entrer dans les murs de Vienne. On désarmait la garde nationale et le

peuple. Les Croates ne volaient pas, à la vérité, mais ils prenaient ce qu'ils pouvaient ouvertement.

Une des bonnes anecdotes au sujet de leur ignorance, est celle-ci: Entrés de force dans une salle d'école des faubourgs, ils y trouvèrent sur la table du professeur un certain nombre de billets lithographiés, ressemblant de loin à des billets de banque, et destinés à des certificats d'études pour les élèves ; ils s'en emparèrent et voulurent payer de cette nouvelle espèce de monnaie leurs consommations de cabaret. Un loustic d'aubergiste leur conseilla alors d'envoyer d'abord les susdits certificats à leurs papas et mamans, pous en obtenir de l'argent, en récompense de leurs progrès scolaires.

J'étais fort inquiet sur le sort de Blum, et je me mis en campagne pour chercher à assurer sa fuite. Une heureuse circonstance me procura une permission de sortie de Vienne, où le signalement du porteur se trouvait correspondre assez bien avec celui de Blum. L'essentiel était de décider ce dernier à s'en servir sur l'heure. J'engageai un fiacre et je me rendis auprès de Blum, qui n'était pas seul, et qui ne sortait plus de son hôtel, parce qu'on lui avait persuadé que des Croates lui chercheraient querelle dans la rue. Je le prends à part, je lui communique mon plan, il me répond : qu'il a écrit au général Cordon, commandant de place, et qu'il va attendre sa réponse ; j'ai beau le conjurer de réfléchir sur les dangers de sa position, il remet la chose au lendemain, et le lendemain il est arrêté. Vous savez le reste.

A mon entrée en Prusse, une fameuse comédie, *le soi-disant refus d'impôts*, y faisait *furore*. Une bonne d'auberge, à l'hôtel où je descendis à Breslau, se répandait en pleurs , ayant pour amoureux un cuirassier , et

le peuple de cette ville faisant semblant de ne pas aimer les cuirassiers ; mais je connaissais trop mes gens pour les croire capables de faire du mal, ni aux cuirassiers, ni à qui que ce soit ; je rassurai par conséquent la pauvre fille, preuve irrévocable, que j'ai pris aussi quelque part aux révolutions prussiennes. Je crois aussi, Dieu me pardonne, que j'ai assisté aux évènements de Dresde ; mais je m'en rappelle si peu, qu'un Jury n'eut pu m'assigner pour cela un logement gratis au château de Kœnigstein.

De retour à Berlin, je vis le plus grand nombre de mes anciens co-révolutionnaires portés sur la liste des constables.

A Paris, j'ai vu le Prophète, et par un singulier hasard j'ai payé mes comptes.

Enfin, me voilà aujourd'hui à Londres, logé dans le plus ancien palais de la vieille Angleterre. Si vous voulez me faire une visite, trouvez-vous à minuit sous le grand chêne dans Hydepark, puisque je ne quitte jamais mon estaminet favori avant cette heure là.

Un silence profond, un silence sépulcral se fit, on eut pu entendre le battement des cœurs, le claquement des langues contre le palais, le bruit de chaque articulation : c'est que la société manquait de bière durant le récit de leur Tacite moderne.

Que nul mortel ne s'avise de dépeindre un moment aussi dramatique, qu'aucun artiste ne cherche à le rendre musicalement ! Il y a bien quelque chose qui en approche dans *le Désert* de Félicien David, lorsqu'un unissono d'une quarantaine de premiers violons y stimule l'ingurgitation des chameaux dévorés de la soif. Une certaine pause, dans la *Harpe éolienne* du célèbre Kruger, lui

ressemble aussi beaucoup ; mais Lisst avec ses fantaisies les plus sauvages, et Kruger avec ses compositions les plus charmantes. auraient en vain sollicité les suffrages de cette société lorsqu'elle manquait de bière.

Une collecte qui parvint à réunir quatre mouchoirs de poche, deux gilets, une paire de lunettes et un parapluie, arracha cependant à la férocité de l'hôte assez de jus de houblon pour que la chansonnette suivante y excitât un moment d'attention :

Jch hatt' einst eine Flasche
Gefüllt mit altem Wein,
Die Liebe liess ich leben,
Und schenkt' ein Glæschen ein.
Viel schœne Mædchen kamen,
Und nippten sie auch nur,
War's leer bald, war's leer bald;
Und als es auf der Neige
Verlor sich ihre Spur.
Das erste Glas schon fehlte
Und ich allein ich blieb,
Und hatte nicht getrunken,
Und hatte noch kein Lieb',

—

Ein zweit Glas !... ich füllt' es
Der Freundschaft war's geweih't.
Viel edle Freunde kamen
Und thaten mir Bescheid ;
Die hingen an dem Rande
Mit so ergeb'nem Sinn',
Dass's leer bald, dass's leer bald

Und als es leer und trocken
Da stoben sie dahin.
Zwei Glæser nun schon fehlten
Als kaum ich's noch vermeint
Und hatte nicht getrunken
Kein Lieb' und keinen Freund.

—

Ein Glas noch war im Flæschchen,
Auch das noch schenkt' ich voll;
Und dachte: Freunde — Weiber —
Der Teufel holen soll,
Weil ich's der Freiheit brachte
Von der mein Herz nicht læsst;
War's leer bald, war's leer bald,
Denn Freiheitsdurst'ge kamen
Und soffen noch den Rest,
Und als auch das geleert war
Hin war auch dieser Schwarm;
Doch blieb ich nicht allein mehr —
Bei mir blieb — ein Gendarme.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris — Imp d Aubusson, rue Feydeau, 7.

Ouvrages du même Auteur :

L'auteur du présent ouvrage désirerait traiter de la publication des travaux littéraires suivants, dont il possède le manuscrit :

I Fragments historiques.

A. *Emprunts au portefeuille diplomatique de l'Angleterre depuis* 1789. L'auteur s'est trouvé à même de puiser une partie de son travail à des sources très peu accessibles.

B. *Histoire des Franckistes.* Cette secte judaïco-chrétienne doit son origine à un juif valaque, Joseph Franck, qui passa en Pologne vers 1750, et y embrassa ostensiblement le christianisme, procurant alors des titres de noblesse aux néophytes dans ce pays, puis habita longtemps Brunn en Moravie, et devint le chef d'une association mystérieuse, dont les affiliés sont assez nombreux et jouissent d'une position sociale avantageuse, surtout en Pologne, sans qu'on ait jamais pu parvenir à bien expliquer leur règle constitutive.

C. *L'Autriche et la Hongrie.* Mémoires pouvant servir à l'appréciation des évènements qui s'y sont passés depuis 1848, et que l'auteur a vus en partie de ses yeux.

II. Le Missionnaire ou le dernier roman.

L'auteur pourrait appeler ce travail, produit de sa vie la plus intime, une sorte de confession générale de l'Europe qui s'en va. La scène se passe tour à tour en Allemagne, en Angleterre, en France, en Suisse, en Italie, en Pologne, en Hongrie et en Grèce, pays que l'auteur a fait plus que traverser.

III. La Bible de l'homme libre

Est un livre populaire composé de notes sur l'Ancien et le Nouveau testament, provenant de la succession d'un ami vénérable.

IV. Fragments tirés de mon bréviaire.

Potpourri d'essais littéraires, dont voici les titres principaux : *A.* Le testament de Satan. *B.* Deux contes pour des enfants à cheveux gris. *C.* Deux nouvelles de mœurs du XXme siècle. *D.* Mensonge et vérité chez les partis. *E.* Mon mois de poésie en amour.

PARIS. — IMPRIMERIE D'AUBUSSON ET KUGELMANN.

